Nouveau Projet 26

Que penser du **GHOSTING?**La **VALEUR SOCIALE** du patrimoine — Le Québec et la **TENTATION IDENTITAIRE**MARC SÉGUIN nous présente son atelier — Les principes de **RENÉ HOMIER-ROY** — La disparition de **LA LAINE**Une nouvelle inédite de **NICOLAS DELISLE-L'HEUREUX** — Un poème de **CAMILLE READMAN PRUD'HOMME**Des nouvelles de nos correspondant-e-s de **TOKYO** à **CACOUNA** — Guide du Québec nouveau: **LANAUDIÈRE**





UQÀM



Au centre de tout



Fictions. Récits. leméac.

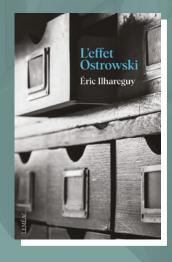


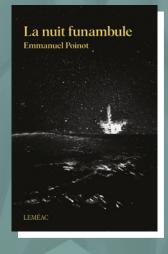


















Nouveau Projet 26 Sommaire Printemps-été 2024

En couverture

Tout ce qu'il reste du motel Oscar, construit en 1947: son enseigne. L'établissement du boulevard Taschereau, à Longueuil, a été rasé l'an dernier, après un deuxième incendie en quelques mois. Il servait alors de squat pour des personnes en situation d'itinérance.

Plus de détails dans «Ce qui nous lie», p. 52.

Photo: Adil Boukind









- 08 Index
- 14 Courrier

18 Intro

La nouvelle scène historique Nicolas Langelier



- 26 Donateur·trice·s
- 29 Mécènes et partenaires de fondation

30 Lettre ouverte

À Cécile Rouleau Guillaume Lambert

32 En principes

René Homier-Roy

34 Mon bureau

Marc Séguin à l'Île-aux-Oies

37 Les correspondances

- 38 Cacouna, Bas-Saint-Laurent
- 40 Bécancour, Centre-du-Québec
- 41 Heatherdale, Île-du-Prince-Édouard
- 42 Lac La Biche, Alberta
- 44 Haute Nitra, Slovaquie
- 46 Antigua, Guatemala
- 47 Tokyo, Japon
- 48 Varsovie, Pologne

52 Le reportage

Ce qui nous lie Diane Bérard



64 L'essai

Ville fantôme Laurence Dauphinais

76 Ailleurs à Atelier 10

Le dérèglement Véronique Chagnon

82 Concours de récit de voyage

La vie, ailleurs Julie Dugal

88 Les commentaires

88 Pourquoi le chandail du détective Surprenant est-il si laid? Samuel Mercier



96 Nos recommandations

123 La fiction

Petit chat Nicolas Delisle-L'Heureux

134 La poésie

Vies des nombres Camille Readman Prud'homme



101 Guide du Québec nouveau



104 Transition

Laisser le vivant circuler Joanie Pietracupa

108 Visages du Québec nouveau

Guillaume Pelland: comme un sage Elisabeth Cardin

112 Boire, manger, faire, dormir

Les meilleurs endroits pour découvrir Lanaudière Marie-Julie Gagnon

120 Lanaudière littéraire

Dans leurs mots Marianne Duguay UN SIÈCLE DE LUTTES |

À l'automne 1924, les allumettières de Hull s'opposent au géant canadien E.B. Eddy et s'engagent dans le premier conflit ouvrier québécois mené par un syndicat féminin.

LaDasa.

Courses dimanche prochain au pare Richard as post se

confragra de EDDY Grand third remport one

majorite de 636 dam Nothinha LE GOVERNEMENT SCHANGERS LA

modification de la les de SENAT

Las las jours LE DROIT



Solidaire depuis 1921

De l'Alberta à Dilan Yeşilgöz-Zegerius: ce numéro sous forme de liste pratique

Les pages en gras désignent des photos ou des illustrations.

A	C	Didion, Joan 25	Gardiens potagers 108
abysse 39, 132	Canada 18, 41, 42, 69, 94, 134	Dieu 79	Gaza v. Palestine 39
accents 21, 73	Fête du 42	Doctorow, Cory 92	Ghostbusters 74
de ghetto 124	place du 59, 62	Dolan, Xavier 38,	ghosting 65-74
de la Nouvelle-Angleterre 22	Canadien, Club de hockey 130	Droit et justice, parti 48	glamping 115
Action Politique et Démocratie,	canot-camping 84, 85	droite 23-24, 48	Godin, Gérald 20
Collectif de recherche 58	canyonisme 117	Duda, Andrzej 48	gouvernement 21, 22, 40, 44, 46-48, 55,
agriculture 44, 93, 106, 108, 112, 120	capitalisme 78	Dufour, Pascale 58-59	69, 108-109
Alaclair Ensemble 98, 98	interrelations avec l'industrie	Dufresne, Etienne 99, 99	Guatemala 37, 46
Alberta 42	de la laine 92-94	Dugal, Julie 82-86	
Edmonton 42, 138	Castanié, Julien 54	Dunne, John Gregory 25	H
Fort MacMurray 42	Centre-du-Québec	Duquette, Wilfrid 54	H&M 93
La Biche, Lac 37, 37, 42	Bécancour 37 , 40		Hamas 23
Stampede 42	Gentilly-1 et 2 40	E	Hamelin, Louis-Edmond 86
Allemagne 22, 23, 44, 84	Chaire de recherche du Canada en	El Rancho, ensemble 60	Hébreux v. judaïsme 23
Alneus, Ericka 55	patrimoine urbain 55-56	énergies fossiles	Héritage Montréal 60
Amérique du Nord britannique,	Champagne, François-Philippe 40	charbon 44, 138	Hertz 42
Acte de l' 42	Champlain, Samuel de 18	gaz naturel 40	Hivon, Patrick 90
antidépresseurs 77-78	Charlevoix	houille 44	HocheLab 61 , 61-62
Apple Watch 24	Baie-Saint-Paul 34	pétrole 34, 90, 92-94	Homier-Roy, René 32-33, 33
applications de rencontre 66	Petite-Rivière-Saint-François 34	sables bitumineux 42	Hugo, Victor
Archambault 56	chasse 34, 35, 74	environnement 40, 42, 46, 74	Misérables, Les 94
	· ·		Miserables, Les 94
Argentine 14, 23	chat 123, 128, 132	biodiversité 14, 105-106	1
astrologie 78	Chine 14, 93-94 cidre 113-114	climat v. climatique, urgence	
Atlantique, océan 38, 85		corridor écologique 61, 105-106	identité 18-25, 62, 86, 18
Aujourd'hui l'histoire 56	climatique, urgence 18-28, 39, 44, 62,	écosystème 14, 40, 54, 93-94, 105, 108	Ilčíková, Lenka 44
Auster, Paul 42	78, 105, 106	lois 56	île-aux-Oies 34
autonomie alimentaire 108-109, 109	filière batterie 40	érables 25, 42	Île-du-Prince-Édouard
autre, l' 18-25, 65-70	hydrogène vert 40	États-Unis 23, 32	Charlottetown 41
avenir 20, 22-25, 39, 40, 44, 47, 48, 77,	transition énergétique 40, 44	Floride 22	Heatherdale 37, 41
78, 128	Club Med 56	Illinois, Pays des 22	îles-de-la-Madeleine 74, 90, 94
avortement, droit à l' 48	coalition 20, 48	mode de vie et valeurs 22-23	immigration, immigrant⋅e⋅s 18-25
ayahuasca 78	Coalition avenir Québec 20	Montana 42	individualisme 73
Aznavour, Charles 32	Cohen, Leonard 20	New Hampshire 22	industriels, parcs 42
-	comment debord 99, 99	Nouvelle-Angleterre 22	innovation 40
В	compétition 24	Wyoming 42, 56	Instagram 25, 56, 66, 94
Baillargeon, Taïka 60, 60	Conan, Laure 18	étranger·ère·s v. immigration	iPod 127
bains nordiques 115	Conseil européen 48, 55	Evans, Chris 90	Irlande 90 , 94
banlieue 15, 59, 61, 62	Conseil international des monuments	Expo 67 56	Israël 23 , 39
Bas-Saint-Laurent 38-39, 108	et des sites 55	_	
Amours, ile aux 38	consentement 25	F	J
Bic, ile du 38	conservateur du Canada, Parti 23	famille nucléaire 55	Jacquard, Joseph Marie 93
Cacouna 37, 38-39	Cormier, Louis-Jean 23	fantômes 66,74	Japon 47
Kamouraska 20, 24-25, 96, 108,	Côté, Michel 56	fast fashion 90, 92-94	Jeraume 54
Saint-André-de-Kamouraska 25, 108	Côte-Nord 108	Fédération professionnelle des	Jodoin, Benoit 97
Saint-Barnabé, ile 38	Pointe-à-Boisvert 39	journalistes du Québec 59	Johnson, Daniel 40
Bauman, Zygmunt 24	Rivière-Éperlan 38	féministe 48, 74	Juif-ve-s v. religion : judaïsme 21, 23
Beauchesne, Sarah-Maude 24, 24	coton 90	Fitzgibbon, Pierre 40	Julien, Henri 92
Beauvoir, Simone de 18	création d'emplois 40	Flao, Benjamin 97, 97	
beignes 73, 134	CRi 99, 99	Forcier, André 56	K
béluga 38	Crips 124	forêt	K-Way 125
Bernard, Fred 97, 97	Crystal, Billy 90, 92	boréale 84, 86	Kaczyński, Jarosław 48
Biden, Joe 23		industrie 84, 86	Kishida, Fumio 47
Bloc québécois 39	D	Fortin, André « Dédé » 23	Klein, Ezra 23
Bloods (gang) 124	Dayes, Yussef 99, 99	français (langue) 18, 21-23, 66	Kunnuk, Carol 97
Bolsonaro, Jair 39	de Montigny, François 46	Office québécois de la langue	•
Bonaparte, Louis-Napoléon 18	déclin démographique 47	française 66	L
Bordeleau, Paul 97	démocratie 22, 24, 48, 58, 59	France 22-23, 32	La Force 99, 99
Brésil, amants originaires du 65, 70	densification (urbanisme) 54, 59, 60	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	laine 88 , 88-94
Brous, Sharon 23	désir 18, 21, 25, 41, 47, 128	G	cachemire 93
Bruxelles 48	Desjardins, Martine 59	G15+, collectif 62	cardage 90 , 92 , 94
bungalows 54, 59-62	dialogue 20 , 66 , 125	Gagné, Mireille 96, 96	filage 93-94

interrelations avec le capitalisme 93	Longueuil 56-62	pogos 112, 114	samba 65
lavage à la machine 90	Saint-Bruno 60	Poilièvre, Pierre 23,	santé mentale 76-79
rôle dans le développement	Sorel-Tracy 30	Pologne 48	satisfactions immédiates 24
de la civilisation humaine 89	Vallée-du-Richelieu, MRC de La 55-62	Varsovie 37, 48	Séguin, Marc 34-35
tricot 90, 92, 94	Montréal 21-24, 42, 52, 52-62, 97-99, 108,	polyester 90-92	Shaw, Stephen J. 47
Lambert, Kevin 39	115, 117	Poutine, Vladimir 39	Shein 93
Lanaudière 101, 103, 101-120	Berri, côte 58-59, 58	Pratte, André 33	Shirardin, Claudine 54
Berthierville 103, 114	Café Campus 54, 108	Premières Nations 21	Sidbec-Dosco 40
Chute-à-Bull, parc régional de la 117	Club Soda 108	Iroquois 21	silence 38, 66-70, 78, 124-132
Chutes-Monte-à-Peine-et-des-Dalles,	Côte-des-Neiges 54	Mesquakie 21	Simard, Sarah 54
parc régional des 117 Joliette 103 , 114, 116	LaSalle, arrondissement de 59 Mercier–Hochelaga-Maisonneuve 61-62	Presley, Elvis 90 Prince, hautfond 39	sloop 38 Slovaquie 44-45
Musée d'art de 116	Mile End 54	profondimètre 39	spiritualité 76-79
Lac-Taureau, parc régional du 117	Notre-Dame-de-Grâce 54	Przemysław, Czarnek 48	solidarité 18-25, 31, 58-59
Laurentides, montagnes 34, 117	Outremont 54	112cmystaw, czarnek 40	St-Pierre Plamondon, Paul 20
Louis-Cyr, maison 116	Plateau-Mont-Royal 54 , 98	Q	Stricte Observance, moines de l'ordre
Mandeville 103 , 115	Queen-Mary, chemin 54	qi gong 77	cistercien de la 112
Mascouche 106	René-Lévesque, boulevard 59	quantified self 24	Super C 128
Matawinie 82, 82-84, 103	Saint-Clément, église 61-62	Québec	Swift, Taylor 23, 90
Mont-Tremblant, parc national du 117	Saint-Laurent, arrondissement de 59	Agriculture, des Pêcheries et de	
Notre-Dame-de-la-Merci 103, 113, 115	Van Horne, avenue 53-54, 62	l'Alimentation, ministère de l' 108	Т
Notre-Dame-des-Prairies 103, 115	Moore, Mark 55	anglophones 21, 23	Taïwan 41, 47
Rawdon 103, 108, 113	Morisset, Lucie K. 55-60	Culture et des Communications,	tarot 78
Repentigny 103, 115	Motagua, fleuve 46	ministère de la 53-54	technologie 14, 66-73, 108,
Saint-Ambroise-de-Kildare 103, 112	mouches, piège à 34	Fête nationale 73	territoire 22, 40, 55-60, 66, 74, 79, 82-86,
Saint-Calixte 103, 115	multiculturalisme 42	identité 21-24	108-109, 117
Saint-Côme 103, 113, 117	M	Immigration, de la Francisation et	Therrien, Émilie 62, 61
Saint-Gabriel-de-Brandon 103, 106,	N	de l'Intégration, ministère de l' 20	TikTok 74 , 94
114, 115	nation, nationalisme 18-25, 138	industrie de la laine au v. laine	Tim Hortons 73
Saint-Jacques 103, 114 Saint-Jean-de-Matha 103, 112, 113, 116,	national-populisme 48 Nétanyahou, Benyamin 39	langue v. français route 132 20	traditions 18, 42, 55, 73, 77-78, 90 Tremblay, Gérald 59
117, 120	New York Times, The 22-23	route 132 20	Triet, Justine 98, 98
Saint-Michel-des-Saints 84, 103, 117	New Yorker, The 90	Sépaq 60	Trudeau, Justin 42
Saint-Thomas 103, 114	Nitassinan 38	Québec solidaire 24	Trump, Donald 23-24, 39
Saint-Zénon 103 , 117	nombres 58, 69, 105, 134	québécois, Parti 20, 39	Tulugarjuk, Lucy 97, 97
Sept-Chutes, parc régional des 117	Noppen, Luc 56	4,,	Turcotte-Fraser, Laurence 98, 98
Terrebonne 103, 114	nordicité 86	R	Turner, Chris 42
Laval 60	nostalgie 25, 59-60, 138	R.E.A.L Bagel 54	Tusk, Donald 48
Leboeuf, Michel 105-106	Nous 18-25	race 21-22, 124	
Leduc, Ozias 34	Nouvelle-Zélande 93-94	Radio-Canada 33, 56, 134	U
Legault, François 20-21	Nowacka, Barbara 48	rébellions de 1837-1838 v. patriotes	Unesco 55
Lesage, Jean 40		référendum 20-21, 48	Union européenne 23, 44
Lévesque, René 21	0	religion 21-23, 78	université
Lia, Shay 99, 99	ocytocine 66	bouddhisme 41	Concordia 21
libéralisme 23-24	Ontario	catholicisme 21, 23	de Montréal 29, 58-59
Lisée, Jean-François 22-23	Niagara, chutes du 42	judaïsme 21, 23	d'Ottawa 66
logement, crise du 40, 62	ordures 46	protestantisme 21	du Québec à Montréal 29, 40, 55-58
love bombing 73 Luxembourg 21	Orléans, ile d' 56	Renan, Ernest 25 Républicain, parti 22	Harvard 55
Luxellibourg 21	ours, spray anti- 84	révisionnisme 48	Temple de Tokyo 47
M	P	révolution 18, 24, 76, 92, 108	V
Macron, Emmanuel 23	Palestine 23, 39	industrielle 22	Vachon, Nicola-Frank 97
Madeleine repentante 34	Gaza 39	Richard, Maurice 40	Vietnam 22, 94
Maria Chapdelaine 90-94	Papineau, Louis-Joseph 90, 94	Richler, Mordecai 42	Vivaldi, Antonio 134
Marx, Karl 18, 90-93	Partage Club 106, 106	Riopelle, Jean Paul 34	
Mauricie	passé, esprits du 18	L'hommage à Rosa Luxemburg 34	W
Gros-Brochet, ZEC du 84	Passerelles, coopérative 56-62	Roberge, Jean-François 21	Watson
Mékinac 82	Pasolini, Pier Paolo 38	Robertson, Marc-André 61, 61	Maybe 98
Shawinigan 40	patrimoine 25, 52-62, 52, 57, 105, 138	Robichaud	Patrick 23
Trois-Rivières 40	valeur sociale du 53-58	Chloé 97 , 97	Weber
médias publics 48	patriotes	David 66 , 70-73	Eugen 22
mines 44	habillement 90-92, 92	robots	Max 22
minimaisons 115	Parti patriote 90	-tracteurs 40	When Harry Met Sally 90, 92
modernité 24, 59, 62	Paysage gourmand 108	à traire 113	Wohlleben, Peter 97
monastère 41, 112	Pelland, Guillaume 108-109, 109	Russie 14, 39, 47	V
Mongolie 93	Philippines 94	•	Y
Monroe, Marilyn 90	physitubes 31	S	Yeşilgöz-Zegerius, Dilan 23
Montérégie 31	Piccoli, Priscillia 98, 98	Saint-Éphrem-de-Beauce 93	yoga 77-78
Boucherville 60	Piché, Paul 32	Saint-Laurent	yourte 113, 117
Contrecœur 40 Hemmingford 108	Pinsonneault, Lily 97, 97 planche à pagaie 115	basses terres du 22 fleuve 20, 25, 34, 38-39	

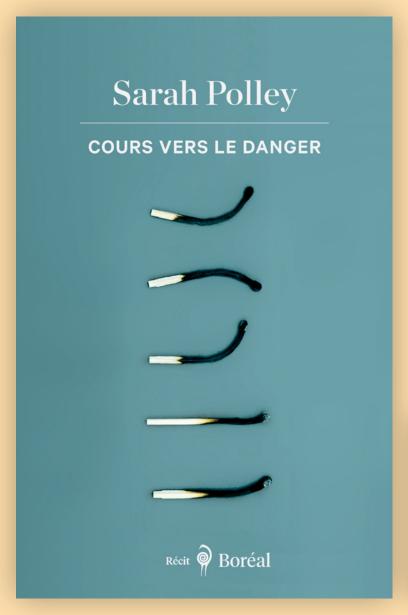
fleuve **20**, **25**, **34**, **38-39** vallée du **90**

Hemmingford 108 planche à pagaie 115 Îles-Percées, Société d'histoire des 60 Plante, Pascal 97, 97

Cours vers le danger

Sarah Polley

Traduit de l'anglais par Madeleine Stratford



Dans ce récit en six temps qui tient davantage de l'introspection sensible d'une écrivaine de talent que des mémoires d'une vedette, Sarah Polley explore les traumatismes qui ont jalonné sa vie d'artiste, de femme, de mère, avec l'aplomb et la franchise qui ont fait sa renommée à l'écran.

Elle revient sur plusieurs évènements marquants de sa vie : d'une scoliose qui a gâché son adolescence à un accouchement quasi fatal en passant par les violences que lui a fait subir Jian Ghomeshi, le présentateur vedette de la CBC.

- « [Sarah Polley est] une observatrice extraordinairement fine du monde qui nous entoure. »
- The New York Times
- « Un livre qui ne ressemble à aucun autre que j'ai pu lire [...]. Franc et intelligent à en faire mal. »
- The Guardian

Maintenant en format « Boréal compact »

Ce qu'elles disent

Miriam Toews

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné





Nouveau Projet 26

Printemps-été 2024

RÉDACTEUR EN CHEF

Nicolas Langelier

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

Maud Brougère Marie-Michèle Robitaille

CHEFFE DE PUPITRE, NUMÉRIQUE

Catherine Genest

ADJOINT ÉDITORIAL

Nemo Lieutier

COMITÉ ÉDITORIAL

Marie-Claude Beaucage, Laurence Côté-Fournier, Miriam Fahmy, Lisa-Marie Gervais, Sylvain A. Lefèvre, Frédéric Mérand, Judith Oliver, Clément Sabourin, Patrick Turmel

COLLABORATEUR·TRICE·S ASSOCIÉ·E·S

Fanny Britt, Olivier Choinière, Guillaume Corbeil, Véronique Côté

COLLABORATEUR-TRICE-S, TEXTES

Adrien Beauduin, Jason Béliveau, Maïté Belmir, Diane Bérard, Olivier Boisvert-Magnen, Elisabeth Cardin, Véronique Chagnon, Laurence Dauphinais, Nicolas Delisle-L'Heureux, Julie Dugal, Marianne Duguay, Ralph Elawani, Marie-Julie Gagnon, Benoit Hardy-Chartrand, René Homier-Roy, Guillaume Lambert, Hugo Latulippe, Samuel Mercier, François de Montigny, Cynthia Morinville, Amélie Panneton, Joanie Pietracupa, Camille Readman Prud'homme, Marc Séguin, Patrice Senécal

RÉVISEUR·EUSE·S

Benoit Brière, Liette Lemay (rév. a.)

STAGIAIRE

Ariane Fournier

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Jean-François Proulx

DESIGN ET MISE EN PAGE

Balistique, Jolin Masson

DESIGN ORIGINAL, GUIDE DU QUÉBEC NOUVEAU

Quatre par Quatre

PHOTO DE LA COUVERTURE

Adil Boukind

COLLABORATEUR:TRICE:S, VISUEL

Engin Akyurt, Bruno Altea, Alain Beaulieu, Rene Bohmer, Adil Boukind, Annik MH de Carufel, Sarah Déry, Nancy Guignard, Raymond Kotewicz, Roman Koziel, Juliette Lafleur, Reno Laithienne, Chad Madden, Barthelemy de Mazenod, Inge Poelman, Marie-Michèle Robitaille, Pierre-Antoine Robitaille, Scott Rodgerson, Alex Sawyer, Annie Spratt, Marie-Hélène St-Michel

ÉDITEUR

Nicolas Langelier nicolas@atelier10.ca

TECHNICIENNE COMPTABLE

Majdouline Draouch comptabilite@atelier10.ca

RESPONSABLES, SERVICE À LA CLIENTÈLE ET BOUTIQUE ATELIER 10

Marc-Antoine Sinibaldi, Héloïse Henri boutique@atelier10.ca

CONSEILLÈRE PUBLICITAIRE ET DÉVELOPPEMENT DES PARTENARIATS

Josée Poirier josee@atelier10.ca 514.273.5002

DIFFUSION/DISTRIBUTION

Flammarion/Socadis 514.277.8807

IMPRESSION

Marquis Imprimeur Montmagny, Québec Paraissant trois fois par an, Nouveau Projet est un magazine culture et société qui a pour mission de publier les meilleur-e-s auteur-trice-s et journalistes, de soutenir les forces progressistes et novatrices sur les plans politique et artistique, et de contribuer à l'effervescence de la société québécoise et de la culture francophone en Amérique du Nord.

Fondé en 2012 par Nicolas Langelier et Jocelyn Maclure.

ISSN 1927-8039 ISBN 978-2-89759-714-6 ISBN (numérique) 978-2-89759-715-3

Convention de poste-publication: 42436033

Nous accueillons les propositions de textes, par courriel (redaction@atelier10.ca) ou par courrier.

Nous utilisons l'écriture inclusive et l'orthographe modernisée.

Le contenu du magazine ©2024,
Nouveau Projet et ses collaborateur-trice-s.

156, rue Beaubien Est Montréal (QC) H2S 1R2

info@nouveauprojet.com nouveauprojet.com 514.270.2010

DEMANDES DE REPRODUCTION

Veuillez contacter Copibec, la Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction. info@copibec.ca 514.288.664 / 1.800.717.2022

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.



Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.



Nouveau Projet est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois.



UNE RÉALISATION DE

Atelier 10

Atelier 10 est une entreprise sociale qui diffuse les idées susceptibles de favoriser l'émergence d'un Québec nouveau, plus juste, démocratique et solidaire, respectueux du monde naturel et de tous les individus qui peuplent son territoire.

156, rue Beaubien Est Montréal (QC) H2S 1R2 atelier10.ca info@atelier10.ca 514.270.2010

Merci à notre partenaire associé

UQĂM

Nouveau Projet est imprimé au Québec sur du papier Sustana Enviro Print contenant 100 % de fibres recyclées durables et fabriqué au Québec avec un procédé sans chlore.







Dans le cas du présent tirage, cela a permis de sauvegarder 8 tonnes métriques de bois (l'équivalent de 49 arbres), 14 m³ d'eau (146 douches de 10 minutes), 3196 kg de CO₂ (les émissions de 12 734 km parcourus en voiture), 86 gj d'énergie (la consommation de 395 540 ampoules 60W pendant une heure) et 16 kg de NO_x (les émissions de 15 716 km parcourus en voiture).

Source: sustanasolutions.com/fr/eco-calculateur/



Le meilleur moyen de soutenir *Nouveau Projet*? L'abonnement!

S'abonner à *Nouveau Projet*, c'est soutenir directement la production d'une information indépendante, unique au Québec. Nous avons besoin de vous, et nous sommes bien décidé·e·s à continuer à vous donner des raisons de penser que vous avez besoin de nous!

- Offert en version papier+numérique ou numérique seulement, pour une durée d'un, deux ou trois ans.
- Accès à des contenus numériques et des évènements exclusifs.
- Nombreux autres privilèges.
- Réductions allant jusqu'à 27% sur le prix courant.

atelier10.ca/abonnements 514.270.2010 info@nouveauprojet.com

DEUX FOIS MAGAZINE DE L'ANNÉE AU CANADA ET SEPT FOIS FINALISTE DEPUIS 2014





Courrier

À propos de

«Pleurer un paysage» Véronique Côté, *Nouveau Projet* 25

Le soi-disant progrès a laissé une empreinte dévastatrice sur notre environnement. À cause de notre soif de «développement» ou tout simplement de la cupidité humaine, nos écosystèmes continuent d'être sacrifiés au nom de la croissance économique.

Un véritable progrès devrait être durable, respectueux de l'environnement et éthique. Il est temps de privilégier des pratiques et des technologies qui préservent plutôt que détruisent, et de reconnaitre que la santé de notre planète est indissociable de notre bienêtre à long terme.

Comme le note avec sa justesse habituelle Véronique Côté, la nature et les paysages ne sont pas simplement de jolis décors à photographier, mais des éléments essentiels à notre santé physique et mentale. Sans compter qu'ils sont le cœur de la biodiversité, abritant une variété d'espèces et maintenant l'équilibre écologique.

Un grand merci à toute l'équipe pour ce passage à trois numéros par an, très réussi. J'ai beaucoup apprécié ce numéro de fin d'année, qui m'a donné de belles heures de lecture pendant le tourbillon des Fêtes.

- Julie Gravel, Matane

À propos de

«Résolution»

Nicolas Langelier, Nouveau Projet 25

Le monde moderne nous confronte à un décalage entre la vitesse à laquelle les évènements se produisent et la lenteur de notre capacité d'adaptation. De ce décalage nait en nous un sentiment d'urgence constante qui génère stress et incertitude.

Il devient essentiel de développer des mécanismes d'adaptation plus rapides et flexibles, tant au niveau individuel que collectif. La capacité à apprendre, à remettre en question nos perspectives et à nous ajuster devient une compétence cruciale dans ce monde en perpétuel changement.

Lisanne Suiza, Montréal

Les conservateurs ne veulent pas que le monde change. Ils ont peur du changement et sont donc plus présents et plus insistants à défendre le monde du passé.

Jean Lemieux, Montréal

C'est une lame de fond: les Pays-Bas, l'Argentine, presque l'Espagne, la Hongrie, la Russie, la Chine, l'Inde, l'Italie, les États-Unis et combien d'autres. La Pologne et le Brésil s'en sont sortis. Nous sommes «dans la boite à chien».

— Serge M. Vaillancourt, Montréal

À propos de

«Le meilleur de la littérature en 2023» Nouveau Projet 25

Merci pour ces nombreuses suggestions très diversifiées et toutes intéressantes. À défaut de trouver le temps de tout lire, j'ai lu tous les commentaires, inspirants! Je garde tout en note...

Si je puis me permettre de faire moi aussi une suggestion dans le plein fil des thèmes abordés par *Nouveau Projet* (et par M. Langelier en particulier): Hartmut Rosa, *Résonance*. Il s'agit d'un livre de sociologie qui fait le point sur les axes à partir desquels une personne peut donner du sens à sa vie et être heureuse.

L'argumentaire de Rosa est abondamment et solidement documenté et le texte est très accessible—malgré l'épaisseur du livre qui peut faire peur. On est loin de la psychopop.

- Serge Marcotte, Montréal

À propos de

«Twitter est mort, on va où?» Léa Stréliski, *Nouveau Projet* 25

Chère Léa,

Je n'ai jamais utilisé cet oisillon, mais, grâce à toi, je comprends mieux l'attachement qu'il permet de créer. Ta prose est un enchantement!

- Françoise Ruby, Montréal

À propos de

«Pourquoi le voile divise-t-il autant au Québec?» Catherine Foisy, *Nouveau Projet* en ligne

Merci pour cette belle réflexion! Il est à espérer, en effet, que le débat soit de plus en plus nuancé.

Étant issus d'une matrice catholique, les Québécois d'ethnicité canadienne-française ont une compréhension christocentrique des manifestations externes de la religiosité. La trajectoire historique du christianisme fait en sorte que nous avons délaissé l'importance de la *praxis* en faveur de la *doxa*. Ce qui a pour conséquence que nous ne pouvons comprendre comment une pratique comme le port du voile est en soi une façon de vivre sa foi, puisque dans le christianisme la foi a surtout été intériorisée.

Un exemple de l'importance de la culture religieuse pour «exercer sa citoyenneté québécoise au 21^e siècle»! Un clin d'œil au geste politique d'abolir le cours d'éthique et culture religieuse...

- Marie-Ève Ouimette, Montréal

À propos de

«Ce que votre chauffeur-euse Uber n'ose pas vous dire» Catherine Genest, *Nouveau Projet* en ligne

Le Code du travail et la Loi sur les normes du travail n'ont pas fait l'objet de mises à jour valables depuis 50 ans, qui auraient pu faire en sorte que des situations d'exploitation comme celle qui a lieu à Uber pourraient être neutralisées.

De plus, et depuis toujours, le train de banlieue reliant Sainte-Anne-de-Bellevue à Rigaud passe devant l'aéroport avec une station en face de celui-ci. Nous n'avions donc pas besoin d'attendre l'éventuelle ligne du REM pour pouvoir nous rendre à l'aéroport en transports en commun.

- Marc Bédard Pelchat, Magog

À propos de

«À mon père qui a une "vraie job"» Pier-Luc Ouellet, *Nouveau Projet* en ligne

Je suis de la génération du «bon boss» d'Yvon Deschamps et j'avoue que je ne me penche pas beaucoup sur l'humour et les humoristes d'aujourd'hui. Je viens juste te dire que ton texte m'a touchée, qu'il n'est pas larmoyant, qu'il est intelligent et plein de beaux moments visuels. Merci.

- Suzanne Bettez, Sherbrooke

Ma fille de 19 ans a travaillé un an comme préposée dans une RPA auprès de personnes atteintes d'Alzheimer et elle était payée 19 dollars de l'heure. Pendant ce temps, la fille d'une amie gagnait 28 dollars de l'heure pour travailler aux écluses, à Chambly. Je me suis fait exactement la même réflexion... Merci pour ce texte.

— Claude Maheux-Picard, Saint-Marc-sur-Richelieu

Palmarès des quatre derniers mois

Les dix textes de *Nouveau Projet* les plus lus sur notre site web

- 1 «Le meilleur des balados en 2023», l'équipe de Nouveau Projet
- 2 «Le meilleur de la littérature en 2023», l'équipe de Nouveau Projet
- 3 «Le meilleur des spectacles vivants en 2023», l'équipe de Nouveau Projet
- 4 «Le meilleur de la musique en 2023», l'équipe de Nouveau Projet
- 5 «Le meilleur des arts visuels en 2023», l'équipe de Nouveau Projet
- 6 «Le tour du poteau, le jeu où personne ne s'amuse», Nemo Lieutier
- 7 «Ce que votre chauffeur euse Uber n'ose pas vous dire», Catherine Genest
- 8 «Le meilleur des écrans en 2023», l'équipe de Nouveau Projet
- 9 «Frédérick Lavoie: le journaliste qui écrit comme un romancier», Catherine Genest
- 10 «Faire la romance: presser l'amour comme un citron», Amélie Panneton

Les dix meilleurs vendeurs d'Atelier 10 - papier

- 1 Nouveau Projet 25 Hiver 2024
- 2 Les engagements ordinaires (D25) Mélikah Abdelmoumen
- 3 La dernière cassette (P35) Olivier Choinière
- 4 J'aime Hydro (P13) Christine Beaulieu
- 5 Projet Polytechnique (P37) Marie-Joanne Boucher et Jean-Marc Dalphond
- 6 Habiter une cage ouverte (D24) Caroline L. Mineau
- 7 Faire la morale aux robots (D17) Martin Gibert
- 8 À boutte (D22) Véronique Grenier
- 9 *La vie habitable* (D06) Véronique Côté
- 10 Bénévolat (P36) Maud de Palma-Duquet

Les dix meilleurs vendeurs d'Atelier 10 - numérique

- 1 I/O (P33) Dominique Leclerc
- 2 Les engagements ordinaires (D25) Mélikah Abdelmoumen
- 3 La juste part (D01) David Robichaud et Patrick Turmel
- 4 À boutte (D22) Véronique Grenier
- 5 Les luttes fécondes (D11) Catherine Dorion
- 6 Faire la morale aux robots (D17) Martin Gibert
- 7 Les Hardings (P19) Alexia Bürger
- 8 J'aime Hydro (P13) Christine Beaulieu
- 9 Lysis (P22) Fanny Britt et Alexia Bürger
- 10 La philosophie à l'abattoir (D14) Christiane Bailey et Jean-François Labonté

Nos abonné-e-s ont accès gratuitement à l'ensemble de nos archives, ainsi qu'à plusieurs privilèges exclusifs. Abonnez-vous! atelier10.ca/abonnements

Nous accueillons avec plaisir vos lettres, questions et commentaires.

Nouveau Projet 517-2120, rue Sherbrooke Est Montréal (QC) H2K 1C3 courrier@nouveauprojet.com instagram.com/nouveauprojet facebook.com/npmag



Entreprendre pour changer les choses

Lorsque Jean-François Bernier a cofondé ATTITUDE™ aux côtés de Benoit Lord en 2006, l'urgence climatique ne faisait pas les manchettes et le terme écoanxiété n'avait pas encore intégré le langage courant.



Entrevue avec un chef d'entreprise à l'avant-garde et guidé par une perpétuelle quête de sens.

Qu'est-ce qui vous a poussés à agir pour l'environnement à l'époque de la création d'ATTITUDE™?

Lorsque Benoit et moi philosophions sur nos perspectives d'avenir, il était clair que nous souhaitions apporter une contribution positive à la société. Ce à quoi nous allions consacrer notre temps et notre énergie était important et, à cet égard, l'un des baromètres que nous utilisions était de nous demander comment nous allions expliquer nos choix et décisions à nos futur·e·s enfants.

En 2006, nous avons été interpelés par les recherches de l'Environmental Working Group (EWG) sur la présence d'ingrédients cancérigènes, mutagènes et reprotoxiques dans les produits de consommation couramment utilisés. La mission d'ATTITUDE™ est née du souci d'offrir une solution de rechange d'origine naturelle.

Que répondez-vous aux chef-fe-s d'entreprises qui hésitent à amorcer un virage écologique?

Je crois qu'ils et elles doivent se demander si les consommateur · trice · s les récompenseront à long terme. C'est le pari que nous avons pris chez ATTITUDETM. Nous pensons que les entreprises innovantes par rapport à l'environnement ont de meilleures chances de survie.

Dans le domaine des soins de beauté, du corps et de la maison, les compagnies indépendantes semblent rares. Pourquoi ATTITUDETM souhaite-t-elle demeurer une entreprise privée? Cela nous permet d'avoir une vision à très long terme. Cela ne veut pas dire que ce n'est pas possible de voir loin avec du financement externe, mais les partenaires financier-ière-s privilégient souvent un horizon de cinq à sept ans au terme duquel ils et elles et elles tentent de maximiser le potentiel financier de l'entreprise.

En contrepartie, il faut accepter d'aller moins vite, car les ressources financières sont limitées.

Au fil des années, vous avez développé plus de 500 produits. Quelle est l'innovation qui vous rend le plus fier?

Certainement le développement de notre gamme cosmétique Oceanly™. Notre objectif était d'utiliser des ingrédients d'origine naturelle, mais également de nous attaquer au problème des emballages qui se retrouvent dans nos sites d'enfouissement ou, pire encore, dans l'océan.

Les recherches pour ce projet d'envergure ont duré trois ans, car l'objectif était d'utiliser un carton biodégradable et compostable. Nous avons donc dû repenser la formulation des cosmétiques en utilisant une base solide.



Le saviez-vous?

Tous les produits de la marque ATTITUDE™ sont fabriqués à Sherbrooke. En plus de permettre à la compagnie de limiter son empreinte carbone, cette proximité géographique permet un meilleur contrôle de la qualité.

Les essentiels ATTITUDE™

Des produits sans plastique, véganes et fabriqués au Québec qui font une différence.



Sérum visage Phyto-Calm

Un sérum en bâton qui apaise la peau sèche en hiver, et après une journée au soleil en été.



L'effet d'un gloss, avec les bienfaits d'un baume à lèvres.





Déodorant Super leaves aux feuilles de thé blanc

Pour son parfum qui fleure bon le printemps.

La nouvelle scène historique

Alors que les frontières se referment et que grandissent la peur de l'autre et le désir de nous retrouver « entre nous », quel espoir y a-t-il pour l'entraide dont nous avons si cruellement besoin, en ce moment critique?

NICOLAS LANGELIER

- Ah! monsieur de Champlain, je voudrais bien que nous pussions voir le Canada dans deux ou trois cents ans!
 Eh! qu'y verrions-nous? demanda le marin ému et souriant.
- Ce que nous y verrions? dit lentement le missionnaire. La Croix partout adorée, la forêt transformée en villes florissantes, en campagnes prospères, et, dans ce beau grand pays neuf, un peuple jeune, parlant la vieille langue française.
- Laure Conan, Silhouettes canadiennes

La tradition de toutes les générations défuntes est un cauchemar qui pèse sur le cerveau des vivants. Même au moment précis où ils paraissent s'employer à se transformer eux-mêmes, à bouleverser les choses, à créer ce qui n'a jamais existé encore, précisément à ces époques de crise révolutionnaire, inquiets, ils évoquent en leur faveur les esprits du passé, leur empruntent leur nom, leur cri de guerre, leur costume pour jouer sous ce déguisement d'une antiquité respectable et dans cette langue empruntée une nouvelle scène historique.

— Karl Marx, Le 18 brumaire de Louis Bonaparte

C'EST CE QUE NOUS FAISONS,

c'est ce que nous avons toujours fait: accorder notre confiance aux gens qui nous ressemblent. Ceux que nous comprenons et qui nous comprennent. Ceux avec qui nous partageons une langue, une religion, un lointain et possiblement imaginaire ancêtre commun, une équipe sportive préférée.

C'est à ces gens-là que nous pouvons accorder notre confiance, alors que le monde est parsemé de dangers et qu'il est nécessaire de se protéger, de se serrer les coudes, de hisser le pont-levis; se réfugier dans la sécurité relative du hameau ou de la ville fortifiée ou de la nation ethniquement homogène, culturellement cohérente. Nous avons nos codes, nos non-dits instantanément compris, nos souvenirs partagés, juste à nous.

En face de nous, il y a et il y a toujours eu l'autre. Ses allures étranges, ses chansons étranges, ses coutumes qui dépassent l'entendement. L'autre, porteur de menaces et sans doute de maladies, transmetteur d'idées dangereuses et de morale corruptrice.

L'autre, aussi, a toujours été un écran sur lequel il est aisé de projeter notre sentiment de supériorité. L'autre est peut-être moins intelligent, ou cultivé, ou bien membré. Il est peut-être plus paresseux, ou désorganisé, ou malodorant. L'autre est le baromètre de notre spécificité; sans lui, nous avons moins de raisons d'être nous.

«Aucune collectivité ne se définit jamais comme Une sans immédiatement poser l'Autre en face de soi», écrit Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*. «Il suffit de trois voyageurs réunis par hasard dans un même compartiment pour que tout le reste des voyageurs deviennent des "autres" vaguement hostiles.»

Et donc: nous d'un côté, l'autre de l'autre. Ce n'était pas rassurant, ni reposant, mais au moins, avant, il y avait quelque chose entre l'autre et nous: une rivière profonde ou



une chaine de montagnes; une frontière et ses douaniers, ses miradors et ses barrières antibélier. Il était possible de garder l'autre à distance, avec un bon lance-pierre ou un missile balistique, une politique d'immigration particulièrement restrictive ou un raid punitif.

L'autre était une chose et cette chose, de manière générale, était indésirable. C'était clair, pour nous tous. Nous n'avions pas besoin de beaucoup échanger avec lui, à part peut-être du minerai de fer ou des denrées comestibles ou des esclaves. Nous n'avions pas besoin de le comprendre, ou de *dialoguer*. Seules comptaient la qualité et la quantité de la marchandise, ou le respect de certaines limites géographiques.

Nous avons développé, au fil des millénaires, une belle capacité à collaborer entre nous, une excellente compréhension mutuelle, une confiance facilement accordée. Cela a constitué un avantage indéniable contre les prédateurs et les envahisseurs en tournée. Pour le reste, il y avait les cris de guerre et le chauvinisme. Dans un monde toujours inquiétant, cela suffisait pour se sentir en sécurité.

Les choses se sont compliquées quand l'autre a commencé à se mêler à nous. Quand petit à petit, jour après jour, année après année, il y a eu un peu plus d'autres dans nos villes, dans nos palais de justice, sur nos listes électorales. Comment se sentir en sécurité, maintenant et pour les décennies à venir, quand l'autre est si proche qu'on entend sa langue dans nos cours d'école et que notre fille peut l'inviter à souper dans notre propre maison?

Il a fallu commencer à s'adapter, à essayer de comprendre, à dialoguer. Faire des efforts pour voir les choses de son point de vue, se mettre à sa place. Peut-être cesser d'utiliser certains mots pour le qualifier, du moins quand il pouvait nous entendre. Tenter d'imaginer que l'autre n'était pas une chose, mais une entité éthique qu'il fallait traiter avec respect et même, possiblement, avec affection.

À partir du moment où l'autre est entré dans le nous, les choses n'ont plus été tout à fait les mêmes. Et plusieurs d'entre nous ont commencé à regretter le temps d'avant.

Et c'est ainsi que nous nous retrouvons aujourd'hui, nous, les citoyens d'une ère de perturbations et de choses-qui-ne-sont-plus-comme-avant, une ère où l'avenir nous fait si peur que nous tentons de le fuir de toutes les manières possibles, y compris par un impossible retour vers un passé disparu depuis longtemps, s'il a jamais existé.

* *

J'écris ceci alors qu'un soleil déjà chaud brille sur le Kamouraska. Il a commencé à faire fondre la neige sur le champ de blé dont les sillons sont déjà bien visibles, en février. Bientôt ce sera l'habituel déboulement vernal sur notre bout de continent, les débâcles et les embâcles, les rivières qui se gonflent et le fleuve qui tente d'avaler la 132 et la 138. Pour une 416^e fois, les habitants du Québec pourront émerger de leurs cabanes et lancer, comme l'a écrit Leonard Cohen: «Encore une fois l'hiver ne nous a pas tués!»

L'hiver, cela dit, aura été plus anthropocénique que meurtrier cette année. Une autre saison historiquement chaude, une autre suite de records à oublier aussitôt.

C'est le printemps 2024 et le Québec se cherche, encore

L'autre a toujours été un écran sur lequel il est aisé de projeter notre sentiment de supériorité. Sans lui, nous avons moins de raisons d'être nous.

une fois. Après six années à donner beaucoup d'amour à François Legault et sa Coalition avenir Québec, voilà qu'il semble vouloir jeter son dévolu sur le Parti québécois, laissé pour mort pendant plus d'une décennie. Aux dernières élections générales, en 2022, le parti n'a fait élire qu'un maigre total de trois députés, les pires résultats de sa glorieuse histoire. Son chef Paul St-Pierre Plamondon, lui, n'a réussi à devenir député que grâce à la loufoque prestation de la candidate solidaire, obligée de se retirer de la course après avoir été prise à substituer des dépliants.

Mais le PQ de 2024 n'est pas celui de sa première époque, bien sûr. Une époque où un ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles comme Gérald Godin pouvait déclarer que «les immigrants sont des poèmes au Québec». (Le ministère a lui-même perdu la référence aux communautés culturelles dans son nom en 2014, d'ailleurs. La CAQ, elle, l'a rebaptisé ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration, et ça dit ce que ça dit.)

La transformation du PQ s'est amorcée bien avant le leadership de St-Pierre Plamondon, évidemment. L'amertume s'était accumulée d'élection en élection, de référendum en référendum, envers ces gens qui nous empêchent de *faire le pays*. Les propos de Jacques Parizeau sur le «vote ethnique», le soir du référendum de 1995, étaient la manifestation d'une frustration qui se développait depuis un moment. «On peut avoir une majorité dans le sens de la cause nationale que l'on veut faire avancer même si à peu près pas d'anglophones et d'allophones votent pour cela», disait-il déjà, deux ans plus tôt.

Le PQ de 2024 promet la tenue d'un référendum sur la souveraineté dans son premier mandat, et ce, même si seulement à peine un tiers des Québécois sont vraiment favorables à l'indépendance, selon un sondage récent. Ce dernier révélait aussi que près de la moitié des Québécois préfèreraient signer la constitution actuelle que de devenir citoyens d'un état indépendant—René Lévesque ne serait pas le seul à se retourner dans sa tombe, si cela se produisait.

On est loin du pays, donc. C'est sans doute pour cela que le PQ laisse une place grandissante aux éléments plus ouvertement «identitaires» de ses militants et de ses électeurs potentiels. Ceux qui veulent un pays, oui, mais qui désirent peut-être d'abord vivre dans une société qui ressemblerait davantage au Québec d'avant.

Un Québec plus blanc et de culture chrétienne, même s'ils n'oseront pas le dire.

* * *

Quand vient le temps de rallier les troupes, rien ne vaut un ennemi commun.

Le Québec francophone en a eu plusieurs, des ennemis communs, au fil des siècles. Il y a eu l'Iroquois et le Mesquakie. L'Anglo-Protestant. Le Juif. Et voilà qu'il prend aujourd'hui la forme de l'immigrant maghrébin ou chinois ou indien—ou même, dans un développement inattendu, celle de l'étudiant néoécossais qui souhaite faire son baccalauréat à Concordia.

Si jadis c'est la défense du catholicisme qui servait d'étendard, c'est dorénavant la protection du français qui est généralement mise de l'avant. Sans doute parce que c'est une idée qui fait consensus: à peu près tout le monde, au Québec francophone, est d'accord avec l'idée de protéger le français, de la même manière que jusqu'aux années 1950 il était aisé de faire valoir l'importance de défendre la «seule vraie religion».

(Depuis le début du présent siècle, on a beaucoup insisté sur la défense des valeurs du Québec, et c'est un argument que l'on entend encore assez souvent. Mais il est graduellement tombé en désuétude quand tout le monde s'est rendu compte qu'il était difficile d'identifier des «valeurs québécoises» qui n'étaient pas partagées par le Luxembourgeois moyen.)

L'anthropologue américain Clifford Geertz a écrit sur la tension entre la politique civique et ce qu'il a qualifié de «sentiments primordiaux»: les liens du sang, la race, la langue. Ces éléments façonnent notre comportement politique, mais, dans un État moderne, ils sont aussi tempérés par les institutions de l'État et de la société civile. Les deux éléments s'influençant mutuellement, dans une interaction constante, un processus dynamique et complexe qui façonne le paysage politique.

Dans la cinquantaine d'années qui ont suivi le déclenchement de la Révolution tranquille, l'air du temps était à la politique civique, même aux temps forts du nationalisme québécois. Mais depuis une quinzaine d'années, le Québec francophone semble cultiver à nouveau ses sentiments primordiaux. Il n'y a qu'à prendre connaissance des commentaires de lecteurs sous les articles du *Devoir*, des chroniques dans les journaux et certaines radios, des propos échangés sur les médias sociaux.

Le mot *nation* vient du latin *natio*, «ce qui est né d'un ancêtre commun». Dès son origine, il connotait les liens du sang. (Tout le corpus des études universitaires sur le nationalisme est parsemé de commentaires d'experts irrités par le fait que *nation* en soit venu, relativement récemment, à être un synonyme d'État, comme dans Ligue des Nations ou Nations unies.)

Il est mal vu de parler de race ou de liens du sang, aujourd'hui. Ces choses n'ont pas une belle connotation, après les horreurs qu'elles ont provoquées au 20^e siècle. Alors on préfère mettre l'accent sur les différences de valeurs, ou la protection de la langue. Mais il faut être conscient de ce que ces références dissimulent: les liens du sang ne sont jamais loin.

Et tout ça vient d'en haut. La semaine dernière, Jean-François Roberge, ministre responsable de la Langue française, déclarait que l'arrivée massive de demandeurs d'asile posait un risque pour l'identité québécoise. C'est le même gouvernement, bien sûr, dont l'ancien ministre de l'Immigration a dit que «80% des immigrants s'en vont à Montréal, ne travaillent pas, ne parlent pas français»—ce à quoi François Legault a ajouté qu'accueillir plus de 50000 immigrants serait «suicidaire» pour la nation québécoise (le genre de phrase dans laquelle le mot *nation* retrouve son sens originel).

Revoici donc l'autre en tant que bouc émissaire, cause et symptôme de ce qui ne va plus chez nous. Et excellent argument électoraliste, évidemment.

De quoi donner froid dans le dos. Une chance que l'hiver a été doux.

* *

Toute nation est une invention, un mythe parfois ancien, mais souvent de construction étonnamment récente.

La conception moderne de la nation anglaise s'est cristallisée seulement au 17^e siècle. L'Italie et l'Allemagne telles que nous les entendons maintenant datent du 19^e siècle—avant cela, on trouvait sur leur territoire de nombreuses nations, toutes aussi légitimes, toutes aussi inventées. La France, mère mythique des anciens Canadiens et des actuels Québécois francophones, a achevé son processus de construction longtemps après la Conquête, à la fin du 19^e siècle, après que les différentes nations qui la constituent—Francs, Gallo-Romains, Vikings/Normands, Bretons, Occitans, Nord-Catalans, etc.—y ont été incorporées et que le nationalisme jacobin et la conscription ont fini de transformer les paysans en Français, pour reprendre la formule de l'historien américain Eugen Weber.

Un autre Weber, Max celui-là, avance qu'une nation se distingue par l'engagement de ses membres dans un projet politique commun. Quel est le nôtre, citoyens du Québec? En avons-nous même déjà eu un? Avons-nous déjà vraiment su ce que nous voulions faire de ce formidable territoire et de ses admirables habitants?

Peut-être que non. Peut-être que nous avons été trop occupés à survivre et à bucher, ou à penser au salut de notre âme, où à rêver de crisser notre camp ailleurs, dans l'Ouest ou au New Hampshire, en Floride ou au Pays des Illinois. Peut-être que nous avons toujours perçu notre situation comme temporaire, avant une nouvelle émigration ou une autre fin du monde.

Difficile, autrement, de comprendre le peu de soucis que nous semblons nous faire pour la préservation de notre territoire et le soin des gens qui ont choisi de l'habiter.

Et cette ambivalence que trahissent nos pensées intimes et nos politiques publiques. Rester ou partir. Défricher ou prendre le bois. Raser ou restaurer. Inclure ou exclure. Faire l'indépendance ou refonder la confédération. Être un État civil ou une nation ethnique.

L'identité nationale est une histoire qu'un groupe se raconte à propos de son passé, mais aussi de son avenir. C'est une histoire en constante évolution, en réévaluation permanente, au gré des changements philosophiques et démographiques. Elle est forcément transitoire, jamais tout à fait complétée, ni partagée par tous au même moment. «Une idée dont la pulsion culturelle réside dans l'impossible unité de la nation en tant que force symbolique», dans les mots du penseur postcolonial Homi Bhabha.

«L'impossible unité de la nation»: c'est bien ce que nous avons toujours cherché à faire, avec la drôle de donne sociogéographique qui est la nôtre, depuis toujours. Et c'est ce que nous continuons de tenter, aujourd'hui, quitte à éliminer une partie importante des citoyens pour y arriver. * *

En 1892, le *New York Times* publiait un éditorial pour alerter son lectorat d'une menace au mode de vie américain. «Il est presque impossible de faire pénétrer des idées modernes dans cette masse d'humanité fermée et recluse ou de l'inciter à s'intéresser aux institutions démocratiques et aux méthodes de gouvernement», prévenait l'éditorialiste.

D'où venait cette menace? Des basses terres du Saint-Laurent. Le *Times* en avait contre les 400000 Québécois qui avaient quitté leurs villages pour aller servir de bras à la révolution industrielle amorcée en Nouvelle-Angleterre. «Ils sont presque aussi inaccessibles que s'ils vivaient dans une partie éloignée de la province de Québec. Aucun autre peuple, sauf les Indiens, n'est aussi persistant dans la répétition de ses habitudes. Là où ils s'arrêtent, ils restent, et là où ils restent, ils se multiplient et couvrent la terre», poursuivait-on.

La conclusion de l'éditorial mérite d'être citée au complet:

Jusqu'à présent, on avait espéré que la pression de la vie américaine sur notre population étrangère serait suffisante pour transformer en une ou deux générations tous les nouveaux arrivants, peu importe leurs affiliations antérieures, en Américains intéressés et enthousiastes. Cependant, lorsque des immigrants comme les Canadiens-Français en Nouvelle-Angleterre prennent possession des centres de population et ont le pouvoir de marginaliser une race moins féconde dans la lutte pour la survie du plus fort, l'action des institutions américaines n'est pas assez forte pour contrecarrer ces desseins. Seule une législation nationale peut résoudre cette difficulté. Il peut sembler précoce de sonner l'alarme maintenant, mais la façon dont des personnes averties dans les États de la Nouvelle-Angleterre rassemblent actuellement des statistiques et des preuves sur la nature et l'étendue du problème auquel elles font face témoigne de leur grande inquiétude.

«Une ou deux générations» plus tard, les Québécois étaient devenus de fiers Américains qui parlaient avec l'accent de la Nouvelle-Angleterre et jouaient au baseball, votaient Républicain et s'apprêtaient à défendre leur pays et ses valeurs sur les champs de bataille d'Europe et du Pacifique, puis de la Corée et du Vietnam.

Hier, dans *Le Devoir*, Jean-François Lisée rapportait une série d'anecdotes déprimantes sur le mépris apparent des jeunes issus de l'immigration à l'égard de la culture québécoise. Cela fait mal à lire, on ne peut pas le nier. Mais avec des formulations plus modernes, le propos n'est pas si différent de ce qu'on pouvait lire dans le *Times* en 1892: ces étrangers nous méprisent et sont repliés sur eux-mêmes, ils sont une menace à notre mode de vie et à notre avenir, il faut agir avant qu'il ne soit trop tard.

Je ne dis pas que les anecdotes de Lisée sont fausses. Je dis qu'elles sont fragmentaires et qu'il manque de recul, à la fois historique et existentiel. Je ne suis pas certain que mes pairs et moi avions de très bons mots pour la culture québécoise, à 15 ans.

Et puis tant qu'à être dans l'anecdote: le mois dernier, je suis allé voir Patrick Watson en spectacle à Montréal. C'était, à mon avis, une concrétisation du meilleur de ce que la culture québécoise contemporaine est capable d'offrir. Un Américain qui a fait le choix de vivre chez nous et qui crée des chansons qui ne pourraient être créées qu'ici, et qui fait monter sur scène des francophones, des anglophones, des gens d'autres origines encore, et tous ces gens chantent et parlent et vivent ensemble.

Juste devant nous, dans la salle, il y avait un petit groupe de jeunes filles, sans doute à la fin de l'adolescence. De toute évidence, plusieurs étaient issues de l'immigration. Mais contre toute attente, quand Watson a annoncé la prestation surprise de Louis-Jean Cormier, elles ont crié de joie. Et un peu plus tard, dans un moment que je ne suis pas prêt d'oublier, quand Watson a mentionné le nom de Dédé Fortin, elles ont spontanément manifesté une excitation qu'on aurait pu croire causée par Taylor Swift.

* *

«La recherche à ce sujet est assez extraordinaire, car elle montre que plus nos liens tribaux sont profonds, plus nos liens avec ceux qui n'appartiennent pas à notre tribu sont faibles. Ce que je demande, à moi-même et à nous tous, c'est que nous renforcions notre attachement tribal en même temps que nous renforçons notre attachement universel.»

C'était quelques semaines après l'assaut du Hamas contre Israël, et la rabbine américaine Sharon Brous était invitée au micro d'Ezra Klein pour discuter de la manière dont les Juifs devaient réagir à ce moment douloureux qui leur donnait envie de repousser les Palestiniens jusqu'à la mer, jusqu'à la mort.

«En ce moment, nous pouvons et nous devons nous engager dans la part de notre identité qui est celle de l'Hébreu prenant soin des autres Hébreux. Cela fait partie de ce que prendre soin de sa famille signifie. Mais nous ne pouvons pas nous en tenir à cela: ultimement, le problème du monde est que nous traçons un cercle trop étroit autour de notre famille. Et nous [les Juifs] connaissons la douleur d'un

monde qui dessine un cercle familial pas assez grand pour nous inclure. Nous ne devons pas exclure les autres», a-telle poursuivi.

Ses propos ont une résonance qui va bien au-delà d'Israël et de la Palestine. Le «cercle familial» semble se rétrécir un peu partout, en ces étranges années 2020. Pas seulement dans des pays comme l'Allemagne, l'Argentine et l'Italie, où des partis d'extrême droite réussissent, en bonne partie grâce à leurs positions anti-immigration, à rallier une part importante de l'opinion publique; mais peut-être encore plus dans des pays où des partis de centre-droite choisissent de durcir leur position face à l'immigration pour cette même raison.

Si jadis c'est la défense du catholicisme qui servait d'étendard, c'est dorénavant la protection du français qui est mise de l'avant, quand vient le temps de rallier les troupes.

On pense aux États-Unis de Trump et de plus en plus de Biden, à la France de Macron, aux Pays-Bas de Dilan Yeşilgöz-Zegerius. Et chez nous, à la CAQ et au PQ. Et maintenant, contre toute attente, à un niveau fédéral où l'on avait toujours pris garde de ne pas s'aliéner les communautés ethniques, au Parti conservateur de Pierre Poilièvre.

Le 21^e siècle ne semblait pas parti pour ça, bien sûr. Avec la fin de la guerre froide était venu un accroissement sans précédent de la coopération et du multilatéralisme. La création et le développement d'institutions internationales, de l'Union européenne à la Cour pénale internationale, nous avaient permis de croire qu'était finalement venu le temps d'un universalisme où triompheraient le libéralisme économique, les droits individuels et les Starbucks, d'Accra à Zurich. Le nationalisme, cette invention du 19^e siècle qui avait trouvé son effroyable aboutissement dans les charniers de la Deuxième Guerre mondiale, était enfin derrière nous.

Mais voilà, ça ne s'est pas passé comme ça. L'Histoire, encore une fois, a trouvé le tour de se répéter, mais pas de la manière dont on l'aurait cru. Derrière nos façades de sociétés postmodernes, sous une bonne couche de libéralisme et de social-démocratie, les feux du nationalisme ne se sont jamais éteints, juste temporairement affaiblis.

Ils ont peut-être été rallumés par les crises migratoires à répétition, ou des tensions géopolitiques, ou cette bonne vieille nature humaine.

L'identité nationale est une histoire qu'un groupe se raconte à propos de son passé, mais aussi de son avenir.

Et voici donc comment on en arrive à une situation où l'extrême droite allemande ourdit de sombres plans de déportation massive des immigrants, et où la future administration Trump fait de même. Aussi facile que terrifiant à imaginer: les policiers qui frappent à la porte en pleine nuit, les larmes et les cris, les enfants marqués pour le reste de leur vie, les camps d'internement, les transports vers Dieu sait où.

* *

Le *timing* de ce repli sur nos identités nationales respectives est mauvais, c'est le moins qu'on puisse dire, alors que l'humanité fait face à l'un des plus grands périls de sa longue histoire. La crise climatique nécessiterait un serrage de coudes d'une ampleur jamais vue.

Nous aurions désespérément besoin d'une révolution technique et humaine d'une envergure comparable à celle de l'imprimé, de la machine à vapeur, de l'électricité. Mais nous en sommes incapables.

À chaque mois qui s'écoule s'agrandit donc le gouffre entre ce qu'il faudrait faire et notre capacité à y arriver, entre la gravité de nos difficultés et la puissance des outils dont nous disposons pour les surmonter.

Mais le problème est encore plus profond et insidieux. À l'intérieur même de nos frontières, même entre individus d'une même «ethnicité», dans un monde en théorie

hyperconnecté, la cohésion sociale semble plus difficile à atteindre que jamais.

Au Québec, les grandes grèves de la fin de l'automne dernier, même si elles touchaient à des choses aussi profondément liées à l'identité que l'éducation et les soins de santé, sont loin d'avoir généré le soutien populaire que les grévistes auraient souhaité. Oh, on a entendu beaucoup de klaxons, durant ces quelques semaines, mais on chercherait en vain le véritable appui qui aurait permis de transformer ces grèves en mouvement de masse. Nous en sommes venus à croire que l'action collective est soit naïve, soit dangereuse pour l'ordre social.

La modernité et le libéralisme ont fait de nous des individus isolés, chacun aux prises avec ses propres combats, ses propres préoccupations. Et ce phénomène n'a fait que s'accélérer au 21^e siècle. Nous traversons nos journées dans un dangereux entredeux entre l'apathie et la rage; mais la plupart du temps, nous choisissons les satisfactions immédiates.

Nous accordons beaucoup plus d'attention aux signes vitaux que nous rapporte notre Apple Watch qu'aux signaux d'alarme que nous envoie la planète. Difficile de voir autre chose dans le *quantified self* qu'un *self-absorbed self*; c'est une ironie parlante que son acronyme, Qs, nous ramène au parti politique dont les projets collectifs trouvent si peu d'échos auprès de l'électorat québécois.

Dans un contexte de raréfaction des ressources et de compétition de tous les instants, «la solidarité devient un luxe couteux», pour reprendre les mots du psychanalyste belge Paul Verhaeghe.

Le sociologue Zygmunt Bauman conclut son essai *Retrotopia*, publié en 2017 tout juste avant sa mort, par un mauvais présage: «Plus que jamais, nous, les habitants de la Terre, sommes confrontés à un choix radical: joindre nos forces, ou une fosse commune.»

Sept ans plus tard, il faut être vraiment optimiste pour croire que les choses se sont améliorées.

* *

À un certain moment, lors de la dernière messe de Noël, ici à Saint-André, j'ai ressenti une grande tristesse. Ce n'était pas à cause de l'assistance clairsemée, ni de la bévue du sympathique prêtre d'origine africaine, de toute évidence au milieu d'une tournée éclair des paroisses du Kamouraska, s'adressant à nous comme s'il était à Saint-Alexandre, à la manière d'un rockeur fatigué criant «Goodnight Toronto!» alors qu'il est à Montréal.

Ma tristesse venait de quelque chose de diffus, mais de profondément enfoui en moi. Quelque chose de lié aux gens qui ont construit cette église dans les nuées de moustiques et le vent du fleuve, ces hommes et ces femmes morts depuis longtemps, bien avant les assistances clairsemées et les prêtres africains. À mes grands-parents, eux aussi disparus, et à toutes les messes oubliées auxquelles ils ont assisté. À mes oncles et tantes, jadis nombreux et pleins de vie et de blagues, aujourd'hui beaucoup moins. Dans la lumière des chandelles et les chants de Noël, j'ai pensé à tout ce qui meurt et qui disparait, en nous et autour de nous, avec les jours et les années et les siècles qui s'écoulent, et à tout ce que mes garçons ne connaitront jamais.

Je pense que nous voulons tous ceci, de manière souvent inconsciente, mais toujours viscérale: que notre culture fleurisse et survive. Que nos enfants comprennent le monde d'où nous venons et qu'ils puissent en léguer de larges pans aux enfants que nous voulons tous qu'ils aient.

Nous souhaitons que les efforts que nos ancêtres et nous avons faits sur cette Terre ne soient pas perdus à jamais, qu'ils aient un sens qui perdure. Que les champs que nous avons dessouchés ne retournent pas en friche, que notre patrimoine ne soit pas laissé à l'abandon.

Nous souhaitons aussi, dans l'immédiat, comprendre les gens que nous côtoyons au quotidien, et que ceux-ci nous comprennent, de la manière la plus instinctive et profonde possible.

Je pense que cela est vrai pour le Québécois comme pour l'Éthiopien, comme pour le Coréen. Cela est vrai aujourd'hui, et ce l'a toujours été.

Mais ce que nous voulons encore plus, me semble-t-il, c'est de vivre dans une société harmonieuse, la plus sécuritaire possible, et où personne n'est laissé derrière. Quand vient le temps de considérer ce qui est le plus susceptible de nous rendre heureux, individuellement et collectivement, j'ai l'impression qu'il y a là plus de potentiel que dans la langue que parlent certaines personnes à la maison ou ce qu'elles regardent sur YouTube.

Nous voulons vivre dans une société qui prend soin des gens et des choses qu'elle a maintenant, aujourd'hui, pas dans un passé lointain.

Dans le cimetière jouxtant l'église, l'automne dernier, on a rasé une douzaine de magnifiques érables centenaires, sans aucune raison valable. C'est un exemple du genre de destruction que nous sommes capables de nous infliger nousmêmes; nul besoin d'étrangers pour y arriver.

«Qu'est-ce qu'une nation?» demande le philosophe et historien Ernest Renan dans un célèbre discours prononcé à la Sorbonne en 1882.

Une nation est une grande solidarité, avance-t-il. Elle suppose un passé, oui, mais elle se manifeste surtout dans le présent « par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune ». L'existence d'une nation, dit-il, est un choix que chaque citoyen refait chaque jour.

C'est le bout que nous semblons oublier, ici comme ailleurs, quand nous ramenons la nation à des «sentiments primordiaux», à une langue maternelle partagée, à un lointain ancêtre commun. Nous oublions qu'avant tout, dans une nation, il y a ce désir de construire quelque chose ensemble, quotidiennement, peu importe d'où nous venons.

Nous ne vivons plus en 1974 ni en 1824. Le monde a changé, pour le meilleur et pour le pire, et s'entêter à vouloir qu'il en soit autrement relève du barrage contre le Pacifique. Le plus grand défi du seul monde qui existe, celui d'aujourd'hui, est d'arriver, peut-être pour la première fois de l'histoire humaine, à pouvoir faire de milliards de personnes originaires de nations variées un ensemble assez cohérent pour 1) vivre en harmonie et en paix, et 2) lutter côte à côte contre les graves menaces auxquelles nous faisons face.

Le Québec est morose en ce moment. Et c'est la même chose ailleurs, bien sûr. L'avenir est inimaginable et terrifiant, et le présent n'est pas particulièrement joyeux, malgré ce qu'en disent nos photos sur Instagram. Mais la nostalgie pour une époque révolue n'est pas la solution.

«Je ne pense pas être capable», a soufflé le romancier et scénariste John Gregory Dunne à son épouse, alors qu'ils arrivaient à l'hôpital pour y retrouver leur fille unique, admise d'urgence. «Ce n'est pas un choix», lui a répondu son épouse, Joan Didion, avec son stoïcisme de descendante de pionniers californiens qui ont traversé le continent en charriot et enterré des enfants dans la sierra Nevada.

Et c'est un peu la situation dans laquelle nous nous retrouvons, au premier quart de ce siècle peut-être unique dans l'histoire humaine, mais en même temps si semblable à tant d'autres. La question n'est pas de savoir si nous sommes capables ou non.

La question est: de quel autre choix disposons-nous?

Il n'y en a pas d'autres. Notre seule option: essayer de passer au travers, d'une manière ou d'une autre. Serrer dans nos bras les gens que nous aimons. Relever la tête, retrousser nos manches, et continuer à tenter de joindre nos forces, pour éviter la fosse commune le plus longtemps possible.

Saint-André-de-Kamouraska, février 2024

Nouveau Projet (A)

Campagne de soutien 2023

Merci à ceux et celles qui permettent à ce magazine d'exister.

Colette Alary • Philippe-A. Allard • Julien Aly • Marie-Josée Archambault • David Arcouette • Ferris Argyle • Maryse Arsenault • Louise Audet • Madeleine Audet • Suzanne Babin • André Barbeau • Chantal Barbin • Rémy Barbonne • David Baril • Zoe Barry • Chantal Barsalou • Jean-Pierre Bastien • Marrie Bathory • Carole Bazinet • Marielle Andrée Beauchamp · Gabriel Beauchemin · Eve-Justine Beaudin · Louise Beaudoin · Claude Beauregard · Marie-Louise Bédard • Christian Bégin • Emilie Bélanger • Étienne Belles-Isles • Maïté Belmir • Julie Benoit • Nicole Benoit • Suzanne Benoit • Patricia Bergeron • Sylvie Bergeron • Jean-Philippe Bernard • Jenny Bernier • François Bertrand • Anne Berube • Claudia Bérubé • Jacques Bérubé • Linda Bérubé • Marie-Stéphane Bérubé • Christiane Bessette • Suzanne Bettez • Elisabeth Bigras • Myriam Bizier • Christiane Blais • Denyse Blanchet • Marc Blanchette • Christiane Blaser • Danielle Bleau • Laurence Bleau • Sofia Blondin • Virginie Bock-Poirier • Annie Boily • Amélie Bois • Elise Bois • Frédérique Bolté • Denis Bouchard • Jacqueline Bouchard • Valérie Bouchard • Mathieu Bouchard-Malo • Annie Boudin • Magali Boudon • Aline Boulanger • Chantal Boulanger • Dominique Bourassa • F. Bourbonnais • Ann Jarine Bourdeau Leduc • Elizabeth Bourget • Jean-Ian Boutin • Lucie Boutoille • Ian Boyd • Danielle Brabant • Gabrielle Brais Harvey • Myriam Brault • Pierre Brisson • Fanny Britt • Benoit Brouillard • Hélène Brunelle • Jean Brunelle • Lyse Brunet • Patrick Butler • Claire-Émilie Calvert • Paule Campeau • Émilie Cantin • Jacinthe Carbonneau • Paul-Antoine Cardin • Marc-André Carle • Louise Castagner • D. Castillo • Sonia Cesaratto • Marcelle Chabot • Johanne Chagnon • Joshua Chalifour • Luce Chamard • Jessica Chamberland • Gabrielle Champagne • Joannie Charbonneau • Sylvie Charbonneau • Nicolas Charette • Lisette Charland • Charles Chartrand • Pierre Chartrand • Diane Chaumont • Michel Chauvin • Jean-Pierre Cheneval • Sonia Chénier • Irma Clapperton • Anne-Marie Claret • Nathalie Claude • Benoit Clermont • Geneviève Clermont • Georges Clermont • Patricia Clermont • Eve Cloutier • Geneviève Cloutier • Michel Martel Coll • Louise Comtois • Raymonde Corbeil • Frédérique P. Corson • Julie Côté • Florence Côté-Fortin • Marco Cotton • Isabelle Courville · Anne-Marie Cousineau · Samuel Couture-Brière · Marika Crête-Reizes · Marika D'Eschambeault • Kathy Dahl • Charles-Antoine Danis • Françoise David • Marie Décary • Suzanne Décarie • Julie Delisle • Marie-Claude Denis • Sophie Deraspe • Anne Deronzier • Laurence Des Lauriers-Chouinard • Sandrine Deschênes-Lessard • Samuel Descôteaux Fréchette • Jean-François Desgroseilliers • Arielle Desgroseilliers Taillon • Danielle Desjardins • Danielle Desloges • Christian Desmarais • Simon Desmarais • Anne-Marie Desmeules •

Campagne de soutien 2023

Danielle Desnoyers • Mathieu Desnoyers • Isabelle Desormeaux • Marie-Annick Desrosiers • Pierre Desrosiers • Myriam Dicaire • Nicolas Dickner • Michelle Dionne • Kim Lan Do-Chastenay • André Dontigny • Louise Dontigny • Sophie Dorais • Claudine Douaire • John Doyle • Gertrude Doyon • Guylaine Dubé • Pascale Dufour • Tania Duguay-Castilloux • André Dumont • Benoit Dumont • Claudette Dupont • France Duquette • Suzanne Duquette · Michelle Durand · Colin Earp-Lavergne · Mireille Elchacar · Maggy Faddoul · Audrey-Maude Falardeau • Julie Fantigrossi • Lucie Fauteux • Eveline Ferland • Étienne Ferron-Forget • Danielle Filion • Claudia Fiore-Leduc • Emilie Fortier • P-O Fortier • Sylvie Fortier • Véronique Fortin • Gabrielle Fournier • Edith Francoeur • Carole Fréchette • Isabelle Fréchette • Lucie Fuzeau • Emie-Gail Gagné • Akim Gagnon • Daniel Gagnon • François Gagnon • Isabelle Gagnon • Michel Gagnon • Monique Gagnon • Louis-Xavier Gagnon-Lebrun • Paule Galarneau • Louise Garant • Jean-François Gariépy • Lyne Gaudet • Valérie Gaudreau • Béatrice Gaudreault • Lily Gaudreault • Amandine Gauthier • Anne Gauthier • Bertrand Gauthier • Camille Gauthier • Claire Gauthier • Véronique Gauthier • Stéphanie Gélinas • Marie-Eve Gendron • Karine Genereux • Gilles Genest • Karelle Genest • Louise Geoffroy • Anne-Marie Georges-Brossard • Marianne Giguère • Marie-Hélène Giguère • Brigitte Gingras • Lisette Girouard • Sarah-Jeanne Giroux • Frédérique Godefroid • Louis Michel Gratton • Maxime Gravel • Jacques Grégoire • Ariane Grenier • Elizabeth Grenier • Hélène Grenier • Johanne Grenier • Valérie Grig • Ethel Groffier • Myriam Grondin • Amélie Guay • Sandra Guéhennec • Marie Guénette • David Guerin • Dominic Guité • Isabelle Hachette • Eloi Halloran • Edith Hamel-Proulx • Michelle Hamelin • Chloé Hamelin-Lalonde • Ji-Yoon Han • Sarah Hanaem • Camille Havas • Ginette Hébert • Andrée Héroux • Renée Hétu • Julie Houle • Camille Huang • Isabelle Hudon • Michel Huneault • Marsel Imelbaev • Stéphanie Jagou • Guy Janson • Fanny Jolicoeur • Rose-Marie Joncas • Rosie Joncas • Luc Joubert • Lucie Joubert • Maureen Jouglain • Mounir Kaddouri • Ariane Krol • Marianne Kugler • Christine L'Heureux • Guylaine L'Heureux • Nicole Labelle • Stéphane Labelle • Sylvie Labelle • Clément Laberge • Linda Labrie • Chantal Lacasse • Jean-Yves Lacasse • Adaée Lacoste • Claudia Lacroix Perron • Jean-François Laferté • Nicole Lafond • Fannie Lafontaine • Thomas Lafontaine • France-Andrée Lafrenière • Frédérique Laliberté • Julie Lambert • Michèle Lambin • Jean-Pierre Landry • Kristina Landry • Valérie Langelier • Emmanuelle Langlois • Mireille Langlois • Mathieu Lanoue • Elisa Lapierre-Cyr • Lucie Lapointe • Will Lapointe • Anne Larose • Hugo Latulippe • Claude Laurin • Gabrielle Lauzier • Philippe Lauzier • Alex Lauzon • Sylvie Lauzon • Luc Laverdière • Joanie Lavoie • Louise Lavoie • Samuel Lavoie • Andrée Le Blanc • Myriam Le Blanc • Francine Lebeau • Grégoire Lebel • Marie-Josée Lebel • Jessica Leblanc • Andréanne Leclerc-Marceau • Frédérique Lecourt • François Leduc-Primeau • Laurence Leduc-Primeau • Lyne Lefebvre • Marc-Etienne Lefebvre-Michaud • Geneviève Lefevre-Dufour • Anaïs Légaré Morasse • Odette Legault • Nicolas Legendre • Jean-François Léger • Christine Lemaire • Annie Lemay • François Lemay • Florence Lemieux • Marc Lemire • Alexis Lemonde-Cornellier • Catherine Leroux • Isabelle Levesque • Marie-Jeanne Levesque • Réal Levesque • Christian Liboiron • Serge Lieutier • Francis Livernoche • Monique Lo • Luc Loignon • François Longpré • Isabelle Lopez • Lise Lortie • Clara Low • Louise Lussier • Marie-Claude Lussier • Sébastien Lynch •

Campagne de soutien 2023

Georges MacDonald • Diane Maheux • Claude Maheux-Picard • Christopher Main • Carole Mainville • Alexandre Major • Marie Claude Malenfant • Pénélope Mallard • Martin Malo · Sophie Mangado · Ariane Marchand · Serge Marcotte · Nicolas Marin · Leila Marshy · Sylvie Martel • Theresa Martignetti • Jean-Philippe Martin • Michèle et Raymond Martin • Sylvie Martin • Véronique Martin • Béatrice Masson • Olivier Maynard • Valérie Mayrand • Barbara Meilleur • Benoît Melançon • Maison Melba • Isabelle Ménard • Frédéric Mérand • Éloïse Meunier • Marie Meunier • Catherine-Amélie Meury • Billie Michaud • Valérie Michaud • Louba-Christina Michel • Mona Monast • Annie Monette • Lyne Monfette • Francois de Montigny • Geneviève Morin • Damien Morneau • Rosie Morneau • Cécile Mouvet • Maxence Musy • Victor Myre Leroux • Genevieve Nadeau • Marie-Claude Nault • Jade Néron • Patrick Nicastro • Jean-Mathieu Nichols • Emilie Nicolas • David Nicole • Josette Noreau • Isabelle Normandin • Marc Novello • Anne-Marie Olivier • Alexia Oman • Marie-Ève Ouellet • Gilles Ouellette • Marc-André Ouellette • Caroline Ouimet • Renée Ouimet • Marie-Pier Pagé • Dominique Papin • Esther Paquet • Diane Paquette • Isabelle Paquette • Annie Paquin • Félix Paradis • Mariève Paradis • Suzanne Paradis • Hélène Parent • Simon Parent-Pothier • Lysanne Pariseau • Élise Laurence Pauzé-Guay • Pierre Payeur • Daniel Pedneault • Marie-Christine Pelland Legendre • Elisabeth Pelletier • Rachel Pelletier • Louis-Martin Pepperall • Claudia Pérez-Levesque • Isabelle Périgny • Sylvain Perron • Yohan Petiot • Florence Petit-Gagnon • Pascale Petit-Gagnon • Véronik Picard • Jean-François Piché • Denis Piotte • Mélina Plante • Kristine Plouffe-Malette • France Plourde • Marie-Andrée Poirier • Élisabeth Poirier-Defoy • Sophie Poisson • Christian Pompidor • Stephanie Potvin • Chloé Pouliot • Simon Poutré • Kaitlin Power • Nathalie Proulx • Michèle Provencher • Hélène Quesnel • Daniel Raymond • Marc-André Raymond • Daniel Reid • Pierre Renart • Daniel Richard • Stéphanie Richard • Suzanne Richard • Alexis Riopel • Justine Rioux • Lysanne Rivard • Véronique Robert • David Robichaud • Jasmin Robitaille • Mélanie Robitaille • Lucie Rochette • Nicolas Roy • Noémie Roy • Sébastien Roy • Stephanie Roy • Francoise Ruby • Lise Saint-Jacques • Clémentine Sallée • François-B. Samson-Dunlop • Raphaëlle Sandt • Odette Sarrazin • Maxime Sauriol • Sybille Saury • Cindy Savard • Mattis Savard-Verhoeven • Gilles Savary • Liliane Schneiter • Genevieve Scott • Ariana Seferiades • Renée Senneville • Hugo Sigouin • Alain Simard • Felix Simard • Geneviève Simard • Karine Simard • Monique Simard • Philippe Sinou • Dominique Sirois-Rouleau • Sheila Skaiem • Gagandeep Sodhi • Geneviève Soly • Marie-France Sottile • Martine Soucy • Jessica Spencer • Regent St Hilaire • Marie-Claude St-Amant • Julie St-Arnaud Drolet • Cristiane St-Jean • Frédérique St-Pierre • Geneviève Tardif • Serge Tassé • Mireille Tawfik • Philippe Terrier • Marie-Claude Tessier • Vincent Thériault • Guillaume Therien • Ariane Thibault-Vanasse • Marie-Andrée Tougas-Tellier • Émilie B. Tremblay • François-B. Tremblay • Laurent Michel Tremblay • Antoine Trottier • Denis Trottier • Emmanuelle Trottier • Rachel Trottier • Claude Trudel • Eric Trudel • Sylvie Turcotte • Nathalie Turgeon • Simon-Mathieu Vaillancourt • Linda Vallé • Amélie Vallières • André Vallières • Nicolas Vanasse • Annie Verreault • Normande Verville • Edith Viau • Mélanie Viau • Nicole Sophie Viau • Karine Viens • Alain Villemur Robert • Amélie Voghel • Marie-Ève Voghel • Élise Voisine • Nadine Walsh • Daniel Weisbrod • Patrick White • Jacob Yvon-Leroux • Agnès Zacharie

Nouveau Projet (A)o

Mécènes et partenaires de fondation

En reconnaissance des personnes et organisations qui ont contribué financièrement à la naissance de *Nouveau Projet*.

Mécènes

Donald Alexandre, Caroline Allard, Marie-Christine André, Samuel Archibald, Mario Asselin, Christine B.-Simonnet, Christelle Bapst, Martin Beaulieu, Martin Blanchard, Marc Blanchette, Véronique Boisjoly, Marc-André Boisvert, Francine Bousquet, Sophie Cardinal-Corriveau, Sylvain Carle, Jean-François Chagnon, Christiane Charette, Ryoa Chung, Mira Cliche, Noémie Darveau, Chantal Dauray, François René de Cotret, Simon Desmarais, Sophie Desmarais, Elias Djemil, Stéphane Dompierre, Virginie Dostie-Toupin, Marc-André Dufour, Mircea Duma, Iann Durocher, Marie-Claude Élie-Morin, Miriam Fahmy, Melissa Maya Falkenberg, Alain Farah, Eveline Ferland, Émilie Folie-Boivin, Martin Forgues, Élodie Gagné, Jacques Geoffroy, Louise Geoffroy, Lisa-Marie Gervais, Claude Ghanimé, Michel Olivier Girard, Yan Giroux, Amélie Guay, Pascale Guindon, Pasquale Harrison, David Hébert, Pascal Henrard, Gilles Herman, Hakima Hmamou, Simon Hobeila, Jessica Horstmann, Rachel Hyppolite, Emmanuel Kattan, Marie-Sophie L'Heureux, Martin Labrecque, Dominique Lafond, Simon Lambert, Judith Landry, Julia Langlois, Pascal Larose, Thierry Larrivée, Maryse Latendresse, Hugo Latulippe, Christian Laurence, Alex Lauzon, Thomas Leblanc, Hugo Leclair, Christian Leduc, Sophie-Anne Legendre, René Lemieux, Léon & Clara, Patrice Létourneau, Christian Liboiron, Patrick M. Lozeau, David Lussier, Luc Maclure, Josée Marcotte, Pascal Marion, André Martineau, Julie McClemens, Benoît Melancon, Marie-Soleil Michon, Céline Miron, Magalie Morin, Josée Noiseux, Caroline Paquette, Marie-France Paquette, Blandine Parchemal, Jean-Pierre Paré, Pierre Pariseau-Legault, Aude Perron, Marie-Claude Perron, Geneviève Pettersen, Audrey PM, Karine Poirier, Odile Poliquin, Jean-François Proulx, Steve Proulx, Laurent Rabatel, Émilie Renaud-Roy, François René de Cotret, Antoine Ross Trempe, Étienne Rouleau, Antonine Salina, Eric D Savage, Christian Savard, Monique Savoie, Éric Sévigny, Marie-Claude Sévigny, Christine B.-Simonnet, Klaus Sisson Magnelli, Matthieu Stréliski, Robin Sylvestre, Antoine Tanguay, Patrick Tanguay, Christine Tappolet, Maxime Tremblay, Miguel Tremblay, Rémi Tremblay, Patrick Turmel, Sylvie Van Brabant, Edouard Vo-Quang, Catherine Voyer-Léger, Harold M. White.

Partenaires

À Hauteur d'homme, Association internationale des études québécoises, Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal, Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal, Chaire de recherche en études québécoises et canadiennes de l'UQAM, CIBL, Dare to Care Records, De Marque, Dumont Designer Conseil, Éditions Alto, Éditions du Septentrion, Éditions Marchand de feuilles, Faculté de philosophie de l'Université Laval, Festival TransAmériques, iXmedia, Mouvement Desjardins, Orchestre Métropolitain, Programme d'études sur le Québec de l'Université McGill.

Ainsi que les 380 autres donateur·trice·s initiaux·ales.

Merci!

Lettre ouverte à Cécile Rouleau

Elle est l'une des figures phares de la forme physique à Sorel-Tracy. Du moins, pour ceux et celles qui y ont fait leurs études primaires dans les années 1990.

GUILLAUME LAMBERT

CHÈRE CÉCILE,

Es-tu toujours vivante?

Tu m'as enseigné l'éducation physique pendant les six années de mon primaire, si je me souviens bien, à l'école Au Petit Bois. Et, d'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours eu en horreur l'éducation physique. Encore aujourd'hui, je suis traumatisé par les sports d'équipe, que je déteste au plus haut point. Quoi de plus vulgaire que de se lancer un ballon, tou·te·s ensemble?

Mes souvenirs à propos de toi sont très clairs. Pour l'enfant que j'étais, tu étais fascinante: tu étais froide, plutôt sévère. Tu étais très grande, et très maigre. Les cheveux grichoux, vaguement frisés. Tu avais ton maudit sifflet rouge, que tu utilisais aussi souvent que possible, et des lunettes épaisses comme des fonds de bouteille, qui te grossissaient les yeux. En fait, tu avais tout du personnage qu'on déteste dans un film pour enfants, tu sais, la méchante sorcière, ou encore celle qu'on rêve de voir se faire entarter, tomber ou se transformer en souris, comme dans les *Contes pour tous* de Rock Demers. Tu avais aussi ce nom de famille qui te rendait encore plus singulière: Rouleau. Cécile Rouleau. Et justement, tu avais une passion pour les rouleaux. Tu nous faisais toujours faire du «cirque», à nous, les enfants du primaire. Quel cauchemar!

Un·e à la suite de l'autre, nous devions monter sur d'immenses rouleaux de carton et marcher dessus, comme le ferait un·e acrobate ou un·e funambule, et traverser tout le gymnase, en prenant soin, bien sûr, de ne pas mourir. Pour toi, ce n'étaient pas de vulgaires rouleaux de carton: c'étaient des «physitubes¹». Une fois, une fille du nom de Véronique est tombée à la renverse du maudit physitube. Le bruit que ça avait fait, dans tout le gymnase, amplifié de surcroit par l'écho! Sa chute sur le tapis bleu avait propulsé son physitube sur le physitube devant elle et, dans un effet domino, tou·te·s les circassien·ne·s en herbe s'étaient blessé·e·s en tombant, les un·e·s après les autres. Je m'en souviens encore. L'horrible «boum», et les pleurs interminables de Véronique. Aujourd'hui, à l'aube de mes 40 ans, je n'en reviens pas, de toi et de tes physitubes. C'est littéralement l'affaire la plus dangereuse au monde. Je ne comprends même pas comment de nombreuses cohortes d'enfants de l'école Au Petit Bois ont pu te faire confiance et marcher sur ces satanés cylindres de la mort. Premièrement, spoiler: c'est très plate. Deuxièmement: c'est-tu vraiment un sport, ça, marcher sur des rouleaux? Je ne crois pas.

Après la terrible chute de Véronique, plus personne ne voulait évidemment monter sur lesdits physitubes. Nous avons alors commencé à t'appeler «Cécile Rouleau d'papier de toilette». À partir de là, je ne sais pas si c'était toi, notre pire cauchemar ou si, au contraire, c'était plutôt nous, ton pire cauchemar. Pour ça, je veux m'excuser.

Qu'es-tu devenue, Cécile Rouleau? Étrangement, j'ose croire que tu es, comme tou-te-s mes profs du primaire, figée dans le temps, que tu n'as pas vieilli, que tu continues d'enseigner à l'école Au Petit Bois, encore et encore. J'imagine qu'à l'époque, dans les années 1990, tu devais avoir la quarantaine, tout au plus—alors que dans mon imaginaire d'enfant, tu étais beaucoup plus vieille, vu tes traits austères. Maintenant, si tu es toujours vivante, tu dois avoir dans les 70 ou 80 ans, facilement.

J'ai fait quelques recherches en ligne, mais je n'ai rien trouvé sur toi. Puis, sur Facebook, miracle! Une dame en Montérégie te ressemblait vaguement. Elle venait de publier une annonce pour vendre son triporteur «utilisé quatre fois seulement», pour 2800 dollars. Son nom: Cécyle Rouleau—Cécyle avec un Y, mais oui! Il y avait même un numéro de téléphone. J'ai failli te contacter. Qu'est-ce qu'on aurait pu se dire? «Ça roule toujours, Cécyle?» Qu'en sais-je?

En tout cas, je ne t'en veux pas. Comme tou·te·s les profs depuis le début des temps, j'imagine que tu as fait ce que tu as pu avec ce que tu avais (des rouleaux). Sinon, que pensestu des conditions de travail réservées aux profs aujourd'hui? La grève générale illimitée de la FAE cet automne, Bernard Drainville, tout ça? Je t'imagine manifester à Sorel, traversant les rues en marchant sur tes maudits physitubes et en criant: «So, so, so, solidarité!» En supposant que tu n'es pas déjà décédée (je croise les doigts), j'aimerais te poser quelques questions. Maintenant que tu es retraitée, dirais-tu que c'était une vocation, pour toi, l'enseignement? Le conseillerais-tu aux nouvelles générations, de faire ça toute une vie, enseigner? Considères-tu que tu as transmis ta passion pour le sport? Comment t'es-tu ramassée là, en fait? Et comment est-ce possible que tu aies été la seule prof d'éducation physique de l'école Au Petit Bois, pour toutes les classes du primaire? Étais-tu au bout du rouleau, Cécile (ou Cécyle)? Tant de questions qui ne trouveront jamais de réponses. C'est curieux à quel point tu m'as marqué.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, je n'aime pas vraiment assister à un spectacle de cirque. J'ai toujours peur qu'un-e artiste se blesse.

Né en 1984, **Guillaume Lambert** est comédien, animateur, metteur en scène, auteur, scénariste, réalisateur, selon les saisons. Il a aussi participé à l'émission *La magie des stars*, qu'il a gagnée. On peut donc dire qu'il est aussi magicien.

¹ Après une recherche laborieuse sur l'internet, l'auteur a découvert qu'il est toujours possible d'acheter un ensemble de trois physitubes pour 300 dollars environ, ce qui constitue probablement le pire investissement de tous les temps. Ah, les années 1990!

Les principes qui guident René Homier-Roy

Il a marqué l'histoire du magazine au Québec, avant de devenir l'une des voix les plus influentes de notre télévision et de notre radio. Pour plusieurs générations d'artistes, René Homier-Roy est un critique redouté, mais juste. Il partage ici les valeurs qui le guident dans son travail et dans sa vie.

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE GENEST

Dire la vérité

Il n'y a rien de pire que de mentir aux lecteurs ou aux auditeurs. Si on fait croire aux gens que quelque chose est bon, quand on sait profondément que ce n'est pas vrai et qu'on n'a pas aimé ça, on détruit le seul capital qu'on a, quand on fait des commentaires. La crédibilité, c'est tout ce qu'on a.

Tout le monde me reprochait d'être méchant quand j'étais plus jeune. Je n'étais pas si méchant! Peut-être que je forçais un peu la note, mais je disais spontanément ce que je pensais, et je croyais qu'il était absolument nécessaire d'être très honnête là-dedans, même si c'est parfois désagréable.

Le pire qu'on puisse faire, c'est de raconter des pipes aux gens. Et ça, c'est tellement fréquent!

Se donner le droit à l'erreur

J'ai fait faillite avec *Nous* dans les années 1980. Pour ma mère, c'était quelque chose d'effrayant, un déshonneur. C'était une autre génération!

Selon moi, et je le pensais même avant que ça m'arrive, une faillite, c'est une chance que donne la société à la personne qui a commis des erreurs et qui a été très malchanceuse. Une chance de se refaire, de recommencer, de remettre le compteur à zéro. C'est exactement ce qui m'est arrivé.

Comprendre que tout (ou presque) est éphémère

Ce qui risque d'arriver aux petites vedettes, si elles ne sont pas sages et qu'elles ne font pas ce qu'il faut, c'est qu'elles vont disparaitre. Ce n'est pas un phénomène qui se limite au Québec, les feux de paille. En France et aux États-Unis, c'est pareil.

Il faut se baser sur la création. Les artistes qui durent, ce sont des gens qui ont le talent d'interprète et tout le reste, mais qui, surtout, construisent une œuvre. Charles Aznavour n'a pas *toughé* si longtemps parce qu'il faisait des bluettes. Même chose pour Paul Piché, qui dure encore, malgré que tout ait changé dans l'environnement culturel.



Ouvrir ses oreilles

Quand je me suis mis à faire des entrevues, j'avais tendance à tourner les coins ronds dans l'écoute, à faire mine d'écouter sans vraiment y mettre l'intensité nécessaire. Je n'écoutais pas vraiment, et je me suis rendu compte de ça sur le tard.

Quand j'ai remanié mon affaire, tout a changé pour moi. Ça m'a rendu attentif aux autres dans la vie, aussi. Pas juste en entrevue.

Ne pas avoir peur des idées différentes

Notre jupon dépasse toujours un peu, c'est normal. Quand j'animais *C'est bien meilleur le matin*, c'est quelque chose qu'on remarquait, dans mes propos, entre les lignes de ce que je disais.

C'est pour ça que j'avais des chroniqueurs, des gens comme André Pratte par exemple, qui est extrêmement intelligent, mais dont la pensée politique ne va pas dans le même sens que la mienne—c'est le moins qu'on puisse dire. Tant qu'à avoir des opinions qui sont relativement contraires au sentiment que moi j'éprouve, je me disais: aussi bien avoir des gens intelligents et des propos intelligents, pas juste pour me contrer. C'était pour prouver, pour démontrer, que ce n'est pas de l'imbécilité de penser autrement.

Ne rien attendre des autres

Avant, j'étais très généreux, j'invitais beaucoup de gens au restaurant et tout le reste. Quand j'ai fait faillite, j'ai été surpris du fait que si peu d'ascenseurs me soient retournés, sauf par quelques ami-e-s très proches. J'étais vraiment étonné.

Ça, c'est une leçon que j'ai apprise. Il y a être généreux et il y a être bête aussi, être niaiseux. J'ai dû, à une certaine époque, être niaiseux. On ne m'y reprendra plus.

René Homier-Roy a commencé sa carrière de journaliste dans les années 1960, et il n'est pas prêt à prendre sa retraite. Chaque samedi de 14h à 16h, il anime l'émission *Culture club* sur les ondes de Radio-Canada.

Illustration: Marie-Michèle Robitaille

Marc Séguin à L'Île-aux-Oies

En occupant la maison où Jean Paul Riopelle a créé L'hommage à Rosa Luxemburg, Marc Séguin s'offre un lieu où peindre et écrire à l'écart du monde.

Une nouvelle rubrique dans laquelle nous vous révélons l'espace de travail de créateurs et créatrices qui nous inspirent.

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE GENEST

1 La fenêtre

La vue donne en partie sur une espèce de forêt et une grange où je suis en train de construire un gros atelier, pour un projet. La lumière qui éclaire ma petite table de travail vient directement du fleuve. Au loin, on aperçoit la chaine de montagnes des Laurentides, le massif de Petite-Rivière-Saint-François et, tout au fond, Baie-Saint-Paul, le trou de la baie.

2 Les toiles d'une femme de dos

J'ai comme une obsession pour Ozias Leduc, et particulièrement pour sa *Madeleine repentante*. Je suis un monsieur de six pieds et je suis dogmatique, je ne pensais pas qu'une œuvre pouvait me jeter à terre comme ça.

J'ai écrit un livre, un récit là-dessus. Ça s'appelle *Madeleine et moi*. Pour recréer le sentiment que j'ai eu en voyant l'œuvre de Leduc, je reproduis des Madeleine, même si je sais que c'est voué à l'échec. Comme c'est à l'écrit, ces études-là ne sont pas si importantes. Je me demande même si je ne vais pas les détruire.

3 Le piège à mouches

Il y a de la mouche en dedans parce que c'est une vieille maison. Il y a quelque chose qui les attire dans la peinture. Je pense que c'est le distillat de pétrole.

Ça m'est déjà arrivé de vernir des trucs avec un mélange d'huile de lin, et quelque 200 mouches sont venues s'y coller. Même si tu essaies de les enlever, il va toujours rester des pattes ou des ailes.

4 L'appât de chasse

C'est un ancien appât de chasse découpé dans le *plywood*. Les guides de chasse piquaient ça dans le sol et c'était assez pour leurrer les oies. Plus personne ne se sert de ça aujourd'hui, et comme c'est mince et que ça a une espèce de poignée, moi, je m'en sers comme palette pour mélanger les couleurs.

Il devait y en avoir une cinquantaine dans la grange attenante à la maison. Ça faisait l'affaire dans les années 1970, mais les oiseaux ont fini par se raffiner, par s'améliorer.

5 Le sac à surprises

Si les gens qui travaillent dans les musées voyaient ça, ils feraient une syncope. Là-dedans, il doit y avoir cinq ou six œuvres pêlemêle, des œuvres qui n'ont jamais été vues.

Parmi elles, il y en a une qui est partie au vent, qui a été dehors pendant trois ans et qui s'est retrouvée dans un fossé. Quelqu'un l'a ramassée pour me la rapporter. Elle est maganée par la pluie, par le soleil, et c'est beau parce que c'est patiné.

Marc Séguin s'est fait connaître comme peintre et plasticien avant de révéler ses talents d'auteur. Il a publié plusieurs romans, dont La foi du braconnier (Leméac, 2009), récompensé par le Prix littéraire des collégiens, ainsi que de la poésie et des chroniques. Pour Nouveau Projet, dont il est un collaborateur de longue date, il a notamment écrit « Au ras du sol », une entrevue avec Louis Robert parue dans Nouveau Projet 24.

Illustration: Marie-Hélène St-Michel





LES CORRESPONDANCES

Chaque numéro, *Nouveau Projet* reçoit des nouvelles de ses correspondant·e·s aux quatre coins du monde.

ILLUSTRATION PIERRE-ANTOINE ROBITAILLE



Cacouna, Bas-Saint-Laurent

Depuis l'estuaire

Au large des côtes du Bas-Saint-Laurent, Hugo Latulippe médite sur les impasses qui nous guettent et s'accroche à quelques gestes qui ravivent l'espoir.

■ DÉJÀ OCTOBRE SUR LE FLEUVE.

Nous quittons le port de Rimouski avec les premières lueurs, profitant de la marée qui offrira cinq ou six heures d'allant vers l'amont. Je dois ramener ce bateau—un petit sloop de 30 pieds—dans la ville du Loup avant que le froid prenne. Nous contournons la pointe est de l'ile Saint-Barnabé et mettons le cap vers le sud-ouest. Le soleil se lève, il fait beau pour la saison. L'air sent bon la liberté et le poisson. Quel pays somptueux. Je ne m'habitue pas à cette géographie du large, encore si sauvage.

Le vent se lève d'un coup. On a rapidement 20 nœuds de suroit en pleine face. Et un bon clapot. Ce n'était pas prévu. La mer se creuse. Le moteur de 18 hp peine. Après quatre bonnes heures de navigation tapecul, nous rejoignons un havre sous l'ile du Bic et jetons l'ancre pour déjeuner et discuter des options. Il y a bien sûr l'ile aux Amours, dans le parc national, où l'on pourrait s'abriter pour la journée (et aller faire des becs à Colombe). Mais la traversée vers le Nitassinan nous tente. Nous décidons de mettre le cap vers Rivière-Éperlan coute que coute, une course de 20 milles marins. Nous hissons les voiles et coupons le moteur.

La coque se comporte bien au travers. L'étrave fend la vague malgré les petites lames de *swell*. C'est plus agréable. L'esquif s'avère *bien marin*. Rassurée, ma blonde s'emmitoufle dans le cockpit avec Bahia, notre petit *golden*. Et ils s'endorment.

Je me retrouve seul, en état de joie, de béatitude. Plus de futur, plus de passé. Juste l'immensité. Après un été de travail en dedans, j'avais besoin de cette ouverture océanique. Je borde le génois, je choque la grand-voile juste pour dire. J'optimise notre allure et fais route en silence. Au chaud, en salopette cirée et chandail de laine, ensorcelé par le mouvement des forces.

J'ai quatre heures devant moi pour méditer.

Xavier Dolan dit ne plus voir l'intérêt de faire des films dans ce monde qui a commencé à basculer dans le vide. D'emblée, je partage cet avis. L'art est un mouvement, une danse. Il déploie de l'espoir dans le monde, une intelligence des sens qui se rapproche du sens de la vie. Souvent, les œuvres m'ont redonné du courage. Mais l'art est nécessairement une conversation. Un jeu d'intuition qui se joue à deux. Si les sociétés ne répondent plus aux gestes d'amour, aux signes ascendants qu'envoient les plus intuitif-ve-s d'entre nous... L'art devient creux. Stérile.

Comme Xavier (et probablement Pasolini à une autre époque), j'ai le sentiment que nous ne parviendrons plus à inverser la course débile vers notre autodestruction. Le morse de l'Atlantique, le vison de mer, l'eider du Labrador, la tourte voyageuse, le bar d'Amérique et bientôt le caribou des forêts? Le béluga. Les lucioles.

OUVERTURES 38 NOUVEAU PROJET 26

Jusqu'ici, c'était un tabou de le dire tout haut, de l'admettre. Mais la science a commencé à révéler l'inexorable. Nous n'inverserons pas cette trajectoire.

Ainsi, je ne vois plus la pertinence d'ajouter des films qui n'aborderaient pas de front ce qui se trame au-dessous de nos journées, de nos historiettes, de nos ritournelles... si éblouissantes soient-elles. Je ne vois plus la pertinence d'ajouter des récits qui n'abordent pas ce qui couve. Les extrémismes religieux. Nétanyahou, Bolsonaro, Trump et Poutine. La migration forcée de centaines de millions de nos sœurs, de nos enfants. Les changements climatiques.

Il y a déjà tant d'images.

Le Parti québécois revient dans les sondages même s'il est mort en dedans. Comme le Bloc et ses baronets, il y a quelques années. Un mouvement historique devenu *loop* insignifiante qui s'intéresse peu aux grands enjeux de notre époque. Avez-vous remarqué combien les gens qui se réjouissent de leur *revival* se répandent invariablement en cynisme dans l'espace public? Dans une sorte d'amertume ouvertement réactionnaire. Comme s'ils se plaisaient à nous entrainer par le fond en répétant ad nauseam les termes d'un autre temps.

J'entends peu de projets d'avenir dans le chant de ces oiseaux de malheur. Ils n'écoutent plus, ils ne savent plus où ils vivent. Ils tiennent des propos déplacés devant leurs enfants, leurs petits-enfants. Ils se noieront dans leur acrimonie. Pour moi qui demeure un souverainiste convaincu, cette tribu sourde et aveugle n'augure rien de bon pour le pays.

Il nous faudra être pertinent·e·s. Opérant·e·s. Et fécond·e·s.

Je me tâte, je ne pense pas faire une dépression. Il me semble que j'ai encore soif du monde qui vient. Je ne me désolidariserai pas. Mais je sens que je m'abime. Ça doit être ce que Kevin Lambert a appelé *l'étiolement de soi*; on se passionne plus que jamais pour les vus, les derniers cossins *made ailleurs* et les voyages en avion. Le monde va continuer de se détériorer.

Chez nous, à Cacouna, la mairesse a convaincu le ministère des Affaires municipales et de l'Habitation de financer notre projet de «Cœur du village»; nous allons enlever l'asphalte devant l'église pour en faire une sorte de zócalo, de parc communautaire avec des arbres fruitiers, de petits jardins nourriciers, des bancs de bois pour se rencontrer et profiter de la beauté des bâtiments anciens du noyau villageois. Un peu d'intelligence collective. La preuve qu'on peut encore transformer des choses. Et agir sur le monde. Il y a déjà un frigo partagé. Et puis le Festuaire que nous organisons là depuis deux ans avec un succès retentissant sera désormais encerclé de pruniers, de pommiers et de lilas. Racines, la boulangerie d'Ève et Fabien, s'installe dans l'ancien magasin général.

Nous ne cèderons pas au désarroi.

C'est notre devoir absolu de ne pas abandonner.

Un petit rorqual émerge et souffle sur bâbord, réveillant mon amoure. La Pointe-à-Boisvert est en vue. Le profondimètre indique --. Il ne prend plus la mesure de l'abysse. Ça y est! Nous sommes arrivé-e-s en plein *corridor du souffle*; cet *upwelling* puissant venu du Labrador qui charrie la vie et porte les mammifères marins jusqu'à nous.

Avons-nous commencé à voir la beauté de notre pays?

Le vent a viré au nord et nous pousse vers notre port d'attache. En contournant le hautfond Prince par l'est, je prends une minute pour appeler notre garage au village et demander qu'on installe les pneus d'hiver. Les premiers gels sont annoncés, l'hiver vient sur nous.

Avant de raccrocher, Patrick me donne les dernières nouvelles sur Tsahal qui a perdu la tête à Gaza, sur la Russie insensée qui poursuit son avancée dans le Donbass... et sur ce gars en psychose qui a mortellement esquinté un voisin la semaine passée:

- Il va y en avoir de plus en plus, des gens comme ça...
- Comme ça? Comment?
- Avec un problème de santé mentale, je veux dire... Je pense aussi.

Mais bizarrement, cette complicité avec Xavier, mon amoureuse, ma mairesse, les planteuses d'arbres au village, les grands mammifères et mon garagiste... suffit à me donner un sentiment de communauté.

Et donc une raison de vivre.

Auteur, cinéaste et producteur, **Hugo Latulippe** est aussi directeur général du Festival de cinéma de la ville de Québec. Son essai *Pour nous libérer les rivières* est paru dans notre collection *Documents* en 2019.

Bécancour, Centre-du-Québec

La Vallée au temps accéléré

Cynthia Morinville attire notre attention sur le risque que représente le développement d'une zone d'innovation axée sur la transition énergétique, annoncé en mai dernier.

LE MARDI 7 NOVEMBRE, UNE USINE DE

robots-tracteurs électriques brule à Trois-Rivières. Mercredi, on ramasse les débris encore à des kilomètres—sur les toits, les voitures, dans les parcs. Jeudi, on dévoile un grand projet de production d'hydrogène vert et de gaz naturel renouvelable à Shawinigan; TES Canada recevra 150 MW de la précieuse hydroélectricité québécoise. Vendredi, les ministres Fitzgibbon et Champagne visitent la région pour se faire croquer le portrait et officialiser l'annonce du projet qui apportera des emplois à la région et une énergie décarbonée au Québec!

Une autre petite semaine dans la Vallée de la transition énergétique.

Ancrer cette correspondance dans le temps m'apparait presque futile: depuis un peu plus d'un an, la transition énergétique s'est implantée ici comme une mutation génétique que l'on reconnait à sa croissance accélérée.

Quand on m'explique pourquoi on a choisi Bécancour comme l'un des pôles de cette «nouvelle zone d'innovation», on me parle de son territoire. On me parle de son port. Du sol de galets—fort mais friable. De l'aéroport à proximité. Du parc industriel gigantesque—un des plus grands au pays! Pourtant, les préoccupations pour la préservation de ce territoire et de ses ressources semblent échapper au discours de cette transition faite en son nom.

On me parle encore moins des gens qui habitent et font vivre ce territoire. L'image de la région dévitalisée est ancrée si profondément dans l'imaginaire québécois que la création d'emplois promise par la filière batterie semble suffire à évacuer toute réserve quant à ses conséquences sur le développement communautaire et la qualité de vie des résident-e-s. Il faut dire que Jean Lesage non plus n'avait pas trop pensé à eux et elles quand son gouvernement a acheté les terres qui forment maintenant le parc industriel et portuaire de Bécancour. Pas plus que Daniel Johnson quand le sien avait finalement choisi de bâtir à Contrecœur la Sidbec-Dosco.

Bécancour était resté là, avec son parc, son port et puis son pont.

Et puis les promesses sont venues. Cinquante ans de promesses: sidérurgie, aluminerie, Gentilly-1 et 2. Gaz de schiste, gaz naturel liquéfié, usine d'urée.

Jusqu'à enfin trouver la manne: la filière batterie.

Comme ailleurs au Québec, ce développement s'inscrit dans le contexte d'une pénurie de main-d'œuvre, d'une crise du logement et d'une intense spéculation sur les terres agricoles qu'il n'aide en rien à freiner. À cela s'ajoutent des dimensions proprement environnementales: la gestion des déchets industriels, de l'eau, de la qualité de l'air. Pourtant, les projections de production de chaque industrie de la filière batterie se rangent sous les seuils qui déclencheraient un processus d'évaluation environnementale, de sorte qu'on ne mesure d'aucune manière l'impact cumulatif du «plus grand développement dans l'histoire du Québec» sur son milieu d'accueil. La transition, c'est maintenant, on n'a pas le temps!

Tout vient peut-être à point à qui sait attendre, mais la sagesse n'apprend-elle pas aussi que ce qui vient à point ne le reste pas toujours longtemps? Dans un contexte où une innovation n'attend pas l'autre, la longévité de la batterie et avec elle l'avenir de Bécancour sont loin d'être certains. Alors qu'on vante les mérites d'un écosystème industriel où la proximité génèrera une synergie nécessaire pour produire à un prix compétitif, on promet par le fait même un développement axé entièrement sur une filière technologique émergente qui rappelle les villes mono-industrielles où le bust a déferlé encore plus vite que le boom.

Pour Maurice Richard, premier maire de Bécancour et ancien directeur général de la Société du parc industriel et portuaire de Bécancour, s'il y a déjà eu un passé, un présent et un futur, l'avenir de la ville se joue désormais en deux temps: le passé et le présent-futur. Mais alors, qu'est-ce qui viendra après-demain?

Cynthia Morinville a grandi à Trois-Rivières et Bécancour. Elle est professeure au Département des sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Trois-Rivières et ses recherches portent sur l'impact économique et territorial de la transition énergétique.

Heatherdale, Île-du-Prince-Édouard

Les moines bouddhistes de l'Île-du-Prince-Édouard

Maïté Belmir est allée rencontrer la communauté discrète, établie au pays depuis une quinzaine d'années.

AU MILIEU DES ANNÉES 2000,

les membres d'une école bouddhiste de Taïwan ont décidé de s'expatrier pour ouvrir une école internationale. Après avoir exploré l'Asie, ils ont poussé leurs recherches jusqu'au Canada, qu'ils ont traversé d'ouest en est jusqu'à l'Île-du-Prince-Édouard. Le blanc de la neige, symbole de pureté, qui recouvrait le paysage à leur arrivée, contribua au sentiment des voyageurs d'avoir trouvé le lieu idéal pour s'établir.

Cette année-là, un premier groupe de moines, rassemblés sous l'enseigne de la Great Enlightenment Buddhist Institute Society, s'est installé non loin de Montague, une jolie petite ville traversée par une rivière, et a survécu à l'hiver, comme ils aiment le raconter avec humour. Mais, victime de son succès, la communauté qui ne cessait de grandir a rapidement manqué d'espace, et a décidé de construire un monastère.

Quinze ans plus tard, ce monastère accueille à tout moment entre 500 et 800 moines bouddhistes. Certains y résident pendant les 14 années requises pour recevoir l'enseignement spirituel, basé sur le texte des cinq grands commentaires, au cours duquel les élèves mémorisent les écrits sacrés et intègrent la pratique de la philosophie bouddhiste. La réussite de ce parcours équivaut à l'obtention d'un doctorat. D'autres moines y séjournent pour une période plus courte, par exemple dans le cadre d'échanges scolaires.

Le monastère se situe sur une colline qu'on aperçoit de loin en venant de Charlottetown, la capitale de la province. Pourtant, la communauté monastique tient à rester discrète. Une disposition qui, à son arrivée dans la région, a rendu difficile la prise de contact avec la population locale. En effet, les Prince-Édouardien·ne·s ne savaient pas comment aborder les

moines, qui ne soupçonnaient pas que leurs voisin-e-s étaient curieux-euses de les connaitre. Mais ce temps-là est révolu.

En apprenant la situation de personnes de la région vivant dans le besoin, un jeune moine s'exerçant à la boulangerie a proposé d'augmenter sa production de pains, pour en distribuer dans les écoles. La communauté bouddhiste tissait ainsi son premier lien avec la population.

Puis les invitations se sont succédé, comme celle du PEI Women's Institute, une organisation voisine du monastère. Souhaitant inviter les moines à leur évènement annuel de ramassage de déchets, le Roadside Cleanup, mais ne sachant pas trop comment s'y prendre pour ne pas troubler leur quiétude, les membres du PEIWI ont glissé un dépliant dans la boite aux lettres du monastère. Les moines, surpris de découvrir que l'initiative existait depuis plusieurs années, ont accepté de participer, voyant dans cette activité l'occasion de prendre part à un évènement de la communauté de l'ile sans avoir à composer avec la barrière de la langue—il n'est pas nécessaire de parler pour ramasser des détritus sur la plage.

Chaque année, désormais, les moines organisent plusieurs évènements de bienfaisance à l'occasion desquels ils vendent leurs fameux petits pains, ainsi que des objets d'artisanat qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les fonds collectés servent ensuite à distribuer des boites alimentaires aux plus démuni-e-s. Leur désir commun de donner aura permis de créer un lien unique entre deux communautés.

Maïté Belmir est journaliste, animatrice et chroniqueuse radio. Toujours à la recherche d'angles inusités, elle se passionne pour les histoires singulières.

Lac La Biche, Alberta

Pays d'un reflet

Ralph Elawani goute au multiculturalisme canadien en fêtant le ler juillet dans un petit hameau des Prairies.

■ MORDECAI RICHLER DISAIT QU'EDMONTON

n'est pas la fin du monde, mais qu'on y est aux premières loges pour l'admirer. La population fracassée et les parcs industriels d'«Oil City» lui donnent raison. Au cœur de l'un d'eux, justement, un commis de Hertz m'a expliqué qu'on n'a qu'une vie à vivre et que comme lui—originaire de l'Inde—, il faut aller partout: le Montana, le Wyoming, les chutes du Niagara...

- Et Lac La Biche?
- Be my guest...

Sa phrase suivante était ponctuée de «supplément de 250 dollars» et «avez-vous déjà conduit une Tesla?». Ce à quoi la réponse la plus raisonnable m'apparaissait être: «*Are you out of your fucking mind?*» Deux-cents kilomètres plus tard, en passant devant le club de golf de Lac La Biche au volant d'une Nissan, j'ai perdu le compte des F-150.

En 1798, la Compagnie du Nord-Ouest catapulta l'explorateur et cartographe David Thompson dans le coin pour y établir un poste de traite. Après son retrait du commerce de la fourrure, en 1812, celui-ci aboutit à Montréal, où il mourut désargenté, en 1857, et fut enterré dans une tombe anonyme.

Cinquante ans plus tard, un «Syrien»—comme on appelait alors les habitants du Levant—du nom d'Ali Abouchadi (qui deviendra Alexander Hamilton, comme un personnage de Paul Auster ou Henry Roth) fit le chemin inverse. Arrivé trop tard pour la ruée vers l'or, il se lança dans le commerce du vison avec les Métis locaux. Il apprit même le cri. Dame prospérité frappa à sa porte. Il devint une espèce de *tycoon*.

Aujourd'hui, Lac La Biche est un hameau d'environ 2600 âmes. Près d'un cinquième de sa population est d'origine libanaise—majoritairement en provenance de deux villages: Lala et Kharbit Ruha. On y retrouve ce qui serait la plus grande concentration de musulman·e·s par nombre d'habitant·e·s en Amérique du Nord.

Pourtant, on peut facilement traverser cette région lacustre et ne pas s'en douter. Mise à part la deuxième mosquée de l'histoire du Canada (fondée en 1958, 20 ans après celle d'Edmonton), le reste du paysage ressemble au comté voisin, Plamondon, un bastion francophone où le motel a pour nom «Chez-nous».

Najiha Moghrabi, 25 ans, dont la voiture détonne parmi les autres avec ses autocollants environnementalistes, et dont la famille a introduit le döner kébab à Lac La Biche, m'a confié qu'on peut parfois tomber sur un mariage traditionnel et un groupe dansant la *dabke* sur la rue principale, où sont affichées aux lampadaires les photos des finissant-e-s de l'école secondaire: Fayad, Cardinal, Blanchard, Thomas... «En Alberta, tout le monde devient Albertain», m'a expliqué quelqu'un du coin.

Je ne sais pas trop si c'est vrai. Mais je sais qu'entre la marche des fiertés et le début du Stampede, il existe une autre période d'activation de marque baptisée Fête du Canada. Elle célèbre une schizophrénie rassembleuse découlant de l'entrée en vigueur de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, en 1867. Les mauvaises langues la résument ainsi: tout le monde se déteste d'un océan à l'autre, mais bénéficie d'un système de soins de santé universel.

J'avais prévu de passer la fête nationale au bord du lac La Biche, à lire *The Patch*, le livre de Chris Turner sur le monde des sables bitumineux. Mais dès mon arrivée, en dinant au bar de la ville, où deux Cris se demandaient s'ils devaient acheter leurs quads chez «les terroristes», j'ai appris qu'on annonçait de la pluie le lendemain. Le soir même, j'ai profité des «vendredis steak» à la Légion royale locale, et j'ai pu confirmer que tout baigne, généralement, au pays du Canada, jusqu'à ce que quelqu'un parle de religion («ils arrivent avec leurs huit femmes») ou de politique («Trudeau leur donne 300 000 dollars chacun·e»).

Je ne sais pas ce que j'ai voulu me prouver par la suite, mais je suis allé prendre un café à «Fort Mac» le 1^{er} juillet. En trois heures de route, j'ai aperçu la vaste majorité des animaux qui ornent notre monnaie et j'ai fini par entendre les serveuses d'un pub parler de *pasties* en feuilles d'érable et d'une collègue qui ne comprend pas l'humour derrière les claques sur les fesses. Je suis finalement rentré à Lac La Biche pour le feu d'artifice et le *cover band*. C'était tout de même moins déprimant qu'Edmonton. ●

Ralph Elawani est écrivain, journaliste et directeur littéraire. Il est l'auteur d'une biographie du romancier Emmanuel Cocke et d'un essai sur la contreculture au Québec. Son essai «Les identités victimaires», paru dans Nouveau Projet 10, lui a valu un Grand prix du journalisme indépendant en 2017. Cette carte postale doit ses ailes à une Bourse d'excellence de l'Association des journalistes indépendants du Québec.

Un été d'exploration et d'aventures



Partez à la découverte des coulisses de Montréal d'hier à aujourd'hui.



Un guide 100% vélo pour les pédaleurs du dimanche et les mordus de cyclisme.

Disponibles chez votre libraire

Haute Nitra, Slovaquie

L'après-charbon

Adrien Beauduin assiste à la fin de l'ère houillère de ce petit pays d'Europe centrale dans lequel on place de grands espoirs.

■ AVEC LA TRANSITION

énergétique et écologique, des économies entières doivent envisager un avenir incertain. Dans le nord-ouest de la Slovaquie, la vallée de la Haute Nitra tente une fermeture «juste» de ses mines grâce aux fonds européens, mais les défis socio-économiques restent énormes.

En cet après-midi de septembre, les mineurs sortent par les grilles de la mine de Nováky et se pressent vers leur voiture après le premier quart de travail. Fin 2023, ce sera la dernière mine à fermer, marquant la fin de l'ère houillère qui a permis l'essor de la région.

«Je suis encore jeune, je trouverai bien un autre travail, peut-être à l'étranger», commente un mineur en allumant une cigarette. «Ça m'est égal, je prends ma retraite», lâche un autre qui se dépêche vers le stationnement.

L'industrie, qui employait jusqu'à 11000 personnes à la fin du régime socialiste en 1989, n'a connu qu'un lent déclin au cours des dernières décennies, jusqu'au coup de grâce de 2018, quand le gouvernement slovaque a annoncé la fin prochaine des subventions.

Alors que l'Union européenne s'est donné d'ambitieux objectifs climatiques et a lancé un Fonds pour une transition juste, la Haute Nitra a décidé de saisir l'occasion pour donner un nouvel élan à son économie. Volonté politique, consultations publiques, plan régional, appels à projets, la Haute Nitra est considérée par le reste de l'Europe comme un exemple. Et aussi un cobaye.

«Ils ne nous ont pas laissés sur le carreau les mains vides», lance l'ex-mineur Luboš Sluka, 55 ans, qui vante le volet de réinsertion professionnelle. Il espère vite retrouver un poste, mais il connait la réalité dans la région: du travail à la chaine en usine pour un maigre 1000 dollars par mois. Physiquement difficile après 30 ans de dur labeur à la mine.

À la boulangerie du coin, Ivana est peu confiante pour l'avenir: «Ils ont déjà fermé l'usine pétrochimique, donc s'ils nous ferment les mines, qu'est-ce qu'on va devenir?» Comme beaucoup d'autres, sa fille est partie travailler en Allemagne il y a cinq ans.

Du côté des autorités régionales, on reconnait que la dépopulation et le vieillissement constituent le principal défi. L'espoir est que les fonds européens réservés aux entreprises locales réussiront à garder les jeunes sur place.

Cependant, du côté de l'entreprise minière HBP, qui développe des projets d'énergies renouvelables, d'agriculture, de pisciculture et de mécanique ferroviaire, le gestionnaire de projets Karsten Ivan peste contre les règles européennes, qui privent les grandes compagnies de l'accès aux fonds: «Est-ce qu'ils croient vraiment que 50 petites et moyennes entreprises viendront nous remplacer?»

Même l'écologiste locale Lenka Ilčíková reconnait ce dilemme. Comme elle le rappelle, HBP a reçu des milliards en fonds publics et ne s'est pas vraiment préparée à l'après-charbon, mais en même temps la minière est une des seules à avoir les capacités d'entreprendre de larges projets innovants.

La transition en Haute Nitra illustre bien les défis qui attendent toutes les régions du monde lourdement dépendantes d'une extraction de ressources naturelles incompatible avec l'avenir de l'humanité. Si même un continent aussi riche que l'Europe se montre incapable de réussir sa sortie du charbon, autant sur le plan social qu'économique, que peut-on attendre des autres?

Adrien Beauduin est chercheur et journaliste. Au fil des années, il a étudié et travaillé à Berlin, Minsk, Bruxelles, Londres, Varsovie, Budapest et Prague, où il s'est installé. Il a notamment signé une correspondance depuis la Tchéquie, intitulée «Quand la guerre frappe à la porte», dans Nouveau Projet 22.

Photo: Roman Koziel





Désormais, les wagons de la mine de Cigel' n'emmèneront que les touristes.

Antigua, Guatemala

Un coup d'épée dans les poubelles

François de Montigny prend la mesure des difficultés entourant la gestion des déchets au Guatemala.

L'ANNONCE EN A SURPRIS PLUS D'UN:

à la mi-juillet 2023, le ministère de l'Environnement et des Ressources naturelles du Guatemala avisait la population que dès le 11 aout, les ménages et les entreprises feraient face à des amendes salées s'ils ne triaient pas leurs ordures selon la nouvelle classification. Et celle-ci ne s'arrêtait pas à la simple séparation des déchets et des matières recyclables, mais contenait sept catégories: déchets organiques, inorganiques, verre, plastique, papier et carton, contenants multicouches, et métal, toutes dans des contenants distincts et bien identifiés.

Le choc était d'autant plus grand que, dans la quasi-totalité des municipalités du Guatemala, le tri des ordures n'existait tout simplement pas. Pourtant, cette nouvelle obligation résultait d'une loi adoptée deux ans plus tôt, qui prévoyait que les deux premières années serviraient à introduire un premier critère de tri pour séparer les déchets organiques et inorganiques—lequel, sans grande surprise, n'a été appliqué presque nulle part. Cette loi en remplaçait une autre, adoptée en 2019 et abrogée en 2020, qui prévoyait l'abandon du plastique à usage unique, aussi dans les deux années suivantes.

Il s'agit là des plus récents efforts du gouvernement guatémaltèque face aux pressions internes et internationales, notamment du Honduras voisin, qui reçoit une quantité impressionnante de détritus du Guatemala déversés sur ses plages par le fleuve Motagua. La nouvelle classification aurait pour but de favoriser la revalorisation des matières recyclables et de rendre plus sécuritaire le travail de ceux et celles qui font de la récupération de ces matières leur gagne-pain.

Cependant, mis à part l'établissement de sanctions rarement imposées, aucun moyen n'a été mis en place pour faire respecter les lois environnementales. Les municipalités n'ont reçu aucune aide ni aucun plan d'action de la part du gouvernement central pour construire les centres de tri nécessaires. Par ailleurs, dans la majorité d'entre elles, la collecte des déchets est effectuée non pas par les Villes, mais par des entreprises privées, ce qui signifie qu'il faut payer pour qu'on vienne récupérer les sacs laissés à la porte—et que les nombreuses personnes qui ne peuvent se le permettre, ou refusent de payer, jettent tout simplement leurs ordures un peu partout, dans des dépotoirs improvisés. Les municipalités sont montées au créneau en juillet 2023, affirmant que, même si elles étaient d'accord avec les objectifs de la nouvelle classification, elles n'avaient ni les infrastructures ni les ressources pour en assurer l'application.

L'adoption de lois relevant plus de la pensée magique que de la planification publique est bien sûr fréquente dans les pays en développement, particulièrement à propos de thématiques «vertueuses» comme la santé publique ou l'environnement. Si le phénomène n'est pas récent, il est néanmoins révélateur de la déconnexion complète entre certains gouvernements et leur population, et de la faiblesse de leurs fonctions publiques.

Ce qui devait donc arriver arriva. Quelques jours avant la date fatidique du 11 aout, le ministère de l'Environnement a annoncé que l'entrée en vigueur de la loi aurait lieu 18 mois plus tard, et que les ménages n'auraient finalement qu'à trier leurs déchets selon trois catégories: organiques, inorganiques et recyclables. Mais qui y croit encore?

Titulaire d'un doctorat en philosophie, **François de Montigny** travaille en développement international en Amérique latine.

Tokyo, Japon

Où s'en va le Japon?

Benoit Hardy-Chartrand se préoccupe des effets du déclin de la population sur l'avenir de la troisième économie du monde.

LES DERNIÈRES ANNÉES N'ONT PAS ÉTÉ particulièrement tendres envers le Japon. La pandémie a forcé le report des Jeux olympiques de 2020, qui se sont finalement tenus sans public un an plus tard. Après 25 ans de déflation ou d'inflation minime, l'augmentation notable du cout de la vie depuis 2022 frappe de plein fouet les ménages, alors que la hausse timide des salaires ne suit pas la courbe des prix. La faiblesse du yen, qui a atteint récemment son niveau le plus bas par rapport au dollar américain en plus de trois décennies, pousse également un nombre grandissant de jeunes Japonais·es à s'exiler à l'étranger, attiré·e·s par des perspectives salariales plus roses. À cela s'ajoutent une crise de confiance envers le gouvernement ainsi que des préoccupations croissantes quant à la sécurité nationale, en raison des tensions régionales liées à la Corée du Nord, à Taïwan et à la Russie.

Il y a cependant un défi de taille qui menace tout particulièrement l'avenir du Japon et sa prospérité: la crise démographique. Avec un taux de natalité de 1,3 enfant par femme, bien en deçà du seuil de renouvèlement de 2,1, le pays affiche l'un des taux les plus bas parmi les pays industrialisés. Après avoir atteint un sommet de 128 millions d'habitant·e·s en 2008, la population de l'archipel est aujourd'hui de 124 millions, et devrait tomber sous la barre des 100 millions en 2056.

En janvier 2023, le premier ministre Fumio Kishida présentait le déclin démographique comme une menace existentielle, déclarant que le pays serait bientôt «incapable de maintenir ses fonctions sociales». Les mesures prises jusqu'ici par les gouvernements successifs, incluant l'accroissement des services aux familles et des subventions bonifiées aux nouveaux parents, n'ont pas eu les effets escomptés. Les finances publiques sont déjà en difficulté, et le vieillissement rapide de la population aura des conséquences sur tous les pans de la société.

Pour bien des Japonais·es, il est difficile d'être optimiste face à l'avenir, malgré tous les avantages et conforts qu'offre la vie au Japon. Selon Miki Yamanaka, ergothérapeute de 34 ans sans enfants, la situation est préoccupante. «J'aime beaucoup le Japon, dit-elle, mais c'est difficile et inquiétant en ce moment. Le plus grand problème est que les gens se plaignent de leur salaire et de l'environnement de travail, mais ne font rien pour y remédier.» Devant les très longues heures de travail, la rareté des vacances et les salaires souvent perçus comme trop bas pour élever une famille, beaucoup de Japonais·es désirant des enfants doivent mettre une croix sur leurs plans.

Qui plus est, la plupart des spécialistes en démographie ne s'entendent pas sur les solutions à la crise. Et comme l'explique Stephen J. Shaw, scientifique de données et réalisateur du documentaire *Birthgap*, sorti en 2023, «même si l'on trouvait des solutions maintenant, nous ne verrions pas les effets avant une génération».

Bien sûr, tout n'est pas noir. Le Japon demeure l'une des économies les plus avancées au monde, le pays est extrêmement stable et sécuritaire, et il continue de susciter l'admiration partout dans le monde. Mais sans changement important qui renverserait la tendance démographique, maintenir le niveau de vie qui a fait sa renommée pourrait s'avérer très difficile. •

Benoit Hardy-Chartrand est politologue et professeur auxiliaire à l'université Temple de Tokyo. Il a signé une autre correspondance japonaise dans Nouveau Projet 15.

Varsovie, Pologne

La fin de huit années de national-populisme

Patrice Senécal donne un aperçu des vastes chantiers qui attendent la nouvelle coalition proeuropéenne au pouvoir en Pologne, après la défaite du pouvoir nationaliste conservateur.

■ LE SCÉNARIO PARAISSAIT INESPÉRÉ,

il y a un an à peine. En Pologne, lors du scrutin législatif de l'automne 2023, jugé crucial pour l'avenir de sa démocratie, une coalition de forces proeuropéennes a relégué dans l'opposition le jusque-là indétrônable parti Droit et justice (PiS), tournant la page après huit années de national-populisme et de dérives autocratiques. Mais la tâche qui incombe au nouveau gouvernement, qui a récolté 248 sièges sur 460 à la Diète (chambre basse), s'avère aussi colossale qu'inédite, dans une Europe où les extrêmes politiques se sentent pousser des ailes. Comment, de fait, rebâtir une démocratie malmenée à force de violations constitutionnelles et profondément clivée?

«Faire le ménage.» La formule a été utilisée plus d'une fois, ces dernières semaines. Autrement dit: sévir contre ceux et celles ayant enfreint la loi pendant le règne du PiS, à l'aide de trois commissions d'enquête et d'un tribunal d'État constitués à cette fin. C'est Donald Tusk, 66 ans, un vieux routier de la politique polonaise, ancien président du Conseil européen, qui mène la barque en tant que premier ministre. Dès la passation des pouvoirs en décembre, retardée de deux mois par le gouvernement sortant, les chantiers n'ont pas tardé à démarrer. À l'échelle européenne, il s'agit surtout de sortir la Pologne de l'isolement, après deux mandats du PiS marqués par des relations exécrables entre Varsovie et Bruxelles.

Il y aura fort à faire pour le système d'éducation. Le gouvernement Tusk souhaite le réformer pour mieux le dépolitiser, le PiS national-conservateur ayant enraciné son révisionnisme historique jusque dans les manuels scolaires. La nouvelle ministre chargée de ce portefeuille, Barbara Nowacka, une militante féministe, détonne par rapport à son prédécesseur, le très à droite Przemysław Czarnek, notamment connu pour ses propos homophobes. Au chapitre de la liberté de la presse, la nouvelle majorité parlementaire

projette d'en découdre avec l'audiovisuel public, devenu un véritable organe de propagande du PiS depuis 2015; à la fin décembre, elle a d'ailleurs démis en bloc l'équipe dirigeante des médias publics qui avait été mise en place par l'ancien gouvernement.

Mais la priorité absolue du nouveau pouvoir demeure le rétablissement de l'état de droit. En huit ans, le PiS a démantelé l'indépendance de la justice en inféodant une kyrielle de tribunaux. La rétablir sera ardu, car le président Andrzej Duda, issu du PiS et en poste jusqu'en 2025, détient la prérogative du véto, soit la possibilité de bloquer l'adoption de nouvelles lois. Et c'est après tout Duda lui-même qui a donné son feu vert à la refonte de l'appareil judiciaire sous le PiS. Avant de céder le pouvoir, le parti de Jarosław Kaczyński a aussi pris soin de bétonner son assise au sein d'organes de l'État, à coup de nominations à tout va. Une manière, selon certain-e-s observateur-trice-s, d'implanter une sorte de «cinquième colonne» dans les rangs du nouveau gouvernement.

Des dissensions pourraient par ailleurs éclater au sein de la coalition, vu son caractère hétéroclite, qui ratisse de la gauche au centre-droit. Parmi les questions épineuses: le droit à l'avortement, quasi interdit sous le PiS. Certes, tou-te-s les partenaires de l'alliance proeuropéenne souhaitent invalider l'arrêt du politisé Tribunal constitutionnel de 2020 ayant interdit l'IVG pour cause de malformation fœtale; mais si la gauche et la Coalition civique centriste veulent aller plus loin encore, en l'autorisant jusqu'à la douzième semaine de grossesse, les député-e-s conservateur-trice-s de la Troisième voie souhaitent trancher ce sujet par voie de référendum, sans passer par le Parlement. L'union sacrée pourrait en pâtir, le moment venu.

Patrice Senécal est un journaliste indépendant installé à Varsovie, d'où il couvre l'actualité polonaise et d'Europe centrale pour des titres de presse francophones.

mage: Cedric Price, Slide for the Tricks, Rules, and Manners Lecture (ArtNet, London, 13 novembre 1975), v. 1975. DR2008:0017:004:002. Fonds Cedric Price, CCA. © CCA.

Par qui et pour qui la « sécurité » est-elle définie?

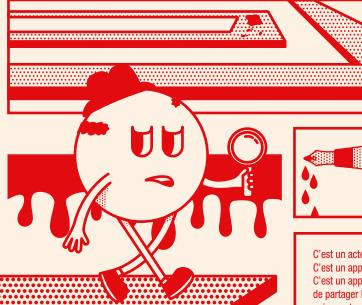


Nous lançons *Pour votre sécurité*, un nouveau dossier web qui examine les tactiques et les réglementations destinées à garantir ou à limiter la sécurité des bâtiments et des espaces, ainsi que celle des individus et des communautés qui les habitent. À travers l'étude des systèmes juridiques, des structures et des histoires qui déterminent ce qui relève ou non de la sûreté, il est possible de mieux comprendre la nature de nos paysages construits et d'évaluer ce qui doit y être démantelé.

cca.qc.ca/pourvotresecurite



ENQUÊTE INACHEVÉE





«Ce que j'ai à offrir !»

C'est un acte de générosité envers les autres et envers soi-même. C'est un appel à rompre avec l'isolement et l'atmosphère anxiogène ambiant. C'est un appel à plonger au cœur de soi-même avec l'idée de partager les échos intimes qui nous habitent, qui nous obsèdent, qui nous transportent et qui font de nous des êtres uniques.

- « Ce que j'ai à offrir ! » c'est le don de soi, c'est une mise à nu comme se veut tout acte artistique car c'est dans le regard de l'Autre que l'œuvre prend tout son sens.
- **« Ce que j'ai à offrir ! »**, c'est une offrande au monde. Elle peut être sombre, rieuse, folle, froide ou totalement éclatée mais elle sera toujours porteuse de lumière.

MARATHON D'ĒCRITURE INTERCOLLĒGIAL

Mot du président, Michel Marc Bouchard



Crédit : Olivier Clertant

Il y a quelque chose de profondément rassurant de savoir que cet exceptionnel marathon d'écriture existe et que des jeunes de partout au Québec, de tous les profils, partagent leur amour de la création et de la langue française tout en défiant, tels des athlètes, le sommeil et la fatigue.

Je suis fier d'y être invité, d'avoir le privilège d'en être témoin et de partager cette passion commune d'écrire qui est née alors que j'avais leur âge. Ce besoin de mettre de l'ordre dans nos obsessions, dans nos fantasmes et nos paradoxes tout en défiant les censures et les interdits car écrire, c'est toucher à toutes les libertés.

« Ce que j'ai à offrir ! » c'est un acte de générosité envers les autres et envers soi-même. C'est un appel à rompre avec l'isolement et l'atmosphère anxiogène ambiant. C'est un appel à plonger au cœur de soi-même avec l'idée de partager les échos intimes qui nous habitent, qui nous obsèdent, qui nous transportent et qui font de nous des êtres uniques.

- « Ce que j'ai à offrir ! » c'est le don de soi, c'est une mise à nu comme se veut tout acte artistique car c'est dans le regard de l'Autre que l'œuvre prend tout son sens.
- « Ce que j'ai à offrir ! », c'est ce que nous avons à offrir au monde et cette offrande peut être lumineuse, sombre, rieuse, folle, froide ou totalement éclatée.

On dit des marathoniens sportifs qu'ils atteignent un moment d'euphorie durant l'épreuve. On l'appelle cela « l'ivresse du coureur » et cette extase les pousse à vouloir revivre constamment l'expérience. Je souhaite que ce marathon d'écrire provoque chez chacun l'ivresse de l'auteur !

Michel Marc Bouchard, auteur

Grand gagnant

Et si tout le monde éternuait dans un bac de compost Philippe Dubé du Cégep de Rimouski

Ma ville est parsemée de jardins communautaire en file d'attente. Des centaines de citoyens au visage propre attendent leur cruche de terre brassée. Une poignée de voisins impatients qui ne savent pas quoi faire de leur peau. Des êtres qui tentent de définir leur rôle au fond d'un bac de compost.

Trouver un point d'eau propre, la récolter dans un pot masson, brasser, boire, pisser dans un bac de compost. Laver ses cheveux, les brosser, les sécher, les tresser, les raser, les mettre dans un bac de compost. Cacher un assiette de pain-sandwich, la mettre dans un bac de compost. Ouvrir une boulangerie, rentrer aux aurores, faire la pâte, la brasser, la pétrir, la monter, la faire cuire, la dresser dans de jolies vitrines, la mettre dans un bac de compost. Travailler dans une garderie, couper des petits

morceaux de pomme en étoile, les disposer dans quarante-quatre assiettes en carton, les mettre dans un bac de compost. Rire dans un bac de compost, chanter dans un bac de compost. Éplucher, piler, cuire, coudre, réchauffer, moudre, hacher, micro-onder, tailler, bouillir, tordre, frapper, crier, chanter, mentir, suer, vomir, promettre dans un bac de compost. Un rouge-gorge meurt sous la roue d'un F-150, sacrer dans un bac de compost. Une nuit d'insomnie, se masturber dans un bac de compost.

Des camions font la queue aux sorties d'autoroute, dans leur coffre, huit milliards de tonnes de compost à adosser dans les quartiers. Des villes de compost, des édifices à reconstruire, des routes à tracer.

La nuit dernière, j'ai vu mon voisin planter des tomates dans son parking.

Gagnant 2º place

Vingt secondes au micro-onde Roxanne Larose Guay du Cégep de Limoilou

Une gorgée de café

Sur la table du salon, y'a la photo de ma grand-mère avec ses sept enfants. C'était solide une femme à l'époque. La légende dit qu'elle élevait la trâlée d'enfants, faisait les repas, gérait le grand-père tout en maintenant une maison impeccablement nettoyée.

Une gorgée de café

Ding! Une nouvelle notification cellulaire. « Votre compte bancaire demande une attention immédiate... » Ça y est, je suis officiellement pauvre. Je pense que je vais choisir de rester dans le déni. C'est réconfortant le déni.

Une gorgée de café

J'ai acheté du café cheap à l'épicerie pour économiser un peu. C'est probablement le pire café que j'ai goûté.

Une gorgée de café

Il faut vraiment que je me décide à plier le linge resté dans la sécheuse. Si je ne le fais pas aujourd'hui, il y a de fortes chances que je passe la semaine à fouiller l'intérieur pour m'habiller le matin. Qu'est-ce que ma grand-mère penserait?

Une gorgée de café

Vraiment, plus je le bois et plus je le trouve mauvais.

Le p'tit va se réveiller bientôt. Je dois finir d'emballer les cadeaux et de gonfler les ballons. Il va capoter quand il va voir l'invasion de Pat Patrouille dans le salon.

Une gorgée de café

Il est rendu frette, mais j'ai fini de décorer. J'entends des petits pieds marcher au deuxième. Ça marche vite des pieds qui comptent les dodos depuis deux semaines. Je vais mettre mon café vingt secondes au micro-ondes avant d'ouvrir les cadeaux. Dans le fond, mon bonheur goûte le café cheap réchauffé.

Mention spéciale

Bonne franquette!

Raphaëlle Boivin du Cégep de Rimouski

Carole me regarde d'un air estomaqué, la spatule trempée dans sa salade de macaronis qui pue l'absence d'assaisonnement. Marc tient fermement ses deux paquets de craquelins à saveur d'arôme en tentant de la sortir de son choc. Karinne avec deux « n » tient sa fougasse végétarienne, végane, kito, du terroir, préparée à la sueur de ses mains et pleine d'amour avec un air suffisant. Karl et Marie-Soleil lâchent leur truite fumée, Serge recrache son Chardonnay, Sophie arrête de préparer sa Bruschetta : leur silence me tue, quelqu'un le brise :

« Bonsoir! Comment ça va? Oh! Hum... T'as rien amené? »

J'ai rien amené et c'est pas un oubli. Je pensais que notre amitié pouvait se passer du brie en spécial que j'aurais acheté au Super C. J'ai fini à 17 h, j'ai fait mon possible pour arriver à l'heure et là, vos regards me tombent sur la tête. Regardez-moi pas avec ces yeux-là...

Et puis tant pis, de toute façon, j'aime même pas ça, les 5 à 7. On fait juste à semblant de pas penser au travail en se goinfrant avec des recettes Ricardo. Je déteste les saveurs de croustilles inusitées, je crache sur les pizzas maisons et j'encule vos salades de pâtes! On pouvait pas JUSTE souper...

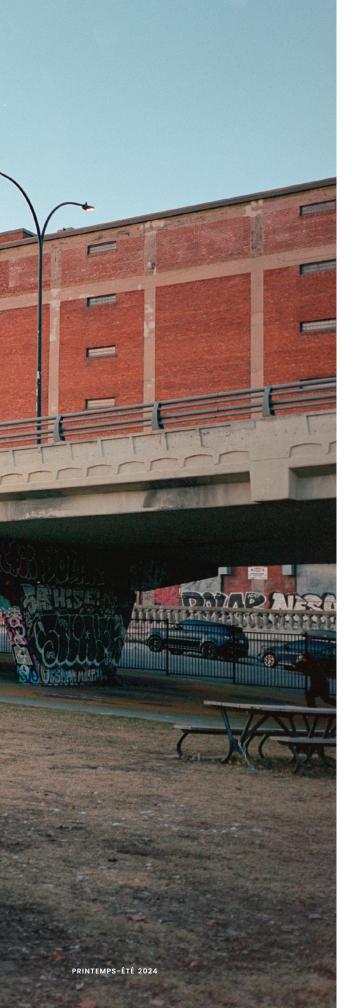
Bon, ça a été une dure journée, respire avec ton diaphragme... Chut... C'est ça... Maintenant, sois sympathique.

« Désolée, j'ai pas eu le tem... »

Leurs yeux me fixent, ils ont tout entendu...

Bizarrement, ils ne m'ont plus réinvitée aux potlucks.





CE QUI NOUS LIE

LE REPORTAGE – Le ministère de la Culture et des Communications a ajouté un critère à la grille d'évaluation du patrimoine bâti: la valeur sociale. Mais comment mesurer quelque chose d'aussi subjectif que l'attachement aux lieux qui font nos quartiers?

DIANE BÉRARD

À l'arrière-plan: l'entrepôt du 1, avenue Van Horne, à Montréal.

53

Considéré dans ce texte

Le grand et le petit patrimoine. Les motels du boulevard Taschereau. Le droit d'accès aux couchers de soleil. Le besoin de manifester. La pertinence des bungalows à l'ère de la densification.

CÔTE-DES-NEIGES, NOTRE-DAME-DE-GRÂCE,

Outremont, j'ai habité plusieurs quartiers de Montréal depuis mon départ d'Ahuntsic. Chaque fois, j'ai adopté des points de repère. Ces marqueurs me disaient «ici, c'est chez toi ». Le magasin R.E.A.L Bagel, sur le chemin Queen-Mary dans l'arrondissement Côte-des-Neiges, fait partie de ces lieux signifiants. Des baguels, on n'en vendait pas dans l'Ahuntsic de mon enfance. R.E.A.L Bagel incarne mon entrée dans la vie adulte et toutes ses premières fois: premier appartement, début de la vie de couple et première *job*.

Chaque fois que je monte à bord de l'autobus 51 Édouard-Montpetit, qui parcourt le chemin Queen-Mary, je vérifie si R.E.A.L Bagel est toujours ouvert. En 2012, quand j'ai accompagné ma mère en fin de vie, cette fabrique de baguels m'a apporté un réconfort inattendu. J'avais quitté le quartier depuis plusieurs années, mais l'hospitalisation de maman, à l'Institut universitaire de gériatrie, m'y a ramenée. Après chaque visite, j'ai pris l'habitude d'attendre le 51 devant R.E.A.L Bagel, au lieu de m'installer à l'arrêt de l'Institut. En attendant le bus, je repensais aux vendredis soirs à danser au Café Campus et aux baguels du samedi matin. Ça me permettait d'oublier, le temps du trajet d'autobus, que ma mère vivait ses dernières semaines.

Depuis que je vis à Outremont, je me suis ancrée dans une communauté où j'ai adopté un autre repère. Il fait sept étages et il ressemble à un paquebot. Construit en 1924 par le marchand de farine et de grains Wilfrid Duquette, le 1, avenue Van Horne marque chacune de mes sorties du quartier. Et il salue mes retours.

Les citoyen·ne·s de trois arrondissements comptent tout comme moi ce gigantesque entrepôt dans leur patrimoine personnel: Le Plateau-Mont-Royal, Rosemont-La Petite-Patrie et Outremont. Ce lien explique la mobilisation qui entoure le 1, avenue Van Horne depuis que son nouveau propriétaire, la société immobilière Rester Management, ambitionne de le transformer en hôtel de luxe. La ferveur citoyenne a forcé la Ville de Montréal à renvoyer le promoteur à sa table à dessin, pour proposer un projet plus en phase avec l'éthos du quartier. «L'usage que souhaite en faire le nouveau propriétaire ne cadre pas avec l'esprit du quartier», résume Claudine Shirardin, membre du Comité des citoyens du Mile End.

Notre paquebot immobile a même inspiré un bijou. La joaillère Sarah Simard l'a immortalisé sur un pendentif. «Ce bijou est intimement lié à mon attachement et à l'émotion que je ressens par rapport au quartier, dit-elle. Cet entrepôt, avec son château d'eau sur le toit, fait partie de mes éléments

visuels emblématiques depuis l'adolescence.» Plusieurs illustrateur·trice·s ont aussi immortalisé le 1, avenue Van Horne, dont Jeraume et Julien Castanié, qui l'a d'ailleurs inscrit dans sa collection de sérigraphies *Les montréalaises*, qui célèbre l'architecture des quartiers de la métropole.

La valeur sociale du patrimoine

Le 1, avenue Van Horne possède une valeur historique manifeste. Construit à côté du chemin de fer qui mène au port de Montréal, cet entrepôt a accueilli un flux continu de camions pendant des décennies. Ceux-ci ont livré le monde aux Montréalais-es, et le Québec au monde. Mais nous, les citoyen-ne-s, n'avons pas *patrimonialisé* cet entrepôt pour sa valeur historique. Notre attachement se vit au présent. Tout un écosystème s'est construit autour de l'imposant bâtiment, dont des festivals et un *skate park*. Sans compter le viaduc adjacent où l'on converge les beaux soirs d'été pour admirer des couchers de soleil incandescents. C'est cet écosystème qu'évoque Claudine Shirardin lorsqu'elle parle de «l'esprit du quartier».

D'ici 2026, les municipalités québécoises doivent produire un nouvel inventaire de leur patrimoine bâti. Cette fois, le ministère de la Culture et des Communications a ajouté un critère à la grille d'évaluation: la valeur sociale. Comme d'autres États à travers le monde, le Québec reconnait que par son attachement, ou par son usage, un-e citoyen-ne peut *patrimonialiser* un lieu, en dehors de l'avis des expert-e-s. Ces lieux appartiennent au patrimoine de proximité, qualifié parfois de «petit» patrimoine, que l'on oppose au «grand» patrimoine historique labellisé par les expert-e-s. Parfois, le petit patrimoine possède une valeur historique. Toutefois, c'est de l'expérience personnelle, et non de la valeur historique du lieu, que nait l'attachement citoyen.

Le Québec reconnait que par son attachement, un·e citoyen·ne peut *patrimonialiser* un lieu, en dehors de l'avis des expert·e·s.

«Les citoyens manifestent des besoins matériels, mais ils éprouvent aussi des besoins affectifs, souligne Caroline Cloutier, agente de développement en patrimoine immobilier pour la MRC de La Vallée-du-Richelieu. Or une municipalité doit y répondre aussi. Il est donc juste d'ajouter la valeur sociale comme critère d'évaluation du patrimoine de notre territoire.» Un ajout qui pose toutefois un défi. La valeur sociale place les élu-e-s face à la question suivante: quand la somme de nos récits individuels autour d'un espace constitue-t-elle une expérience collective qui justifie qu'on affecte des fonds publics à sa préservation?

Voici comment l'élue montréalaise responsable de la culture et du patrimoine, Ericka Alneus, illustre ce nouveau dilemme. «Les lieux auxquels les citoyens attribuent une valeur sociale deviennent comme la maison familiale, dit la conseillère de la Ville dans le district d'Étienne-Desmarteau.

Nous voudrions que nos parents ne vendent jamais la résidence où nous avons grandi. Nous souhaitons qu'elle nous soit toujours accessible. Or nous n'en assumons pas l'entretien. Parfois, c'est possible de la conserver, mais parfois un autre choix s'impose pour nos parents.»

Mes parents ont vendu la maison familiale après leur séparation. Pendant cinq ans, j'ai évité le quartier. Puis, la curiosité—ou la maternité?—l'a emporté. Je suis repassée devant la maison familiale. Les nouveaux-elles propriétaires ont modifié la façade pour ajouter un grand balcon. Notre famille nucléaire se rassemblait dans l'arrière-cour, autour de la piscine hors terre, des licornes gonflables flottantes et du BBQ. Les nouveaux-elles occupant-e-s, de leur côté, veillent en famille élargie sur le perron. La maison familiale telle que je l'ai connue appartient désormais à mes souvenirs. Et à ceux de mes proches: ma nièce a évoqué dans un balado

Une brève histoire de la valeur sociale du patrimoine

1979

La Charte de Burra, produite par le chapitre australien du Conseil international des monuments et des sites, inclut la valeur culturelle dans sa définition des critères de conservation d'un lieu. Cette notion plutôt générale englobe aussi bien la valeur historique que la valeur spirituelle ou sociale.

1995

La notion de valeur publique, proposée par le professeur de gestion Mark Moore de l'université Harvard, enrichit la réflexion sur le patrimoine. La valeur publique est créée par le gouvernement; la valeur privée, quant à elle, est générée par l'entreprise. «La valeur publique sert le citoyen, explique Lucie K. Morisset, professeure à l'UQAM et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain. À l'époque, parler de valeur publique du patrimoine répondait au besoin de trouver de bonnes raisons pour que les pouvoirs publics investissent dans la préservation ou la restauration.»

Fin des années 1990

Le Getty Conservation Institute publie plusieurs rapports intitulés Assessing the Value of Cultural Heritage. La valeur patrimoniale est évaluée à travers le prisme de la signification culturelle. Ce concept tient compte de l'avis des expert·e·s (historien·ne·s, archéologues, architectes et autres), mais aussi de celui d'autres parties prenantes qui, elles, peuvent témoigner de la valeur économique et sociale.

Années 2000

Le National Lottery Heritage Fund britannique s'appuie sur la notion de valeur publique de Mark Moore pour évaluer les dossiers de financement qui lui sont soumis. Encore plus intéressant, l'OBNL évalue aussi les retombées de ses investissements sur le plan de la valeur publique. Ainsi, la cohésion sociale et le renforcement communautaire sont cités comme retombées des projets de restauration autour de lieux signifiants pour les citoyen·ne·s. (Référence: «The Cultural Value of Heritage: Evidence from the Heritage Lottery Fund », publié dans la revue Cultural Trends par Kate Clark de l'université Western Sydney, en mars 2008.)

2005

La Convention de Faro, du Conseil de l'Europe, propose une vision élargie du patrimoine. Elle reconnait le droit de chacun·e à participer à la «fabrique patrimoniale» et présente le patrimoine comme une ressource, quelque chose qui sert aux communautés et au développement local.

2008

La Déclaration de Québec, élaborée lors de l'assemblée générale du Conseil international des monuments et des sites, évoque la nécessité de reconnaitre et de préserver «l'esprit des lieux». On affirme que «les groupes qui habitent le lieu, surtout lorsqu'il s'agit de sociétés traditionnelles, devraient être intimement associés à la sauvegarde de sa mémoire, de sa vitalité et de sa pérennité, voire de sa sacralité».

2011

L'Unesco publie sa Recommandation concernant le paysage urbain historique qui «préconise une approche centrée sur le paysage pour identifier, conserver et gérer les zones historiques dans leurs contextes plus larges, en tenant compte des interrelations entre les formes physiques, les caractéristiques naturelles et les valeurs sociales et culturelles».

Ce n'est pas nécessairement le paysage que les citoyen·ne·s veulent protéger, mais bien leur droit d'accès au paysage. Un coucher de soleil ne disparait jamais, mais une nouvelle construction peut en obstruer la vue.

les licornes gonflables de la piscine de ses grands-parents et la *vibe* de Club Med de ses étés au Québec. Cette courlà n'aurait jamais gagné de prix d'aménagement paysager! Pourtant, c'est le lieu qui nous a uni-e-s.

Le patrimoine des expert·e·s

Les urbanistes et les architectes classent comme patrimonial ce qui est vieux, ce qui est beau et ce qui est bien conçu, c'est-à-dire qu'ils et elles accordent de l'importance à la valeur d'ancienneté, à la valeur artistique et à la valeur urbaine et paysagère des lieux, pour reprendre les mots de l'urbaniste Frédérique Gagné-Thibault, chargée de projet en patrimoine à la coopérative Passerelles.

Cet exercice est guidé par l'Histoire, un récit homogène et homogénéisant, explique Lucie K. Morisset, professeure à l'UQAM et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain. Mais les citoyen·ne·s ont leurs propres histoires. «Le patrimoine a servi à assoir les constructions des nations, explique-t-elle. Aujourd'hui, les narratifs ont éclaté. L'époque où tous les Canadiens français adhéraient à l'idée que leurs ancêtres venaient de l'ile d'Orléans est révolue. Les gens sont mobiles, ils ne naissent, vivent et meurent plus forcément au même endroit», poursuit la professeure. En marge du grand patrimoine émerge le petit patrimoine, celui auquel on s'identifie lorsqu'on sort de chez soi, en chemin vers ses activités.

À Longueuil, les pittoresques motels du boulevard Taschereau et leurs enseignes rétro ont longtemps ponctué les trajets de la population locale et de bon nombre de familles québécoises, de touristes américain·e·s et de couples discrets. Fruit de la contraction des mots anglais motor et hotel, le motel est né de l'arrivée de l'automobile et de la démocratisation des loisirs, raconte Luc Noppen, professeur au Département d'études urbaines et touristiques de l'UQAM et spécialiste reconnu de l'histoire de l'architecture et de la conservation architecturale au Québec, lors d'une entrevue à l'émission Aujourd'hui l'histoire de Radio-Canada en 2023. Les classes aisées partaient en villégiature, avec valets et bonnes, dans des hôtels situés au bout du chemin de fer. À partir des années 1930, la classe moyenne prend la route des vacances au Québec. Elle dort au motel, le long de la route. Expo 67 puis les Jeux olympiques de 1976 voient se multiplier ces établissements, pour accueillir les touristes.

De cette époque, la ville de Longueuil n'a conservé qu'une enseigne, celle du motel Oscar, un établissement que le réalisateur André Forcier, originaire du coin, a qualifié de «joyau de la Rive-Sud» lors d'une entrevue accordée à Radio-Canada en 2012. Son film *Le vent du Wyoming*, qui mettait en vedette Michel Côté, y a été tourné en partie.

Aujourd'hui, le joyau est menacé: le nouveau propriétaire du terrain où se trouve ce qu'il reste du motel ravagé deux fois par les flammes envisage un développement plus contemporain et possède à cet effet un permis de démolition. Conservera-t-il l'enseigne? Ce n'est pas encore décidé. Mais, en 2023, il a permis à la Ville d'évaluer sa valeur patrimoniale. Stéphanie Briaud, conseillère en développement culturel, histoire, patrimoine et archéologie pour la Ville de Longueuil, et son équipe ont mené cet exercice dans la foulée de la fermeture de la succursale Berri du magasin de disques et de livres Archambault, à Montréal. Voyant la mobilisation pour sauver l'enseigne de ce magasin, qui date de 1930, la conseillère s'est interrogée sur la valeur patrimoniale de celle du motel Oscar.

Les résultats de la consultation citoyenne menée en 2023 par la coopérative Passerelles sont non équivoques. «L'enseigne du motel Oscar est à la fois un point de repère visuel pour les automobilistes et un lieu de mise en scène pour les citoyens», résume Frédérique Gagné-Thibault, autrice de l'étude. Elle figure, entre autres, sur de nombreux comptes Instagram. «Il s'en est passé des affaires au motel Oscar! On y a tourné des films. On y a photographié des mannequins pour des magazines de mode. Même Catherine Deneuve y est allée!» poursuit l'urbaniste. Passerelles a recommandé à la Municipalité de préserver l'enseigne et d'aménager un espace permettant aux visiteur·euse·s d'y accéder facilement, et ce, peu importe le développement que le promoteur réalisera sur le terrain. «Des négociations sont en cours avec lui pour qu'il conserve l'enseigne, confie M^{me} Briaud. Le ton de nos échanges s'avère plutôt encourageant. Aujourd'hui, les Municipalités comptent toutes parmi les objectifs de leur politique culturelle et patrimoniale celui de développer le sentiment d'appartenance des citoyens. Nous voulons qu'ils soient fiers du lieu qu'ils habitent. Ce sentiment passe, entre autres, par la préservation du patrimoine du quotidien, comme l'enseigne du motel Oscar.»



L'enseigne du motel Oscar, à Longueuil, devant ce qui reste de la bâtisse.



La côte Berri, à Montréal, lors de la grève étudiante de 2012.

Longueuil mènera d'autres consultations comme celleci. Stéphanie Briaud estime que les Municipalités doivent s'ouvrir à de nouvelles perspectives, car on comprend maintenant que le patrimoine est multiforme. Encore faut-il développer une expertise et une méthodologie pour évaluer ces nouvelles formes.

Pour l'instant, c'est la MRC de La Vallée-du-Richelieu qui montre la voie. Premier territoire québécois à tester le concept de valeur sociale du patrimoine, la MRC a consacré 10 000 dollars au développement d'une méthodologie d'évaluation. Une démarche qui a été inspirée par le séminaire «Patrimoine et développement local» offert à l'École des sciences de gestion de l'UQAM. «Notre professeure, Lucie K. Morisset, nous a confirmé qu'il faut reconsidérer la notion de patrimoine pour inclure l'expérience citoyenne », explique Caroline Cloutier, agente de développement en patrimoine immobilier pour cette MRC. La professeure Morisset distingue les valeurs d'existence des valeurs de développement du patrimoine: les premières sont intrinsèques à l'objet, tandis que les secondes sont liées au contexte par lequel une communauté patrimonialise un lieu. C'est donc aux valeurs de développement qu'appartient la valeur sociale.

À l'hiver et au printemps 2022, la coopérative Passerelles a mené un sondage en ligne et une activité en personne pour tester comment intégrer la valeur sociale à l'inventaire du patrimoine bâti. Les résultats confirment que les citoyen·ne·s fabriquent leurs propres récits patrimoniaux, en marge de ceux des expert·e·s.

Le patrimoine du bienêtre

Les paysages et les milieux naturels ont maintes fois été cités par les citoyen·ne·s de la MRC de La Vallée-du-Richelieu. C'est leur patrimoine du bienêtre. Mais comme l'explique Caroline Cloutier, contrairement à un édifice dont on peut réclamer la préservation, ce n'est pas nécessairement le paysage que les citoyen·ne·s veulent protéger, mais bien leur droit d'accès à celui-ci. Un coucher de soleil ne disparait jamais, mais une nouvelle construction peut en obstruer la vue.

Pour les élu-e-s, la prise en considération de la valeur sociale dans la classification du patrimoine aura une influence, entre autres, sur les décisions de développement et d'aménagement du territoire. «L'expérience collective répétée d'un coucher de soleil justifie-t-elle l'imposition d'un droit d'accès à un promoteur en échange de son permis de construction?» soulève Caroline Cloutier. Pour l'urbaniste Ariane Paradis, qui a développé la méthodologie pour la MRC de La Vallée-du-Richelieu, c'est un nouveau casse-tête à résoudre pour les élu-e-s. «Les dossiers patrimoniaux sont toujours émotifs, mais lorsque le lieu possède une valeur sociale, il devient encore plus complexe de trancher. Les élus doivent tenir compte du nombre et de la durée; combien de citoyens sont attachés à ce lieu et depuis combien de temps?»

Le patrimoine de l'expression démocratique

La nature calme l'esprit et apaise l'âme. D'autres lieux ont plutôt un effet énergisant, voire galvanisant. Et ils importent tout autant aux yeux des citoyen·ne·s, car ce sont des espaces de solidarité. Chaque ville a ses lieux de rassemblement désignés. «Les manifestations spontanées sont rares», souligne la professeure Pascale Dufour de l'Université de Montréal, directrice du Collectif de recherche Action Politique et Démocratie. «Toute manifestation est le fruit d'une réflexion. Le moment aussi bien que le lieu s'avèrent des choix stratégiques des manifestants, pour rendre leurs revendications manifestes.»

Dans chaque communauté, on observerait une pérennisation des lieux d'expression collective; des sentiers sont créés et réutilisés par les générations successives de militant-e-s.

Depuis le 27 octobre 1995, la place du Canada, sur le boulevard René-Lévesque, est devenue le pivot des manifestations montréalaises. Ce jour-là, une foule de 30 000 à 150 000 personnes a afflué de toutes les provinces pour déclarer son amour au Québec. Trois jours plus tard, un peu plus de la moitié des Québécois-es (50,58%) ont choisi de ne pas se dissocier de la Confédération canadienne.

Le place du Canada est encerclée de gratte-ciels qui abritent des cabinets d'avocats prestigieux, des sièges sociaux de grandes sociétés et des banques. «Manifester dans cet espace, c'est interpeler les représentants d'un certain capitalisme en faisant irruption dans leur quotidien, alors qu'ils arrivent au bureau ou longent la place pour se rendre à leurs rendez-vous», explique la professeure Dufour.

«On savait que des milliers d'yeux nous regardaient de tous les étages de toutes les tours de bureaux», raconte Martine Desjardins, directrice générale de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, qui était d'ailleurs présidente de la Fédération étudiante universitaire du Québec au moment de la plus longue grève du mouvement étudiant québécois, menée pour dénoncer la hausse des frais de scolarité universitaires. Le maire de Montréal de l'époque, Gérald Tremblay, a bien essayé de convaincre les leaders étudiant·e·s de manifester ailleurs. «Il nous a demandé de "lâcher" le centre-ville pour nous déplacer dans l'Est, raconte M^{me} Desjardins. Mais les gens à qui nous voulions parler, ceux qui prennent les décisions et ceux qui les soutiennent, se trouvent au centre-ville. C'est eux que nous voulions déranger.»

En matière de patrimoine de la démocratie, la place du Canada a une petite sœur: la côte Berri, que les manifestant·e·s finissent généralement par emprunter après avoir quitté la place du Canada et parcouru le boulevard René-Lévesque. C'est un moment fort de tout rassemblement. La chaussée perd une voie, ce qui force la foule à serrer les rangs et renforce le sentiment de solidarité. Et puis, il y a le point de vue. «Je me souviens d'avoir quitté la foule juste avant de descendre la côte Berri pour accorder une entrevue, raconte Martine Desjardins. J'ai été soufflée par la mer de monde qui s'étalait sous mes yeux.»

Le patrimoine de la nostalgie

La place du Canada et les bungalows de la banlieue partagent un trait commun: ils témoignent de nos acquis qui s'effritent. Toute manifestation dénonce une situation qui se détériore. Les bungalows, eux, témoignent d'une cassure historique, d'un pacte social rompu. La classe moyenne de l'après-guerre savait qu'elle serait propriétaire; celle d'aujourd'hui entretient peu d'espoir de gagner à loto-proprio. Les bungalows encapsulent l'esprit d'une époque. Ils évoquent l'entrée du Québec dans la modernité, avec leur cuisine fonctionnelle, leurs appareils électriques et leur salle de bain confortable. Sans compter l'accès à l'air pur et aux pelouses verdoyantes. «Le bungalow incarne un art de vivre, résume Lise Walczak, doctorante en aménagement à l'École d'urbanisme et d'architecture du paysage de l'Université de Montréal. Ces constructions représentent le bienêtre pour la famille. Le geste de fuir l'entassement et l'insalubrité du centre-ville pour une vie plus paisible.»

Cet art de vivre risque de disparaitre. Entre les promoteur-trice-s qui souhaitent démolir les bungalows pour construire des *monster homes* et ceux et celles qui veulent les mettre à terre pour densifier, la pression est forte, explique la doctorante. Des Municipalités ont choisi de protéger certaines constructions, comme les maisons de vétérans du secteur Norvick dans l'arrondissement de Saint-Laurent, celles du secteur Riverside dans l'arrondissement de LaSalle,





Taïka Baillargeon, directrice adjointe des politiques à Héritage Montréal.

l'ensemble El Rancho du secteur Duvernay, à Laval, et les maisons de la rue des Îles-Percées, à Boucherville. Des citoyen·ne·s aussi affirment l'importance qu'ils et elles accordent à ces constructions. La Société d'histoire des Îles-Percées, par exemple, a créé un site web consacré aux bungalows et à leur histoire.

Les bungalows se trouvent coincés entre deux visions: *patrimonialisés* par les un·e·s et démonisés par les autres. Incarnent-ils un art de vivre à préserver ou sont-ils instrumentalisés comme remparts contre la densification du territoire?

Ni l'un, ni l'autre, estime Taïka Baillargeon, directrice adjointe des politiques à Héritage Montréal. «Il faut dépasser l'opposition bungalows/environnement», avance celle qui a récemment quitté Montréal pour s'installer à Saint-Bruno. «Ce n'était pas mon choix. La demande est venue de mon conjoint. Une fois installée, j'ai transformé mon déménagement en une expérience sociologique.» Le vécu de la néobanlieusarde nourrit la réflexion de l'experte en patrimoine. «Quand il s'agit d'aménagement du territoire, le débat est binaire. Dans l'espace public, vouloir préserver les bungalows équivaut à s'ériger contre la densification. Collectivement, nous avons adopté une vision monolithique de la densification, soit celle des promoteurs immobiliers. C'est le tout en hauteur. Densifier Saint-Bruno et Montréal, c'est répondre à deux réalités différentes.» Saint-Bruno forme une barrière verte entre Montréal et le parc de la Sépaq, souligne-t-elle. «Et si on travaillait autour de ça? Préserver la fonction de poumon de Saint-Bruno, parce que c'est le legs le plus précieux

Le vocabulaire du patrimoine

Valeurs d'existence

Ce sont les caractéristiques intrinsèques de l'objet patrimonial, que l'on pourrait appeler «valeurs statiques». L'objet patrimonial est vieux (valeur d'ancienneté), il est beau (valeur artistique) ou encore il est associé à un personnage ou un évènement important (valeur historique). Ces valeurs sont généralement déterminées par des expert·e·s et sont interreliées.

Valeurs de développement

Ces valeurs sont des qualités que la société, et non les expert·e·s, attribue à un lieu. Les valeurs d'existence sont généralement statiques, il est rare qu'un lieu cesse d'être patrimonial. Les valeurs de développement, quant à elles, fluctuent selon les époques. Quand une communauté s'attache à un lieu, elle cesse de qualifier l'objet lui-même pour qualifier la relation qu'elle entretient avec lui et les effets de cet objet sur le territoire. Par rapport à un lieu donné, on peut se demander, par exemple, s'il crée de la cohésion sociale.

Valeurs publiques

Celles-ci permettent de mesurer les valeurs de développement. La valeur publique repose sur des indicateurs qui justifient l'investissement public dans un patrimoine qui a une valeur fonctionnelle pour la société. Prenons pour exemple une église qui sert aussi de musée et qui accueille des citoyen-ne-s souffrant de problèmes de santé mentale, jouant ainsi un rôle de soutien complémentaire à celui du système de santé. Combien de personnes ce patrimoine peut-il apaiser? Le défi de la valeur publique est qu'elle évolue selon l'époque. Or le législateur cherche des indicateurs stables pour justifier l'investissement gouvernemental.

Avec la contribution de Lucie K. Morisset.



Émilie Therrien et Marc-André Robertson, cofondateur·trice·s d'HocheLab.

de l'histoire de cette ville. Ensuite, ajouter des unités d'habitation dans les cours de nos bungalows ne dénature pas notre rôle de ceinture verte. C'est simplement une optimisation intelligente de notre patrimoine.»

Six citoyen·ne·s, une église et une communauté

Certains lieux font office de rempart, comme la ceinture verte de la banlieue. D'autres servent d'ancrage à la communauté où ils se trouvent. «Ce sont les endroits où les gens viennent de façon naturelle et répétée», explique Émilie Therrien, cofondatrice d'HocheLab. Pour son premier projet, cet OBNL, qui porte des projets citoyens dans l'arrondissement Mercier–Hochelaga-Maisonneuve, a décidé d'acquérir l'église Saint-Clément, au 4903, rue Adam. Fermée depuis 2009, celle-ci requiert des investissements importants, mais selon l'évaluation d'une firme d'ingénieur-e-s, sa charpente serait solide.

HocheLab s'est donné pour mandat de développer des projets utiles aux gens du quartier, qui s'avère un désert alimentaire et sportif, et d'offrir des bureaux aux OBNL locaux pour pallier la fermeture possible du Pavillon d'éducation communautaire, qui abrite plusieurs organismes.

L'OBNL compte six fondateur·trice·s, dont Émilie Therrien et Marc-André Robertson. Ces deux-là partagent la même fougue citoyenne doublée d'une redoutable débrouillardise. Émilie est avocate en droit immobilier spécialisée en économie sociale au cabinet Therrien Couture Joli-Cœur; Marc-André est adjoint spécial, relations avec les entreprises, de la député fédérale Soraya Martinez Ferrada pour la circonscription d'Hochelaga. Leurs routes se sont croisées lors d'une manifestation contre l'agrandissement du terminal de Ray-Mont Logistiques. Les citoyen·ne·s souhaitent que ce terrain contaminé soit transformé en corridor vert plutôt qu'en plateforme intermodale de transbordement de marchandises.

Émilie, alors en congé de maternité, participait à la marche avec sa poussette. «Nos regards se sont croisés au moment où la manifestation passait devant l'église Saint-Clément, raconte l'avocate. La même pensée a traversé notre esprit: il faut faire quelque chose pour ce bâtiment!» Avec leurs conjoint-e-s respectif-ve-s et des ami-e-s, Émilie et Marc-André ont démarré HocheLab, «pour conserver le beau dans un quartier défavorisé», insiste Marc-André.

Je les ai rencontré·e·s le 14 septembre 2023, alors qu'il et elle attendaient toujours une réponse à leur offre d'achat pour l'église. Notre rencontre a eu un effet domino inattendu. Dès notre entrée dans l'église, nous avons noté que le système d'alarme avait été arraché. Rapidement, nous avons compris que des squatteur-euse-s s'étaient installé-e-s au sous-sol de façon semi-permanente. Or ce bâtiment n'est pas sécuritaire. Marc-André a contacté la police et le service d'incendie, et informé le propriétaire, la Fabrique de la paroisse Saint-Nom-de-Jésus, qu'il devait installer des dispositifs robustes pour empêcher d'autres intrusions. Cet incident a marqué un tournant pour la Fabrique, qui n'a plus l'argent nécessaire pour assurer l'entretien et la sécurisation du bâtiment. Malgré des mois de négociations avec HocheLab, elle a finalement rappelé un autre acheteur, dont elle avait initialement refusé l'offre, pour conclure la vente.

Au moment de mettre sous presse, son identité demeure inconnue. «On ignore son plan de match, dit Marc-André. S'agit-il d'un mécène qui va injecter de l'argent dans la restauration ou d'un promoteur qui convoite le terrain?» L'équipe d'HocheLab est déçue et inquiète. Le nouveau propriétaire va-t-il travailler avec elle pour déployer certains projets qui lui tiennent à cœur? Peut-être, mais le groupe craint surtout d'être instrumentalisé et de servir de caution à son acceptabilité sociale.

En douze mois, Émilie, Marc-André et leurs complices ont consacré plus de 2000 heures bénévoles pour sauver l'église Saint-Clément. Ils et elles ont tenu des centaines de rencontres afin de trouver des allié·e·s et d'élaborer un projet viable. Qu'adviendra-t-il maintenant? «Nous avons lancé l'offre d'achat pour qu'il se passe quelque chose avec l'église Saint-Clément, répond Marc-André. Nous avons créé un momentum et un narratif. Le message est lancé dans l'espace public: cette église est un lieu important pour les citoyen·ne·s d'Hochelaga.»

Le bonheur extrafinancier

Émilie tient à ajouter un autre message. «Je sais que nous nous rencontrons pour parler de la valeur sociale du patrimoine. Mais je constate que les termes *valeur sociale* ou *développement social* ont souvent pour effet de réduire l'importance d'un projet. Je préfère dire qu'HocheLab fait du développement économique. Le développement social, c'est du développement économique au service de la communauté. En préservant des lieux qui ont une valeur sociale, on enrichit les citoyens.»

De plus en plus, la richesse d'une société se définit aussi par des critères extrafinanciers. À travers le monde, des groupes de chercheur-euse-s créent des indicateurs de bienêtre. Ceux-ci incluent, par exemple, la qualité de l'air, le sentiment de sécurité et l'accès à la culture et au sport. Au Québec, le collectif G15+, composé d'acteur-trice-s syndicaux-ales, patronaux-ales, financier-ière-s et sociaux-ales, inclut la conservation du patrimoine matériel et immatériel dans ses indicateurs de richesse d'une société.

Ce reportage a débuté par un questionnement sur mon attachement à un édifice dans lequel je ne suis jamais entrée et dont je n'ai aucun usage particulier. D'une entrevue à

Ce qui donne de la valeur sociale à un lieu

1

Son usage par la collectivité, sans égard à sa valeur architecturale ou historique. Par exemple: un lieu de rassemblement, comme la place du Canada, à Montréal.

2

Sa fonction de point de repère essentiel pour la communauté: l'enseigne du motel Oscar, à Longueuil, et l'entrepôt du 1, avenue Van Horne, à Montréal.

3Sa fonction de représentativité pour une communauté: la place Royale, dans le Vieux-Québec, qui représente l'identité des francophones en Amérique, ou les bungalows de banlieue

symbolisant l'entrée du Québec dans la modernité.

4

L'attachement de la communauté à son égard ou son appropriation par un groupe: le viaduc Rosemont-Van Horne à Montréal et les vergers du mont Saint-Hilaire, où on se rassemble pour contempler les couchers de soleil; l'église Saint-Vincent dans Hochelaga.

Inspiré du rapport «Penser le patrimoine par le regard citoyen: une activité de consultation citoyenne autour du patrimoine», produit par Passerelles Coopérative en patrimoine pour la MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2022.

l'autre, j'ai réalisé que se pencher sur le petit patrimoine mène à réfléchir à notre milieu de vie. En plus de conserver ce qui est vieux, ce qui est beau et ce qui est bien conçu, il importe de préserver ce qui fait que nous nous sentons bien et ce qui nous lie les un·e·s aux autres. Comme me l'a fait remarquer la chercheuse Lise Walczak, dans un contexte de crise climatique et de crise du logement, c'est une prise de conscience essentielle. ●

Diane Bérard est journaliste de solutions indépendante et documentariste. Son reportage «Recycler le territoire» est paru dans *Nouveau Projet 19*.

Photos: Adil Boukind
Photo de la page 58: Annik MH de Carufel

nous travaillons en étroite collaboration avec différentes communautés pour identifier et caractériser les éléments distinctifs de leur territoire et les intégrer à des projets d'aménagement sur mesure.

> notre approche contemporaine allie culture et design pour favoriser la collectivité.

enclume est une coopérative de travail œuvrant dans le domaine de l'aménagement du territoire.



enclume.ca





VILLE FANTÔME

L'ESSAI – Qu'est-ce qui nous pousse à abandonner sans avertissement nos conversations virtuelles—et les êtres bien réels avec qui nous les tenions?

LAURENCE DAUPHINAIS

Considéré dans ce texte

Le *ghosting*. Les super *dates*. Les inaltérables lois de la physique. L'oppression de notre vie virtuelle.

1. Mon premier spectre

Il y a quelques mois, j'ai vécu une super date.

J'emprunte volontairement la terminologie au concept de super lune, qui désigne une pleine lune dont la taille semble particulièrement grandiose, spectaculaire.

Ma super *date* a commencé sans que je l'orchestre, ni même que je m'y attende. L'autre est entré dans ma vie comme par effraction. Il s'est gentiment invité à ma table alors que j'écoutais un concert de samba qui me ravissait. J'étais en vacances au Brésil. Je me sentais légère et disposée, il était entreprenant, charismatique et drôle. Nous ne nous sommes pas lâché-e-s pendant 48 heures. Se sont succédé romance, confidences et érotisme. Beaucoup de délicatesses de sa part. Je me suis réveillée avec mes vêtements chirurgicalement pliés sur le sofa. «C'est pour que tu ne m'oublies pas», m'a-t-il dit.

Il s'est montré magnifiquement vulnérable, aussi. A même laissé s'échapper quelques larmes en public au restaurant (les Brésiliens ont une tout autre relation avec les larmes) en me confiant des traumas relationnels. Et, avant de me quitter, il m'a serrée très fort en me murmurant à l'oreille, larmoyant encore une fois: «Você é uma mulher incrível,

65 ESSAI

Comment avions-nous pu passer de si haut à si bas en quelques heures? J'étais dans l'incompréhension totale. Je venais de découvrir le *ghosting*.

nunca esquece—tu es une femme exceptionnelle, ne l'oublie jamais.»

Neuf heures d'autobus m'attendaient sous un violent orage tropical. Nous avons continué d'échanger quelques mots alors que je passais de São Paulo à Rio de Janeiro. Il était clair que nous n'allions plus nous revoir, mais que nous avions encore envie d'être en communication.

À mon arrivée à Rio, les messages ont commencé à s'espacer et, finalement, il m'a imposé le silence. Il regardait mes *stories* sur Instagram, mais ignorait mes messages, et ça me rendait complètement obsessionnelle. J'étais sous le choc devant la violence de cette abrupte révérence. Il était clair que la conversation se serait éventuellement épuisée d'elle-même; pourquoi alors choisir la radicalité sans préavis? Comment avions-nous pu passer de si haut à si bas en quelques heures? J'étais dans l'incompréhension totale. Je venais de découvrir le *ghosting*.

Popularisé autour de 2015, ce terme décrit l'acte de mettre fin à une relation en interrompant sans avertissement ni explication toute communication et en ignorant les tentatives de reprise de contact de l'ancien ne partenaire. Bref, de disparaitre, de devenir un fantôme.

Je ne comprenais absolument pas comment quelqu'un pouvait penser que ce soit la meilleure chose à faire que de laisser son interlocuteur trice dans le silence. Personnellement, je trouve beaucoup de liberté dans la communication verbale et quand on me prive de la possibilité de m'exprimer, c'est épouvantable. Parler me permet de réguler mes émotions, de cesser de ruminer. Être en dialogue me libère; ma pensée se clarifie, je me sens moins seule et plus respectée.

Difficile pour moi de ne pas voir le *ghosting* comme un acte de cruauté ou de grande lâcheté. Mais en parlant à mon entourage, j'ai réalisé que, bien que certaines personnes soient d'accord avec moi, d'autres considèrent cette pratique comme presque normalisée et très acceptable. Ces visions diamétralement opposées du phénomène ne me donnaient d'autre choix que de creuser la question.

2. Tou·te·s des fantômes

Il peut être tentant d'affirmer qu'il n'y a rien de neuf avec le *ghosting* (l'Office québécois de la langue française a proposé *fantômiser* au lieu de *ghoster*, mais ça n'a pas pogné). De dire que c'est une façon de faire ancienne que de se mettre à ignorer quelqu'un ou de couper le lien communicationnel avec lui ou elle. Et c'est vrai en partie, bien sûr. Mais ce serait fermer les yeux sur une évidence: l'ère numérique a bouleversé nos manières d'être et notre rapport à la communication.

Beaucoup d'études se penchent actuellement sur l'omniprésence de l'intimidation en ligne, par exemple, et l'hypothèse la plus intéressante en psychologie expérimentale est qu'il n'y a pas d'empathie qui passe par les objets connectés. C'est David Robichaud, philosophe spécialisé en éthique et professeur à l'Université d'Ottawa, qui me l'apprend lorsque je le rencontre chez lui lors d'un doux après-midi automnal. Nous tenions à nous rencontrer en personne justement à cause de ça.

Les gens qui utilisent les technologies de communication conservent, pour la plupart, la notion de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas en société, mais perdent de vue la relation empathique qui existe entre deux êtres humains, m'explique David. «Quand on n'est pas en présence de l'autre, on est déconnecté de la chimie corporelle, des phéromones et des hormones comme l'ocytocine, par exemple. C'est l'hormone qui est produite lors des relations sexuelles, mais aussi quand les mères accouchent, et elle joue un rôle très important dans les rapports de confiance. Quand il n'y en a pas, derrière nos écrans, on n'assiste pas à la disparition de l'empathie comme telle, mais à la perte de son emprise sur nos relations.»

Dans une ère où l'espace virtuel et l'espace réel ne sont ni tout à fait séparés, ni tout à fait ensemble, il est difficile de trouver un territoire où tou-te-s partagent les mêmes codes sociaux. Pour le moment, certain-e-s essaient encore de reproduire le réel dans le virtuel, alors que d'autres ont complètement embrassé de nouvelles conventions. La plupart des gens comprennent les règles non écrites d'un bar, par exemple, mais en ligne les protocoles sont confus, et ce manque de direction claire a le potentiel de créer beaucoup de tensions.

De ce que j'entends autour de moi, il est évident que le *ghosting* n'est que rarement un geste de cruauté volontaire ou de je-m'en-foutisme. Souvent, il ressemble davantage à une absence de choix qu'à un choix. Quand on est devant des décisions difficiles, on peut opter pour ne pas poser de geste. Selon David Robichaud, le don d'organes en est un bon exemple. «Les gens ne signent pas leur carte, pas parce qu'ils s'en foutent, mais parce qu'ils prennent ça tellement au sérieux que, finalement, ils sont prisonniers d'un dilemme. Dans l'attente, ils ne posent pas de geste. Je l'ai vécu quand j'ai dû choisir entre deux antidépresseurs. C'était un choix tellement difficile que j'ai suspendu mon jugement.»

Contrairement à l'ère où on correspondait par lettres à la poste et où il pouvait nous arriver de ne jamais recevoir de réponse, nous avons aujourd'hui beaucoup plus de pouvoir sur la temporalité, dans nos relations par correspondance. Nous savons à la minute près quand nos réponses sont lues. Nous sommes hyperconnectéees sur plein de réseaux—Instagram, Facebook, Grindr, Tinder—et cette





hyperconnexion nous force à entretenir beaucoup de conversations en simultané. Ce volume relationnel donne souvent lieu à une forme d'oppression sur le plan de l'engagement émotif et du temps investi à communiquer, et le *ghosting* occasionnel ou répété peut alors apparaître comme une manière d'échapper à cette pression.

Cela dit, personnellement, je trouve qu'il est souvent facile de percevoir les émotions de notre interlocuteur-trice virtuel·le, quel type d'enthousiasme ou d'énergie il ou elle investit dans la conversation. On ne traite pas tous les échanges avec le même engagement, la même émotion. Je remets donc en question cet argument de la surdose numérique comme justification valable du *ghosting*. Ne serait-ce pas plutôt une simple excuse que de dire qu'on est impliqué dans trop de conversations et qu'on n'arrive plus à suivre? Une manière d'éviter de réaliser que certaines conversations nous éreintent plus qu'elles nous nourrissent et d'avoir à assumer la responsabilité de poliment nous retirer?

Robin Dunbar, un anthropologue et biologiste britannique, propose que le nombre de relations stables qu'un être humain peut soutenir est de 150. Selon des études menées sur des primates, il a évalué qu'au-delà de ce nombre, la confiance mutuelle et la communication ne suffisent plus à assurer le fonctionnement du groupe, et qu'il faut passer à une hiérarchie supérieure avec une structure et des règles importantes, comme à l'échelle d'un pays et de son gouvernement. Il est évident qu'à l'ère du numérique, nos relations dépassent largement ce nombre magique, ce qui crée une sorte d'étouffement et d'anxiété chez beaucoup de gens.

Au Japon, certaines personnes ont adopté une nouvelle pratique pour répondre à cette angoisse contemporaine. La professeure Akiko Takahashi, journaliste informatique et autrice de *The Social Media Addiction*, parle d'un type de comportement un peu à l'image des *hikikomori*, qui se retirent dans un appartement parce que vivre en société devient trop anxiogène pour eux et elles. Récemment, les gens ont commencé à faire quelque chose de similaire avec leurs réseaux sociaux: ils font table rase de leurs amitiés pour repartir à neuf. Quand ça devient trop, ils réinitialisent leur *persona* virtuelle.

Nous semblons être tou-te-s au cœur d'un vortex numérique auquel nous avons l'impression d'être adapté-e-s, mais qui exerce une immense pression sur notre système nerveux et cognitif, ce qui engendre inévitablement de la souffrance. Et puisque l'évolution biologique n'a pas adopté le rythme de la 5G, il est probable que les choses n'aillent pas en s'apaisant à moyen terme. Jusqu'où allons-nous tolérer d'être si anxieux-euses? Jusqu'où allons-nous encaisser la surcharge de vitesse, de stimulus, de comparaisons, la dictature de la peur, de l'addiction à la dopamine, et l'effritement de l'empathie? L'anxiété n'est pas un moteur d'action. C'est quelque chose qui se vit seul-e et qui isole. On ne sort pas manifester dans la rue quand on ressent de l'anxiété.

Depuis quelques années, nous débattons du droit à la déconnexion en lien avec le travail. Pourquoi ne pourraiton pas l'appliquer de manière organisée à la vie sociale? Et Jusqu'où allons-nous tolérer d'être si anxieux? Jusqu'où allons-nous encaisser la surcharge de vitesse, de stimulus, de comparaisons, la dictature de la peur, de l'addiction à la dopamine, et l'effritement de l'empathie?

si je pousse l'utopie plus loin, serions-nous même capables de nous doter d'un code de conduite partagé par tou-te-s qui favorise le bienêtre commun?

Faisons l'exercice. Si j'avais le luxe d'inventer les règles communicationnelles de ce monde du futur, j'aurais envie qu'on me dise «j'ai besoin de réfléchir à ce que tu viens d'écrire, je te réponds plus tard» ou encore «je suis ailleurs, je désire mettre fin à notre correspondance temporairement ou de manière permanente». Je trouverais ce geste noble et courageux. Digne de confiance. Et puisque je considère que notre monde manque éperdument de ces vertus, j'affirme aujourd'hui me positionner en activiste anti-ghosting et je me battrai, en tapant sur mon clavier jusqu'à m'en faire des ampoules. Si j'avais, aujourd'hui, à rédiger un manifeste anti-ghosting, ma première déclaration serait:

Laisser l'autre dans une angoisse relationnelle en imposant le silence, c'est de la torture, et au Canada, la torture est un acte criminel passible d'un emprisonnement à perpétuité.

3. Se rassembler pour ne pas disparaitre

Comme ultime pied de nez au *ghosting*, nous nous sommes rassemblé·e·s un dimanche pour en discuter face à face, les yeux dans les yeux, autour de nos récits et de thé oolong, de *pastéis de nata* et de notre humanité partagée, dans le contraire de la solitude à laquelle nous sommes souvent soumis·es devant nos écrans.

J'ai tenu salon avec un petit groupe d'ami-e-s d'âges et d'héritages culturels distincts. Le *ghosting* est une expérience vécue très différemment selon notre âge, notre rapport aux technologies et nos souvenirs du monde d'avant les communications numériques. Il me semblait donc important de multiplier les voix autour de la table.

La majorité des invité·e·s avaient connu l'ère préinternet. Mais pour une des participant·e·s, ce n'était pas le cas. Du haut de ses 23 ans, elle avait vécu toute son adolescence accompagnée par les réseaux sociaux et avait passé beaucoup plus de temps avec un cellulaire dans les mains que sans. Tous ses conflits avaient eu lieu virtuellement. «Je préfère avoir des conversations difficiles sur internet parce que si je veux partir, si je veux *ghoster*, je peux le faire. C'est une façon de me protéger, mais c'est aussi un symptôme de mon manque d'outils pour communiquer avec l'autre.»

Avoir des conversations exigeantes les yeux dans les yeux, c'est quelque chose qui s'apprend. Oser dire des choses qui peuvent potentiellement blesser l'autre, ça peut être terrorisant jusqu'à ce qu'on le vive et qu'on réalise que les deux partis non seulement s'en remettent, mais en sortent souvent gagnants. En personne, il y a tellement d'autres façons de communiquer que seulement avec les mots. On peut se réajuster à l'autre, capter des micromouvements faciaux, réagir au non-dit.

Si on ne l'a jamais vécu ou qu'on manque de pratique, il peut sembler beaucoup plus facile de disparaitre et de se soulager de notre responsabilité face à l'autre et à ses sentiments. Plus commode, également, que d'avoir à mettre des mots sur ce qu'on ressent soi-même et qui peut paraitre nébuleux. On se contente de repousser les choses, de les ignorer et de les balayer sous le tapis. Fermer l'ordinateur ou quitter l'application, c'est sans contredit plus aisé.

Les lois de la physique sont inaltérables; trop vite, on reste en superficie, lentement, on plonge, et je n'ai certainement pas à vous expliquer toute la beauté des fonds marins.

Ghoster peut aussi rimer avec l'action de laisser la porte ouverte en se disant qu'un jour, on va peut-être mieux comprendre ce qu'on ressent et on sera en mesure de revenir vers l'autre. Pour beaucoup de gens, disparaitre, c'est la façon douce de couper le lien, puisque dire la vérité pourrait être plus «confrontant» et potentiellement plus blessant pour l'interlocuteur·trice.

Un mauvais calcul, selon David Robichaud, à qui je raconte notre salon dominical. Parce qu'en plus du choc causé par le silence, il y a celui causé par la perte de sens. «Quand quelqu'un sort de notre vie d'une manière ou d'une autre, être capable de donner du sens à ça, c'est important. Je trouve que c'est vraiment violent d'imposer un contexte où l'autre est privé de sens. On accorde trop d'importance à la

souffrance que nous ressentirons à décevoir l'autre en étant franc.» Le philosophe Rainer Forst dit qu'il faut toujours tenir pour acquis que les gens autour de nous ont droit à la justification. La définition de l'éthique, c'est savoir prendre en considération les intérêts des autres. Mais comment se fait-il qu'en ligne, certaines personnes agissent de manière éthique et d'autres non? La réponse se trouverait majoritairement dans le contexte qui entoure le comportement lui-même.

Des études démontrent que si quelqu'un échappe une pile de papier dans la rue et qu'il n'est vu que par une seule personne, celle-ci est beaucoup plus susceptible de lui venir en aide que s'il y avait eu beaucoup de monde. Quand il y a abondance de gens, tout le monde se regarde en se disant que quelqu'un d'autre va intervenir. Une autre étude a prouvé que lorsque ça sent le pain chaud dans un lieu public, les gens deviennent plus altruistes. Mais quand on questionne les gens sur la raison pour laquelle ils ont agi de telle ou telle façon, personne ne répond que c'est parce que ça sentait le pain chaud. Ils disent: «Parce que je suis une bonne personne et que c'était la chose à faire.» Quand on applique ces observations-là à des comportements comme le ghosting, on peut supposer, comme David Robichaud, que l'appareil électronique fait 80% du travail dans la création d'un contexte qui y prédispose sans même que l'individu ne s'en rende compte. Et quand on le questionnera sur son geste, il ne dira pas: «C'est à cause de mon téléphone.» Il construira un argumentaire moral comme, par exemple: «Je pensais que ça lui ferait moins de peine que je disparaisse plutôt que je lui dise la vérité», parce qu'il sait que la question qui lui est posée appartient au domaine moral et qu'inconsciemment, il mettra en place une rhétorique adaptée.

Un concept complémentaire au *ghosting* est le phénomène du *mosting*: disparaitre de la vie d'une personne après lui avoir fait sentir, dans un contexte romantique, qu'elle est spéciale et qu'on est en train de tomber en amour avec elle (voir l'anecdote brésilienne en introduction).

Des études ont révélé que beaucoup d'hommes hétérosexuels s'adonnent à cette pratique. Certains disent que ça procure du meilleur sexe, et plus rapidement, parce que la fille se sent très valorisée. Ça peut aussi être pratiqué inconsciemment par des gens qui se pensent émotionnellement disponibles, mais qui ne le sont pas tout à fait ou qui perdent rapidement tout intérêt.

Autour de la table, une invitée du salon se confie: «J'ai peut-être vécu quelque chose qui ressemble à ça. Je rencontre un gars en ligne et on parle pendant cinq heures. Rien de superficiel, pas de lieux communs. On parle de famille, de nos souhaits, nos espoirs, nos craintes, du fait que son père est alcoolique et que ma mère a des problèmes de santé mentale. Bref, on a une véritable connexion et on décide de se rencontrer le lendemain. Je me réveille le matin et je m'attends à avoir reçu plein de textos, mais rien. Fin de matinée, après-midi, toujours rien. Je lui écris: "C'est toujours bon pour ce soir?" Encore rien. L'heure approche, et je me

Documents (A)

Parce que l'enfance n'est pas une maladie

Cherchons-nous à élever nos enfants selon les standards de l'agriculture moderne, qui produit des fruits identiques et parfaitement calibrés?

C'est la question que soulève la pédopsychiatre **Céline Lamy** devant l'épidémie de diagnostics de trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité qu'elle observe autour d'elle.

Pour vous procurer ce livre, en version papier ou numérique







demande si je dois me laver les cheveux et me maquiller. J'envoie un nouveau texto, toujours rien. Il m'a complètement abandonnée.

C'était la première fois que ça m'arrivait. J'ai demandé à mes amies et elles m'ont répondu: "C'est le fameux truc du love bombing juste pour pouvoir coucher avec toi." J'aurais été bien d'accord avec ça, mais là personne ne couchait avec qui que ce soit! Je ne comprenais pas ce qui s'était passé et s'il y a une chose que je déteste, c'est de ne pas comprendre. Trois semaines plus tard, je reçois un texto de lui. Il me dit: "Je suis vraiment désolé. Ma mère a fait une crise cardiaque, et plus le temps passait, plus je me sentais mal de t'avoir laissée tomber et de ne t'avoir pas donné de nouvelles, ce qui m'empêchait de t'écrire." Il m'a demandé une autre chance alors j'ai accepté de discuter par vidéo. Je l'ai regardé dans les yeux me raconter son histoire, et ça avait l'air vrai. On a parlé pendant six heures et on a décidé d'un nouveau rendez-vous. Puis, il est disparu de nouveau.»

Un autre invité du salon nous parle du stress causé par les premières *dates* qui peut amener certaines personnes à se retirer du jeu virtuellement et même parfois en présentiel. «Moi, je me suis souvent présenté à des *dates* et je partais pendant. Souvent, pour avoir le courage de me rendre à un rendez-vous sexuel, je devais m'altérer. Une fois, je me suis payé une escorte mâle, je suis arrivé chez le mec, j'ai mis l'argent sur la table, on a pris une douche, puis en sortant de la douche, j'ai remis mes boxeurs et je me suis couché sans rien dire. J'ai dormi là puis, quand je me suis réveillé, il était allé me chercher un Timatin et des beignes. Je l'ai remercié et je suis parti sans explication.»

Le ghosting a-t-il un effet plus large que celui de laisser une série d'individus dans une perte de sens anxiogène? Irait-il jusqu'à affecter le tissu social? Difficile à dire. Ce qui est vérifiable, par contre, c'est que les relations de confiance en société sont en train de disparaitre parce que les gens sont de plus en plus anxieux et ont de plus en plus peur. Dans le dernier recensement canadien, les résultats sont désastreux. On demande depuis longtemps aux gens s'ils font confiance aux pompier-ière-s, aux scientifiques, aux politicien-ne-s ainsi qu'à leurs concitoyen-ne-s. Pendant longtemps, le niveau de confiance était relativement élevé, mais depuis quelque temps, c'est en train de s'effondrer. Et des comportements comme le ghosting n'aident certainement pas à contrer une méfiance grandissante, ainsi qu'une perte de courtoisie liée à un individualisme toujours plus exacerbé.

En sociologie et en psychologie sociale, un *in-group* est un groupe social auquel une personne s'identifie psychologiquement comme membre, contrairement au *out-group*, auquel elle ne s'identifie pas. Les gens peuvent s'identifier à leur famille, leur communauté, leur équipe sportive, leur nation, leur congrégation religieuse ou aux personnes qui partagent leur orientation sexuelle. Les membres d'un même *in-group* partagent souvent une vision positive des autres membres et ont tendance à leur octroyer un traitement préférentiel. David

Robichaud: «Le *ghosting* après des relations éphémères, c'est presque de l'ordre de l'éthique sociale plus que de l'obligation relationnelle. Nous vivons dans un contexte qui est très propice à l'égoïsme. Si tu n'as pas d'attache identitaire claire à un groupe, ce qui est la norme en ligne, tu n'as plus d'ancrage moral envers les gens de ton groupe parce que tu ne sais plus de qui est composé ce groupe.»

Nous avons maintenant de nouveaux appendices faits de lithium et de verre qui font de nous des petites bêtes plus rapides, mais non moins fragiles et honteuses.

Nous sommes dans une ère où nous mettons beaucoup l'accent sur l'individu et sur ce qui le distingue, et en conséquence, il est probable qu'on assiste à l'étiolement d'une compréhension partagée de ce que nous avons en commun. De plus en plus de gens semblent avoir perdu le sens du collectif. Ça n'est pas étonnant, puisqu'on a arrêté de financer l'État social de manière adéquate depuis très longtemps déjà. Le collectif apporte de moins en moins à de plus en plus de gens, ceux qui sont en situation de pauvreté, par exemple, ou les nouveaux-elles arrivant-e-s qui se retrouvent souvent difficilement dans la vision traditionnelle d'un collectif québécois homogène. Je souhaite d'ailleurs bonne chance à toute l'équipe de la Fête nationale, qui fait face à une nation de plus en plus hétérogène dont la complexité est une richesse qu'il est primordial de célébrer.

En cette ère d'importants changements de paradigme, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre la compréhension de ce qui nous rassemble en petites et grandes communautés. Il est essentiel de rivaliser d'inventivité pour continuer de nous rencontrer en chair et en os. Pour donner la chance à l'outil extraordinaire qu'est notre corps de nous ressentir, de mieux nous comprendre et d'ainsi préserver notre capacité millénaire à cultiver la bienveillance et l'empathie—des valeurs que nous tenons pour acquises, mais qui pourraient tôt ou tard nous échapper.

Historiquement, on n'a jamais, comme civilisation, su résister aux technologies, entre autres parce qu'elles nous donnent du pouvoir et que c'est alléchant. Pour les plus jeunes générations qui n'ont pas de souvenir de ce que le monde était avant, ce serait encore plus inimaginable qu'elles décident de mettre un frein à l'évolution technologique. Par

contre, ces générations sont ardemment environnementalistes, et les données sur le monde numérique sont porteuses d'une forme de fatalisme.

Aujourd'hui, si on voulait freiner l'augmentation des gaz à effet de serre sur Terre, il faudrait prendre tous les serveurs informatiques et les mettre sur la Lune. Nous sommes incontestablement incohérent-e-s avec nos taxes carbone dans une main et nos téléphones dans l'autre. Peut-être que ce sera l'argument écologique qui coupera l'herbe sous le pied de l'anxiété généralisée engraissée par le contexte numérique, ou peut-être que notre santé mentale sera sauvée par une civilisation extraterrestre plus intelligente branchée directement à la source de l'empathie et de l'amour universel, mais en attendant, voici mon envolée lyrique de bébé de 1983 ayant connu le monde préinternet dont l'espèce est en voie de disparition. Le film *Ghostbusters* étant sorti en 1984, je me donne le droit, à mon tour, de chasser les fantômes.

4. Chasseur·euse·s de fantômes

Si je pouvais, je traduirais cet article dans toutes les langues. I would speak in tongues. Je maitriserais les codes de communication de toutes les générations pour sculpter mon message à même leurs sensibilités. À même leur déficit d'attention. J'aurais tous les âges. Je communiquerais par des titres percutants dans l'esthétique du moment. Je me présenterais à un cours d'aquaforme de l'âge d'or pour papoter de tout et de rien dans les vestiaires, longtemps, avant d'en arriver au cœur de mon propos. Je transformerais mon essai en plan stratégique pour un ca d'entreprise privée recevant d'importants crédits d'impôt. Je détournerais un message militant dans un peloton de grévistes, déguisée en homard cuit des Îles-de-la-Madeleine. Bref, j'userais de beaucoup d'imagination, de bonne volonté et d'une énergie kryptonienne pour me rendre jusqu'à vous. Une amie m'a dit récemment que j'ai des traits communs avec Christopher Reeve, et cette comparaison m'a donné le droit d'être surhumaine. À partir de maintenant, je ne travaillerai plus à autre chose qu'à ça. Qu'à me mettre à votre place.

Trigger warning à tous les gens de moins de 35 ans qui seront outrés à la lecture de ces lignes, il m'est arrivé par le passé de texter «appelle-moi». Je ne savais pas à l'époque que ça pouvait être une offense. Une directive suivie d'un point à la ligne. À tou-te-s ceux et celles à qui mon texto aurait donné envie de me ghoster d'emblée, je vous promets que j'ai changé. Jour après jour, je m'assouplis. Je prends même un certain plaisir à employer parcimonieusement la loutre sur le dos ou les yeux dans l'eau. Mais je refuse qu'on m'enlève le droit de m'ennuyer. Je suis impatiente, mais je revendique le vide. À bas les radio edits, les chansons qui changent toutes seules après 20 secondes sur TikTok. Pas de temps à perdre, j'exige qu'on ramène dès aujourd'hui les pièces de prog de 20 minutes.

Les lois de la physique sont inaltérables; trop vite, on reste en superficie, lentement, on plonge, et je n'ai certainement pas à vous expliquer toute la beauté des fonds marins. Quand je parle à des Brésilien·ne·s, je ne les sens pas pressé·e·s que la conversation se termine. Les mots se multiplient, les heures s'étirent, les cœurs s'ouvrent. Quand l'angoisse se pointe chez moi, on m'apostrophe, on m'interpelle, on me sort de mon marasme sans même le réaliser. Cette lenteurlà, c'est le rythme des corps, et tant qu'il y aura des corps bien vivants sur Terre, les fantômes devront se retenir de crier victoire.

Je n'ai plus d'attente à l'égard de votre moralité. Impossible de me décevoir. Je veux vous rendre votre confiance envers vous-mêmes et le monde en vous écoutant à outrance et en vous traitant aux petits soins. Tous et toutes. Le sol se dérobe sous vos pieds? Voici un tapis de gazon synthétique fait de matières recyclées. L'anxiété vous paralyse? Voici la dose parfaite de psychédélique pour reconstruire les connexions synaptiques dans votre cerveau. J'ai tout sous mon imperméable de personne pas *cringe*. Ma psy me reprochera encore de vouloir sauver le monde pour éviter de me sauver moimême, mais je m'en fous, parce que sans vous je ne suis rien.

Vous êtes mon *in*- et mon *out-group*. Vous êtes tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai aimé et détesté. Vous êtes tout ce qui me ressemble et qui me fait me sentir seule au monde, mais je vous pardonne. Me pardonnez-vous? Le pardon n'est accessible qu'aux braves, et nous devrons l'être. Ensemble. Nous ne pouvons pas attendre la énième réforme de l'éducation qui rendrait obligatoires les cours d'empathie dans les écoles. Nous ne pouvons pas continuer de nous dire que c'est donc mieux en Scandinavie ou que c'était donc mieux avant les cellulaires. Nous vivons sur un territoire immense où les enjeux sont aussi nombreux que les kilomètres à parcourir entre Huntingdon et Salluit.

Nous avons maintenant de nouveaux appendices faits de lithium et de verre qui font de nous des petites bêtes plus rapides, mais non moins fragiles et honteuses. Je suis coupable et j'ai peur, mais je ne veux pas que la peur gagne. Je ne veux pas qu'on se mette à accumuler les *guns* et à clôturer nos potagers. Je n'ai pas d'enfants, alors je peux en avoir mille. Cuisiner pour tout le monde, vous chanter des berceuses et, surtout, ne jamais disparaitre, sauf quelques heures pour dormir. Toujours réapparaitre le lendemain matin, peu importe dans quel état, mais présente. Prête à tout recevoir, tout entendre. Aujourd'hui je vous fais la promesse de ne pas disparaitre. De ne jamais me spectrifier. Parce que vous êtes tout ce que j'ai. •

Laurence Dauphinais est une autrice, metteuse en scène et interprète féministe qui s'intéresse à la notion d'hybridité entre les formes et revendique le droit de n'être experte en rien. Sa création documentaire *Cyclorama* est parue l'an dernier dans la collection *Pièces* d'Atelier 10.

L'autrice remercie ses interlocuteur-trice-s: Simon-Charles Boudreau, Maxime Carbonneau, Joshua Iverson, Camille Paré-Poirier, Philippe Rochefort, Phara Thibault et une personne qui préfère conserver l'anonymat.

Montages photographiques basés sur le travail de Bruno Altea, Rene Bohmer, Reno Laithienne, Chad Madden, Barthelemy de Mazenod, Inge Poelman, Alex Sawyer et Annie Spratt,

Boutique (A)o



Vitrine sur les artisan·e·s d'ici

Atelier 10 offre les tablettes de sa boutique à l'artisanat d'ici: livres et magazines, illustrations, chandelles, papeterie, jouets, et bien d'autres choses encore. De beaux et bons produits, faits au Québec par des gens de talent et de passion.

atelier10.ca/boutique-physique

156, rue Beaubien Est, à Montréal Ouverte de 11h à 18h fermée le lundi 514 270-2010

LE DÉRÈGLEMENT

La spiritualité peut-elle nous aider à appréhender la partie de nous et du monde qui échappe à la rationalité?

C'est l'interrogation fondamentale au cœur de Au revers du monde: à propos du potentiel révolutionnaire de la spiritualité, prochain titre de notre collection Documents, dont nous vous présentons ici un extrait.

VÉRONIQUE CHAGNON



À paraitre le 9 mai 2024

Depuis des millénaires, des milliers de sociétés à travers le monde ont cherché leur place avec humilité dans un tout qu'elles savaient beaucoup plus grand qu'elles. Nous croire au-dessus de cela aura peutêtre été notre plus grande erreur. ■ JE SUIS NÉE AVEC UNE SORTE D'ANGOISSE EXISTENTIELLE

que j'ai combattue tant que j'ai eu des forces. Petite, je me tourmentais au lit le soir parce que j'allais un jour devoir gagner ma vie, et il m'apparaissait beaucoup plus facile de mourir avant d'atteindre la majorité que de faire tout ça, la vie, par moi-même. Comme tout le monde, j'ai fini par étudier, et par travailler. J'ai trainé ma petite âme grise de jour en jour en essayant de la convaincre que je voulais son bien. Ce n'était qu'une question de temps avant que quelque chose ne cède. Je situe le moment du premier dérèglement autour de 2012. J'avais 25 ans.

Il y a bien sûr eu depuis de longues périodes d'accalmie entrecoupées de périodes de mort lente. Il n'y a pas de recette miracle pour se sortir d'un état comme celui-là: il faut mettre un pied devant l'autre. Voir un e psy peut aider, tout comme prendre des antidépresseurs. Mais arrive un moment où on se demande ce qui doit suivre, comment retrouver quelque chose qui ressemble à un véritable élan vital, comment redonner un certain sens à tout ça.

Je n'ai en théorie aucune bonne raison de me plaindre. Ma famille m'a souvent dit qu'elle m'aimait—même mon père, ce qui n'est pas gagné pour tout le monde—, j'ai de bon·ne·s ami·e·s, mon chum est un pilier et un cœur doux, son petit garçon est un phare. Et pourtant, et pourtant. Il m'est arrivé de passer des samedis à regarder dehors en pleurant et de souhaiter avoir un accident grave ou une maladie incurable pour qu'on n'attende plus rien de moi.

Le jour où je suis partie en arrêt de travail, cela faisait au moins un an que j'avais fait ce qu'on pourrait appeler une rechute, bien que je n'aie jamais eu, ni cherché, d'ailleurs, de diagnostic qui m'aurait déclarée formellement malade de quelque chose. J'étais sur les antidépresseurs depuis une visite chez la médecin après un hiver particulièrement difficile. J'avais dit une phrase, même pas la pire («Je ne sais pas trop pourquoi je suis ici, j'ai mal partout, je suis fatiguée»), et elle avait dit: burnout, dépression. Les mots s'étaient frayé un chemin jusqu'à mon ventre, qui les avait reconnus. C'était en 2018. C'est fou comme on peut rouler longtemps sur les vapeurs d'essence. J'ai pris le médicament prescrit par ma médecin, de l'escitalopram, cinq milligrammes pour commencer (je grimperais jusqu'à 20 milligrammes quelques mois plus tard). Je suis retournée travailler le lendemain. Les antidépresseurs dilataient mes pupilles, et je me rappelle avoir passé la première semaine à me demander si ça se voyait que j'étais médicamentée.

J'ai pu continuer comme ça pendant un an—j'ai même obtenu une promotion pendant cette période. Une belle grosse *job* impressionnante pour une fille de mon âge. C'était ce que je me répétais, ce à quoi je m'agrippais comme à une bouée de sauvetage minuscule dans la mer grise: mon avenir ne pouvait plus me terrifier s'il était déjà arrivé. Mais tous les soirs, et tous les samedis, je tombais dans le même gouffre, entrainée dans la spirale descendante.

Le problème était que j'étais si occupée à faire advenir l'avenir (qu'on en finisse!) que je ne m'étais pas rendu compte que j'avais perdu le sens de ce que je faisais quelque part en chemin. Tout me paraissait tout à coup d'une absurdité incommensurable.

Un matin, en sortant d'une séance de qi gong, une pratique énergétique traditionnelle chinoise que maitrisait mon ostéopathe, j'ai figé, incapable de sortir du métro Berri-Uqam pour me rendre au travail. L'élastique avait lâché. Tout ce qui me maintenait artificiellement en marche a cessé de fonctionner. Dernier arrêt sur la ligne du déni.

Pour le raconter en accéléré, disons qu'à ce moment-là je me suis arrêtée. Soutenue par une patronne aimante et compréhensive, j'ai vu ma psy plus intensément, j'ai fait du yoga plus intensément. J'ai suivi un programme inspiré de la

tradition hindoue, conçu pour nourrir le corps et l'âme chakra par chakra: nourriture rouge pendant trois jours (chakra racine), nourriture orange pendant trois autres (chakra sacré)... Le programme était accompagné d'exercices d'écriture et de méditations visant à soigner les blocages qui entravent l'énergie à l'un ou l'autre des carrefours du corps et de l'âme. Grâce à tout ça, à de nombreuses journées au spa et à l'amour infini de mon chum, j'ai repris du poil de la bête. Je suis retournée au travail après trois mois.

Mais, entre le qi gong, le yoga, la mécanique des chakras et toutes les choses que je ne connaissais pas encore, mon voyage, lui, ne faisait que commencer.

Le problème (encore un) était que, si j'étais de nouveau fonctionnelle moyennant les antidépresseurs, l'engrenage qui m'avait rendue malade était toujours là, trépignant d'impatience à l'idée d'avoir à nouveau accès à toute mon énergie vitale.

J'étais si occupée à faire advenir l'avenir que je ne m'étais pas rendu compte que j'avais perdu le sens de ce que je faisais, quelque part en chemin.

Je pouvais y retourner et espérer que les prochaines vacances seraient reposantes. Ou bien je pouvais me déprendre du filet dans lequel je m'étais empêtrée. Il me fallait chercher. Une autre raison d'avancer. Une autre façon d'avancer.

C'est ici, il me semble, qu'a commencé tranquillement et sans que je m'en aperçoive ce qu'on pourrait appeler ma quête spirituelle, même si j'ai encore aujourd'hui du mal à écrire ceci sans rouler des yeux.

Nous avons de bonnes raisons historiques d'entretenir une certaine méfiance—voire un certain dédain—à l'égard de la chose spirituelle. Les récents débats souvent peu élégants sur la place de la religion dans l'espace public au Québec ont d'ailleurs montré à quel point les affaires divines provoquent toujours des réactions épidermiques. Ici, la religion est, au mieux, une conversation silencieuse entre soi et ce en quoi on croit, ou, au pire, un outil de contrôle des masses, un fléau qu'il faut éradiquer, une relique superstitieuse digne d'une société non civilisée.

Jusqu'à récemment, il y avait peu de place pour une discussion sereine sur la spiritualité au Québec. Or, de manière entièrement fortuite, ma propre remise en question existentielle s'est imposée à moi à l'orée d'une pandémie qu'on verrait bientôt poindre à l'horizon. Les catastrophes sanitaires mondiales ont ceci d'utile: en réduisant la vie à sa plus simple expression, elles nous poussent collectivement à chercher des réponses aux questions fondamentales qui nous préoccupent depuis que le singe s'est dressé sur ses pattes arrière.

Les dernières années ont été marquées par le grand retour décomplexé (ou presque) de la chose spirituelle. Oracles, tarots, yoga, cristaux, astrologie, ayahuasca, champignons magiques, cacao et autres médecines végétales, méditation, sorcellerie, remèdes et rituels puisés dans des traditions millénaires effectuent une percée spectaculaire dans nos vies d'Occidentaux-ales. Partout en Europe et en Amérique du Nord, des sociétés à l'esprit colonisé par le dogme de la performance se sont (re)mises à chercher dans les feuilles de thé ce qu'il y a d'autre dans cette vie, ce qui vaudrait la peine qu'on se batte pour elle.

Nous vivons à une époque traversée par une double crise existentielle et climatique—nous constatons les effets dévastateurs du système capitaliste, patriarcal et

AILLEURS À ATELIER 10

colonialiste à la fois sur notre santé mentale, sur nos liens sociaux et sur la planète que nous habitons. Or, nous sommes nous-mêmes les produits de ce système et de son imaginaire insuffisant: pour trouver une autre voie, nous avons besoin d'explorer les zones liminales, le territoire du flou. C'est à ça que sert la spiritualité.

Cet essai ne fera pas la démonstration que Dieu existe ni bien sûr ne tentera de convaincre ses lecteur·trice·s de retourner à l'église. Je ne suis pas une guide, ni une gouroue, ni même une sage. Je suis une femme issue d'un milieu où il est en général très mal vu de croire en quoi que ce soit d'autre que le pouvoir libérateur de la Raison (dans le monde médiatique, même les émotions ont mauvaise presse). Jusqu'à il y a quelque temps, malgré mon désespoir persistant, il était très malaisé pour moi d'imaginer qu'une partie de la solution à mes ennuis se trouvait peut-être du côté de la spiritualité. Pour arriver là où je suis aujourd'hui (en

Il s'agit là d'une quête hasardeuse, mais nous n'avons d'autre choix que de l'entreprendre, si nous voulons nous transformer suffisamment pour transformer ce qui a besoin de l'être sur cette planète qui n'en peut plus d'attendre.

bien meilleure forme, avec assez de recul pour écrire ces lignes), j'ai dû ouvrir un chemin intérieur verrouillé à double tour. J'ai choisi de l'emprunter malgré tout, poussée par l'instinct de survie. Et si j'ai encore honte d'acheter des cristaux ou un oracle en public (merci, Postes Canada), je me suis réconciliée avec la partie de moi qui a envie d'explorer ce chemin. C'est que je me suis rendu compte que mon refus net de la spiritualité ne faisait pas de moi quelqu'un de plus intelligent, mais seulement de plus borné.

Ce livre n'est pas un livre spirituel, mais plutôt, je pense, une sorte de permission, donnée aux êtres rationnels curieux de ce qui se passe dans l'univers spirituel, d'ouvrir cette porte. Ce livre est l'autorisation que j'attendais moi-même, à une certaine époque. Il s'intéresse à l'importance capitale de communier, chacun·e à notre façon, avec l'invisible. Il s'agit là d'une quête hasardeuse—on peut se perdre en chemin, et les pièges du narcissisme, de la vacuité et de la cupidité sont partout—, mais nous n'avons d'autre choix que de l'entreprendre si nous voulons nous transformer suffisamment pour transformer ce qui a besoin de l'être sur cette planète qui n'en peut plus d'attendre que nous redéfinissions nos existences.

J'ai conscience d'écrire ceci dans une posture privilégiée, celle d'une personne appartenant à l'une des classes dominantes de sa société, qui a un peu de temps, d'argent et d'espace (concret ou mental) à consacrer à une chose en apparence aussi non urgente que la spiritualité. L'allure qu'a mon chemin spirituel est teintée par mes privilèges. La vie que je mène aussi, mais c'est la seule que je puisse raconter avec sincérité.

Cela dit, au-delà de la forme qu'il *peut* prendre pour chacun-e, le chemin spirituel ne m'apparait pas moins nécessaire.

Depuis des millénaires, des milliers de sociétés à travers le monde ont cherché leur place avec humilité dans un tout qu'elles savaient beaucoup, beaucoup plus grand qu'elles. Nous croire au-dessus de ça est peut-être notre plus grande erreur.

Véronique Chagnon est journaliste et éditrice. Elle a été rédactrice en chef adjointe de *Nouveau Projet*, et a dirigé les sections politique, actualités et culture du quotidien *Le Devoir*.

Documents



De courts essais portant sur les enjeux sociaux, culturels et individuels de notre époque.



Abonnez-vous! À partir de seulement 34,95 \$/an. Rabais de 15 % pour les abonné·e·s à *Nouveαu Projet*.

Pièces (A)



Les dramaturges les plus talentueux·euses du Québec nouveau. Des textes forts, originaux, touchants, qui nous font réfléchir sur les enjeux du 21e siècle.





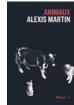






















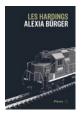
















































Abonnez-vous! À partir de seulement 49,95\$/an. Rabais de 15% pour les abonné∙e•s à *Nouveau Projet*.

LA VIE, AILLEURS

De lac en lac, le territoire du nord de la Matawinie et de Mékinac se fait le théâtre d'une histoire d'amour et de dépaysement.

JULIE DUGAL

Nous vous présentons ici le texte gagnant de notre concours de récits de voyage 2024.

Les deux autres textes qui se sont distingués peuvent être lus sur notre site web. La prochaine édition du concours est déjà lancée! Détails p. 87.



Considéré dans ce texte

Le canot-camping. L'odeur des conifères. L'immensité du territoire québécois. Les ravages de l'industrie forestière. La nordicité.

■ IL N'Y A PLUS DE RÉSEAU CELLULAIRE

ni de routes asphaltées. Ici, il n'y a que des chemins de terre, et à chaque épisode de pluies diluviennes, les côtés s'effondrent dans les fossés. Lorsqu'on franchit le poste d'accueil, je comprends qu'on est loin. Loin et profondément enfouis dans une forêt parsemée de lacs à perte de vue. Je regarde les affiches qui parlent de téléphone satellite et d'évacuation en hélicoptère et je me demande si je suis courageuse, ou juste naïve, de venir ici sans crainte avec mon attirail de cartes plastifiées et mon spray antiours expiré depuis trois ans. Alain, lui, est confiant. Il l'est toujours. C'est de lui qu'émane ma bravoure. C'est grâce à lui que je garde mon sang-froid lorsqu'une meute de loups nous signale sa présence ou qu'on découvre des excréments d'ours autour de la tente.

Cet été, mes collègues sont partis un peu partout autour du monde. L'Espagne. L'Allemagne. Le Maroc. C'est comme ça chaque année. Ils prennent un taxi jusqu'à l'aéroport et s'envolent vers l'autre bout de la planète avec leur petite valise à roulettes. Moi, pour me sentir loin, j'ai besoin d'avoir des nuits noires. Des ciels où la Voie lactée se déploie à l'horizon. Au fil de nos expéditions, je me suis beaucoup questionnée sur la notion de dépaysement. Combien fautil franchir de kilomètres pour aller à la rencontre de l'inconnu? Et si ce n'était pas une question de distance, mais d'environnement? Parce qu'avant ma vie d'aventurière, j'ai visité plusieurs pays d'Europe et j'ai habité à l'étranger, pendant un an, sur la côte de la Méditerranée. Et pourtant, je n'ai jamais ressenti un dépaysement aussi intense et brutal que lors de ma rencontre avec le caractère sauvage de la forêt boréale.

Je traine toujours mon petit carnet avec moi. Je ne relate pas les kilomètres ni les dénivelés. Je cherche à traduire la poésie qui émerge de l'expérience.

La nuit tombée un chevreuil a couru dans ma direction nous sommes des bêtes agiles qui traversent l'obscurité

Nous sommes à 100 kilomètres au nord de Saint-Michel-des-Saints. La vue sur la carte donne le vertige. Ici, tout est bleu et vert, dépourvu de routes et de villages. Tout n'est que lacs et forêts. On quitte le poste d'accueil en direction du lac pour la mise à l'eau. J'ai trouvé très peu d'informations sur ce circuit de canot-camping à cheval entre deux ZEC et les terres de la Couronne, et la dame à l'accueil ne semble pas en savoir davantage. Ici, on vient surtout pour la pêche et la chasse. Les pickups roulent à toute vitesse sur les chemins de gravelle pendant que notre minuscule Kia Rondo se déplace doucement avec son canot sur le toit.

La ZEC du Gros-Brochet me rappelle le lac où j'ai grandi, dans les Hautes-Laurentides, qui portait, lui aussi, le nom de Gros Brochet. Je suis déjà en amour. Avec le territoire, le parfum des conifères, le chant des huards, les bras d'Alain qui fracassent des branches de bois mort pour m'allumer un feu. Notre amour est une histoire de cœur et d'aventure. Il s'est tricoté au fil de milliers de kilomètres de forêts traversées ensemble.

Les bêtes étranges

Les lacs comptent d'innombrables presqu'iles et embranchements de ruisseaux qu'il faut éviter de prendre si on ne veut pas s'y perdre. Alain consulte le GPS pendant que je compare le paysage aux cartes topographiques au fil de notre progression.

Les aigles royaux et les pygargues à tête blanche survolent le ciel à la recherche de proies et nous observent voguer lentement dans ce labyrinthe de lacs. Les huards nous regardent, eux aussi, entre deux plongées sous l'eau pour refaire surface des centaines de mètres plus loin. Ici, nous sommes les étrangers. Les bêtes étranges qui circulent dans un machin qui flotte avec plein de matériel.

Dans le sillon de l'orage

Ce matin, il faisait beau. Il y avait un grand ciel bleu audessus de notre plage de sable fin lorsqu'on prenait notre café à l'ombre des pins gris et on s'est dit «il ne pleuvra pas aujourd'hui», mais le vent s'est levé et le temps de charger le canot, les nuages touffus avaient envahi le ciel.

Deux lacs plus loin, le vent prend de l'ampleur et le grondement du tonnerre se rapproche de nous. On repère une petite ile avec un terrain plat entre les conifères pour installer la tente à l'abri de la tempête.

Du haut de notre ile, la bâche se gonfle comme une voile de bateau. Je me demande si les cordes tiendront le coup. J'en empoigne une de mes deux mains pendant qu'Alain photographie les éclairs qui se déchainent autour de nous.

Au début de notre relation, je parcourais son fil Facebook, fascinée par ses clichés de caribous au sommet du mont Blanche-Lamontagne dans les Chic-Chocs. J'étais persuadée de ne pas avoir cette fibre d'exploratrice en moi jusqu'au jour où je l'ai suivi sur les rives d'un lac en Matawinie et qu'on



a monté la tente à la noirceur, pour découvrir des traces de loup autour du campement au réveil.

Avant j'avais peur du cri des bêtes, des craquements de bois, la première fois que j'ai entendu les loups avec toi j'avais la chienne. Je t'en voulais, je voulais juste déguerpir, me mettre à courir, aller me cacher, me réfugier loin de la forêt, près du monde, des maisons dans lesquelles les habitants regardent tranquilles dans leur salon leurs beaux programmes, leurs téléromans, leur Netflix, leur iPad, leurs patentes à gosse. Mon cœur battait dans ma poitrine, je faisais ma brave, je comptais dans ma tête, je récitais l'alphabet, n'importe quoi pour ne pas penser aux films de peur de mon adolescence, les Friday the 13th où tout le monde finissait charcuté dans la forêt

Tu me disais d'éteindre ma frontale et d'écouter les loups chanter derrière nous

J'ai repoussé mes frontières

Je me demande encore si je pourrais garder mon sang-froid, seule, sans lui.

L'ile est à l'embouchure d'une rivière dans un lac. L'orage stagne depuis deux heures au-dessus de nos têtes et les nuages tournent en rond comme s'ils étaient aspirés par un vortex qui emprisonne l'ile dans le sillon de l'orage.

Un air d'Atlantique Nord

Les cinq kilomètres de canot ont été faciles, mais 1300 mètres de portage en forêt nous attendent. J'aurais aimé un sentier large et plat, mais il est étroit et sinueux. Un premier voyage avec les barils étanches attachés par des harnais sur notre dos fait office de repérage. On monte, on descend, on enjambe des arbres morts, on contourne des roches. Je comprends que l'entretien du terrain est minimal. Je marche à un rythme soutenu. Pour chasser les moustiques qui me poursuivent et parce qu'il faudra faire deux allers-retours avec le matériel avant de pouvoir transporter le canot.

Six virgule cinq kilomètres plus tard, tout est arrivé à bon port. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force de porter le canot. En le déposant sur la rive de l'immense lac Devenyns, je comprends la mise en garde inscrite sur la carte qu'on trimbale depuis des jours: ATTENTION, FORTES VAGUES.

Nous avons eu une belle nuit entre celle de l'ile déserte et aujourd'hui, mais il semble que les éléments se dérèglent aux deux jours.

Le ciel se noircit et les vagues se fracassent sur le sable. La plage prend des airs d'Atlantique Nord. Ce soir, il n'y aura pas de feu de camp. Nous mangerons sous la bâche et dormirons au bruit des vagues dans la pluie diluvienne.

Tous les ruisseaux au fond de mon ventre

Le beau temps est de retour ce matin. Nouveau jour, nouvelle météo. Nouveau jour, nouveau portage. Il faut parcourir

huit kilomètres de canot avant de franchir 850 mètres de portage.

On met plus d'une heure à trouver le sentier. Je croyais qu'il y aurait une affiche, un ruban, une quelconque indication pour le repérer, mais il semble qu'ici, au sixième jour de l'expédition, c'est l'aventure à l'état pur. Quand enfin on accoste et qu'on marche sur une vingtaine de mètres, le sentier disparait dans la forêt dense. Je pense à mes collègues de travail, en ce moment sur les plages de la Méditerranée, et je me demande s'ils sentent ce dépaysement. En me frayant un chemin entre les branches d'épinettes qui m'éraflent la peau pour sortir de cette forêt touffue et rejoindre le chemin de terre qui devrait se trouver à une centaine de mètres, je me demande si dans leur Europe lointaine ils ressentent l'intensité du dépaysement que je vis au fin fond de nulle part, les jambes pleines d'éraflures et le sang qui dégouline le long des mollets à juste vouloir trouver le satané chemin pour sortir de là. Il n'y a personne autour, pas de chalet, pas de réseau cellulaire. On garde notre sang-froid. Alain consulte le GPS. On va bien finir par tomber sur le crisse de chemin de bois qui traverse supposément le sentier de portage. À ce stade, je ne m'imagine même pas comment on va s'y prendre pour faire passer le canot par ici.

Une éclaircie apparait derrière les conifères. C'est la route de terre. Elle traverse la friche d'une récente coupe de bois et on dirait qu'on vient d'atterrir en zone de guerre. C'est l'autre côté de la médaille. Quand on remonte vers le nord dans nos forêts boréales fières et importantes, on découvre les paysages désolants de l'industrie forestière.

Par ici un arbre vaut plus cher que l'or on kidnappe les épinettes pendant qu'on dort

On marche sur le chemin forestier. On regagne le fameux sentier de portage à une intersection et on rejoint la plage de notre prochain lac avec soulagement. Au retour vers notre canot, on retrouve le vrai sentier de portage qui mène au lac où nous attend le reste du matériel et on comprend que le sentier qu'on a pris n'était probablement qu'une piste de castor. Le vrai sentier de portage, lui, est à une centaine de mètres plus loin, disparu sous les herbes hautes.

Le soleil se couche derrière les montagnes qui bordent le lac et Alain s'endort près du feu, épuisé par les portages et nos journées au grand air. Je le regarde, si paisible, couché sur la plage. Mon cœur se serre. On s'est disputés avant le départ, une semaine plus tôt. Pour des histoires d'argent et des soucis de la vie quotidienne. On s'est emportés et on s'est même demandés si on devait vraiment partir au bout de nulle part, juste lui et moi.

Je le regarde dormir et je songe à toute l'eau des lacs, rivières et ruisseaux que nous avons bue au fil des ans. Comme si nous portions en nous tous les cours d'eau des forêts que nous avons traversées ensemble. Il y a une grande dimension poétique dans cette expérience intime de l'état

sauvage. Elle apporte une couleur à notre relation et une vision incarnée du vivant à laquelle notre amour puise pour continuer son chemin. Parfois, je ne sais plus si c'est la forêt qui nous façonne ou notre amour qui façonne la forêt. Tout est entortillé comme un vieux bouleau jaune qui pousse entre les arbres morts et qui s'élance vers le ciel, attiré par les étoiles.

Si un jour notre amour vient à mourir la forêt survivra-t-elle à notre rupture

Une question de nordicité

J'essaie d'écrire, de raconter nos aventures, mais personne ne comprend jamais notre passion pour le plein air et on finit toujours par me répondre: «Moi, c'est ça que j'appelle aimer la misère», mais il y a tant au-delà du simple fait de dormir sous la tente et de filtrer son eau et de faire pipi dehors pendant que des centaines de maringouins essaient de nous piquer les fesses.

Le Nord est un pan important de notre identité. Louis-Edmond Hamelin, géographe et père de la nordicité, a dit que «la géographie, ça s'apprend par les pieds, en marchant». C'est à Yellowknife, un matin de 1965, «gelé comme une corde» après une excursion de ski de fond, qu'il donna naissance au mot *nordicité*, «l'état d'être nord».

Notre Nord, il compte tant de kilomètres carrés que je n'aurai jamais assez de toute une vie pour le rencontrer. À la marche ou à la rame, je le découvre avec mon corps, avec mes muscles, avec la même force physique que déploie la faune qui l'habite pour survivre. D'égal à égal avec elle, je saisis toute la beauté et l'importance de nos forêts boréales. Quand je rentre chez moi après plusieurs jours à l'état sauvage, je me rue sur des aliments frais et je savoure une douche chaude avant une bonne nuit de sommeil. Puis, très vite, au fond de moi, renait cette étincelle qui me fait bruler de repartir dans le Nord.

Mon appartement manque de vert impossible de régner sur les montagnes de linge à plier

les éphémères s'accouplent ils vont tous mourir dans pas long

je perds du temps dans mon salon la vie m'attend ailleurs ●

Native des Hautes-Laurentides, **Julie Dugal** a toujours eu une relation intime avec la forêt boréale. Autrice du roman *Nos forêts intérieures* (Marchand de feuilles, 2020) et d'une vingtaine de textes en revue (xyz, Zinc, Estuaire, Les Écrits), elle s'intéresse aux notions de transmission et d'appartenance au territoire.

Photos: Alain Beaulieu

Nouveau Projet Concours de récits de voyage 2025

Nouveau Projet a toujours cherché à offrir une tribune à des formes d'écriture qui trouvent rarement leur place ailleurs. Genre littéraire en pleine mutation, le récit de voyage reflète une aspiration forte de notre époque: tourner le dos à nos environnements trop connus pour aller à la rencontre des autres et, ultimement, de soi-même.

Le jury

Un jury constitué d'auteur trice s, de journalistes et d'éditeur trice s sera chargé d'évaluer la qualité des textes soumis.

Récompenses

Premier prix — 1000\$
Publication dans
Nouveau Projet 29,
printemps-été 2025.

Deuxième prix — 500 \$ Publication sur notre site web.

Troisième prix — 250\$

Publication sur notre site web.

Conditions de participation

Longueur maximale:
Dix feuillets, soit 15 000 caractères, espaces comprises. Les textes plus courts ne seront pas pénalisés.

Date limite pour envoyer votre texte: 5 septembre 2024.

Frais de participation: 15\$ pour les abonné·e·s, 35\$ pour les autres.

Détails supplémentaires à nouveauprojet.com/voyage





Pourquoi le chandail du détective Surprenant est-il si laid?

SAMUEL MERCIER

LE COMMENTAIRE – La laine, qui a joué un rôle crucial dans le développement de la civilisation humaine, serait-elle en train de disparaitre de notre vie?

Considéré dans ce texte

Les chandails de laine véritable à l'ère de la fast fashion et des fibres synthétiques. Les tricoteuses des iles d'Aran. Les habits de Papineau. La merdification. Karl Marx. Le polyester.

■ J'ATTENDAIS LE 67

Saint-Michel, qui ne passe pas trop souvent hors des heures de pointe, quand mon regard s'est posé sur l'affiche d'une télésérie policière québécoise, *Détective Surprenant*, présentée sur Illico. Ce n'est pas la référence au personnage de Lorenzo Surprenant dans *Maria Chapdelaine* qui a arrêté mon regard, ni même les falaises de tuf rouge des Îlesde-la-Madeleine en arrière-plan, mais le chandail que portait l'acteur Patrick Hivon: un Aran bleu.

L'Aran est un pull marin appartenant à cette famille qu'en anglais on appelle «cable-knit»: un tricot à torsades. C'est l'un des modèles de chandail de laine les plus connus, surtout dans sa version blanche. C'est celui, par exemple, que porte Billy Crystal dans When Harry Met Sally. Des célébrités comme Elvis Preslev ou Marilyn Monroe ont aussi été photographiées vêtues d'un Aran. En 2019, l'acteur Chris Evans a relancé les ventes avec une photo de lui en portant un, devenue virale. Un article du New Yorker rapporte que le fabricant du chandail, Blarney Woollen Mills, une compagnie irlandaise qui vend des tricots depuis 1823, a vu ses ventes augmenter de 150 % après la diffusion de l'image. L'année suivante, Taylor Swift a repris le flambeau avec une photo d'elle en Aran qui a fait exploser les ventes chez ses fans.

Mais bien avant les vedettes, le chandail d'Aran était porté par les pêcheurs des iles irlandaises qui lui ont donné son nom. Contrairement aux fibres synthétiques, la laine peut absorber près de 30% de son poids en eau et continuer de garder au chaud. Le chandail était à l'origine fait de laine non lavée, d'où sa couleur traditionnelle blanc cassé, ce qui permettait de conserver ses huiles

naturelles qui le protégeaient de l'eau et de la saleté. Le pull bleu du détective Surprenant a donc une origine assez bien choisie pour l'univers maritime des Îles-de-la-Madeleine, où se déroule la série.

Sur l'affiche de l'abribus, le tricot avait l'air de mauvaise qualité, probablement en fibre synthétique ou en coton. Surement une question de budget dans le petit monde de la télésérie québécoise, mais qui pointe un problème plus vaste: la qualité actuelle des chandails, depuis que le côté pratique des dérivés du pétrole a permis à ceux-ci de supplanter les fibres naturelles.

Sainte-Flanelle

La laine occupe un rôle important pour au moins deux emblèmes de la culture québécoise: *Le vieux de '37* et la Sainte-Flanelle.

La flanelle, bien sûr, désigne le tissu dans lequel étaient taillés les chandails de hockey jusqu'aux années 1960. La laine cardée qui la compose a depuis été remplacée par le polyester, plus léger, plus respirant, plus lisse, plus facile à laver et à sécher, mais qui a aussi le désavantage de garder les odeurs (ceux et celles qui ont déjà eu un coloc joueur de hockey le savent). Le vieux de '37, pour sa part, est la représentation d'un type idéal, celui du patriote des rébellions de 1837 et 1838, tel que l'a imaginé l'illustrateur Henri Julien en 1887.

Peu avant les rébellions, le Parti patriote a mis en place une politique de boycott des produits anglais. L'habillement des patriotes n'avait cependant rien à voir avec la laine grossière du personnage dessiné par Julien. À l'époque, l'«étoffe du pays» relevait presque exclusivement de l'économie domestique. Manque de bol, le boycott a été décrété en juillet 1837, alors que les moutons avaient déjà été tondus.

L'illustrateur et historien Francis Back relate d'ailleurs les paroles de Louis-Joseph Papineau, arrivé devant ses supporteurs vêtu de tissus anglais: «L'on pourrait me répondre que je suis comme le prédicateur qui dit: faites ce que je vous dis et non pas ce que je fais.» Papineau promet de passer des commandes et d'arriver habillé «à la

canadienne, c'est-à-dire en étoffe du pays» plus tard dans l'année.

Après l'épisode des patriotes, les filatures se sont multipliées dans la vallée du Saint-Laurent, jusqu'à frôler la centaine. Les capitaux américains étaient attirés chez nous par deux avantages: la main-d'œuvre bon marché et l'abondance de rivières, qui offraient une énergie régulière et gratuite. La production lainière a aussi été favorisée par la guerre de Sécession, qui a ralenti le flot du coton.

Carder

Avant d'être filée, la laine doit être cardée, c'est-à-dire brossée afin que les fibres s'orientent dans le même sens. À la maison, cette opération était réalisée par les femmes avec deux brosses spéciales. Dans les filatures, cette opération a lieu grâce à l'énergie hydraulique. Le foulon, quant à lui, bat la laine avec une décoction d'eau et d'argile, afin de la transformer en feutre. La laine devient alors imperméable, et est utile pour la fabrication des chapeaux ou des manteaux.

La laine a cette particularité de feutrer lorsqu'on la maltraite. C'est d'ailleurs une des raisons qui expliquent sa baisse de popularité. En comparaison, les fibres synthétiques peuvent facilement être lavées et séchées à la machine. La laine, quant à elle, doit être lavée à la main (ou du moins dans un sac de lavage) et séchée à plat, parce que la suspendre quand elle est mouillée la déforme. Un séchage à la machine a le même effet qu'un foulon, en battant la laine jusqu'à ce qu'elle devienne du feutre.

Par chance, la laine a aussi l'avantage de sécréter une huile aux propriétés antimicrobiennes, la lanoline, ce qui permet généralement de simplement aérer le chandail de laine plutôt que d'avoir à le laver. Mais dans un monde où les consommateur trice s n'ont pas de temps, la laine demeure plus délicate à entretenir que les fibres synthétiques. Elle a aussi tendance à être plus chaude, plus piquante et plus allergène.

Pétrolification

Dans un article intitulé « Your Sweaters Are Garbage », publié dans The Atlantic à



Une toute nouvelle collection chez Atelier 10!

Les textes de nos meilleurs spectacles d'humour, accompagnés de commentaires de leurs auteurs et autrices.

Ça commence en beauté avec le premier spectacle solo de la très unique Virginie Fortin.





Pour vous procurer ce livre, en version papier ou numérique



atelier10.ca/humour

l'automne 2023, la journaliste Amanda Mull s'interroge sur la baisse de qualité des chandails de laine. Prenant l'exemple du chandail de Billy Crystal dans When Harry Met Sally, elle démontre qu'il serait aujourd'hui presque impossible de trouver la même qualité de tricot.

Mull explique que la dérèglementation des marchés, surtout à partir de 2005, a permis de délocaliser la presque totalité de l'industrie textile nord-américaine. Cette délocalisation vers l'Asie et l'Amérique latine a entrainé une détérioration des condition de travail, une baisse des salaires et donc des couts. Le problème est que le tricot est une des spécialités de la couture qui demandent la plus grande expertise technique. Un tricot fait à la machine n'aura pas la même qualité qu'un tricot fait main.

Ajoutons à cela la popularité des fibres de pétrole—comme le nylon, le polyester ou l'acrylique—, qui ont révolutionné les méthodes de production. La laine a le problème d'être une fibre d'origine animale qui varie en épaisseur. Aucun lot n'est pareil, ce qui rend le traitement du produit plus difficile à automatiser. C'est possible, bien sûr, mais le savoir-faire ouvrier que cela demande coute plus cher. Une solution est de carder la laine en la mélangeant à des fibres de pétrole pour obtenir un fil plus facile à paramétrer.

En 2022, l'auteur canadien Cory Doctorow a créé le concept de l'enshittification, qu'on pourrait traduire par merdification. Doctorow cherchait avec ce terme à décrire comment un réseau social commence par répondre à un besoin réel des usager·ère·s, pour ensuite servir aux annonceurs jusqu'à ne plus assurer sa fonction première alors que tout le monde en est devenu captif. Ce phénomène pourrait s'appliquer à l'ensemble de la production en système capitaliste.

Prenons l'exemple de la fast fashion, cette pratique de renouvèlement ultrarapide du stock des détaillants de vêtements; plutôt qu'un nouvel arrivage par saison, par exemple, on en voit jusqu'à plusieurs par mois. Contrairement à une idée reçue, le principe de la fast fashion n'est pas nécessairement de faire du cheap. C'est plutôt une révolution Le vieux de '37, par Henri Julien.

entamée dans les années 1980, avec l'informatisation des systèmes de vente au détail, qui a permis de tenir des inventaires en temps réel et de connaitre plus précisément les habitudes des consommateur-trice-s.

Avec l'internet, cette informatisation a pu s'étendre à l'échelle globale, en assurant un suivi de l'usine jusqu'à l'acheteur-euse. Grâce à une chaine d'approvisionnement optimisée, on arrive à produire et livrer en un temps record les vêtements qui aboutissent sur les tablettes ou en ligne. Tout le système tient donc à la précision des calculs, mais il peut fonctionner parce que la chaine d'approvisionnement s'adapte rapidement. Si un morceau cartonne, la production enchaine.

La dérèglementation a permis de délocaliser la presque totalité de l'industrie textile nord-américaine.



Shein

Contrairement aux designers traditionnel·le·s, qui pouvaient lancer trois ou quatre collections durant l'année, les compagnies de *fast fashion* comme Shein produisent annuellement des dizaines de collections, en copiant éhontément d'autres designers. Un vêtement présenté à une semaine de la mode à Paris peut se retrouver en imitation chez Shein quelques semaines plus tard, alors qu'il mettra encore un mois ou deux à arriver sur les tablettes du couturier ou de la couturière qui l'a concu.

Manger des
hydrocarbures,
s'habiller avec du
pétrole: il est peutêtre logique que notre
civilisation pétrolière
en arrive au stade
où elle abandonne
les fibres naturelles.

Ce modèle élaboré par H&M a été perfectionné par Shein, qui a coupé l'intermédiaire européen ou américain en plus de réduire les couts par la livraison en ligne. L'avantage compétitif de Shein est de concevoir et de produire directement en Chine, plutôt que de faire du pingpong entre l'Occident et l'Asie.

Les compagnies de fast fashion ont certainement démocratisé l'accès à la mode en produisant des vêtements tendance au dixième du prix traditionnelvoire au centième, quand on compare avec le prêt-à-porter de luxe. Le produit final est souvent de piètre qualité, avec un bilan carbone et humain désastreux, mais même les marques de grand luxe utilisent aujourd'hui les produits synthétiques et la main-d'œuvre bon marché. La merdification a suivi son cours: ce qui, au départ, devait nous amener les mêmes chandails pour moins cher a finalement donné quelque chose qui n'a plus rien à voir avec le produit original.

Surproduction

La popularité de certaines fibres, comme le mérinos et le cachemire, a également mené à leur merdification, en plus de faire pression sur les écosystèmes. Le phénomène n'est pas nouveau: déjà au Moyen Âge, le développement de la production lainière en Écosse et en Irlande a contribué à la déforestation. La Nouvelle-Zélande a connu plus tard le même sort.

À l'origine, les chèvres qui produisaient le cachemire provenaient des hauts pâturages de l'Himalaya. Le froid, l'humidité et le vent glacial de cette région expliquaient la finesse et l'épaisseur du duvet qui était peigné par les éleveurs. Aujourd'hui, la majorité du cachemire vient de Mongolie et de Chine.

Au cours des dernières années, la popularité des vêtements en cachemire a poussé les éleveurs des plaines à se lancer aussi dans la production, quand les chèvres ne sont pas carrément élevées en enclos et nourries au maïs. En conséquence, la fibre récoltée aujourd'hui a souvent peu à voir avec la finesse du cachemire d'origine, et sa production contribue, de surcroit, à l'appauvrissement des sols.

La demande a également accéléré le cycle de production. Il coute plus cher de peigner et de filer adéquatement la fibre, alors que les client·e·s l'achètent de toute façon. Résultat: les cachemires vendus aujourd'hui dans le commerce sont désormais souvent de piètre qualité. Ils auront tendance à être moins doux et à boulocher plus facilement, et ce, peu importe le prix.

La mode du cachemire a aussi eu pour effet de déprécier les autres types de laine, si bien que les agriculteur-trice-s d'Europe ou d'Amérique sont parfois contraint-e-s d'envoyer au fumier le produit de la tonte, étant donné qu'on ne leur offre à peu près rien pour la récolter. Cette baisse des prix a contribué au déclin de la qualité génétique des troupeaux, qui ont été sélectionnés surtout pour leur viande depuis des décennies.

De toute façon, faute d'usine adéquate, une laine produite en Amérique du Nord ou en Europe doit être envoyée en Chine pour être lavée et cardée, avant de revenir dans l'une des dernières filatures d'Occident. Au Québec, par exemple, il ne reste qu'une seule filature industrielle en activité, la Filature Lemieux, à Saint-Éphrem-de-Beauce, et elle ne lave pas la laine.

Capitaliser

Un des motifs les plus connus, celui de la chemise à carreaux, nous vient des filatures où les métiers à tisser étaient équipés de systèmes de cartes trouées qui permettaient au crochet de soulever les fils au moment opportun, afin de changer la couleur et de créer des motifs. Ce système d'armature, inventé par le Français Joseph-Marie Jacquard en 1804, est d'ailleurs l'ancêtre de la programmation informatique.

À partir de la fin du siècle sont apparus les premiers métiers Jacquard électroniques. Les cartes perforées utilisées plus tard par les ordinateurs sont copiées sur ce principe. Quelques décennies après leur invention, les ordinateurs permettent, à leur tour, de créer un système d'optimisation de la production, du transport et de la vente de vêtements à l'échelle planétaire.

L'histoire de la laine est intimement liée à celle du capitalisme. Dans le premier livre du *Capital*, Karl Marx nomme le système des enclosures—l'appropriation des terres communales par la noblesse anglaise—comme point de départ de ce système: «Transformation des terres arables en pâturages, tel fut son cri de guerre», écrit Marx.

L'histoire de la laine est intimement liée à celle du capitalisme.

Chassé·e·s de leurs terres par la production lainière, les paysan·ne·s de la fin du Moyen Âge allèrent rejoindre les bourgs et les villes où s'érigèrent les premières manufactures. Pour Marx, c'est carrément l'industrie de la laine et son accumulation primitive qui a créé le prolétariat. Pour nourrir tous ces gens, il faudrait désormais développer une agriculture de masse qui à

terme aurait recours, elle aussi, aux produits du pétrole pour créer les engrais chimiques.

Victor Hugo, dans ses *Misérables*, parlait déjà de ce phénomène d'appauvrissement des sols dans le long passage de son roman sur les égouts de Paris. «L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques», écrivait Hugo. Pour le romancier, la ville moderne drainait les nutriments des sols des campagnes, qu'elle rejetait ensuite dans ses égouts. D'après Hugo, c'est cet appauvrissement des sols par un flot de merde vers la mer qui aurait causé la chute de Rome, et qui causerait notre déclin.

Au 19^e siècle, les puissances européennes compensent par l'expansion impériale et l'extraction du guano sur les iles du Pacifique. La solution était alors d'aller chercher la merde et d'appauvrir les sols de l'autre côté du globe. La découverte de procédés d'extraction des engrais grâce à l'industrie minière et pétrochimique allait, encore une fois, déplacer le problème.

Manger des hydrocarbures, s'habiller avec du pétrole: il est peut-être logique que notre civilisation pétrolière en arrive au stade où elle abandonne les fibres naturelles. Après tout, Maria Chapdelaine, quand elle s'habillait pour l'église, était fière de laisser tomber ses étoffes du pays pour porter des tissus à la mode. La fast fashion nous offre aujourd'hui la possibilité de suivre facilement les tendances. Le look «authentiquement» marin du détective Surprenant a beau être en fibre de plastique ou en mauvaise laine, il n'a pas dû couter cher à la production du film, du moins en argent.

Authenticité

Dans les iles d'Aran, les femmes ont inventé un chandail que les capitalistes anglais et irlandais ont popularisé à travers le monde.

Ce passage de l'économie familiale à l'économie mondiale a créé un problème: il n'y avait pas assez de tricoteuses, ni de pêcheurs, ni de moutons sur les iles d'Aran. Le modèle a rapidement été reproduit ailleurs. Puis, la pression du marché a demandé une fabrication moins chère, qu'on a pu automatiser grâce à des machines à

tricoter. Les usines ont été délocalisées, la fibre naturelle a fini par être remplacée, et vous voilà avec le pauvre chandail de peau de misère du détective Surprenant, qui n'a rien en commun avec celui des pêcheurs irlandais du 20^e siècle, si ce n'est un vague imaginaire.

> Le meilleur chandail de laine, au 21e siècle, vous le trouverez probablement dans une friperie.

Le cout réel de ce système, lui, est difficile à concevoir. Il implique l'élevage de moutons dans un pays comme la Nouvelle-Zélande, l'envoi en Chine des toisons, où elles sont lavées, mêlées à des fibres de pétrole, cardées, teintes, puis filées. Le fil de fibre composite est parfois tricoté par des machines sur place, mais cette étape se fait souvent au Vietnam ou aux Philippines, où les conditions de travail sont encore moins bonnes qu'en Chine, puis le produit fini est envoyé dans un entrepôt nordaméricain avant de finir sur les tablettes (ou dans un colis UPS). C'est à ce cout humain et écologique que le détective Surprenant a pu acheter un modèle marin branché pour son sombre exil aux Îles-de-la-Madeleine.

Dans mes cours, j'ai parfois des élèves qui tricotent ou qui font de la broderie. C'est d'ailleurs à la mode, parait-il. Du moins, ce l'était durant la pandémie. Le geste est beau à voir, et il répond surtout à un besoin de se poser dans le monde de TikTok et d'Instagram.

La laine qu'on vend dans les boutiques est rarement produite ici, mais il y a de l'intérêt pour la production locale. La vérité, c'est que produire localement un chandail de laine peut difficilement se faire sous les 300 dollars. Encore plus s'il faut produire, laver, carder, teindre et filer la laine ici (ce qui est de toute facon impossible au Québec à l'heure actuelle, sauf à l'échelle artisanale).

Peu de gens sont prêts à payer ce prix pour un vêtement qu'il faut, en plus, traiter ensuite avec soin, en plus de ne pas pouvoir le porter dans des maisons surchauffées. Le problème, aussi, c'est que l'expertise n'est plus là. À ce stade, un pull industriel fabriqué au Canada serait probablement de moins bonne qualité que sa version *made in China*. Malgré les beaux discours sur l'achat local, nous sommes aux prises avec le même problème qu'au temps de Papineau.

L'entreprise de destruction du capitalisme pèse sur les écosystèmes humains, entraine le déclin des pratiques, des savoir-faire et des modes de vie traditionnels, mais le capitalisme est aussi parfaitement capable de nous vendre une authenticité de façade: du 100 % laine à l'empreinte écologique et humaine désastreuse, encore pire que du synthétique. Le meilleur chandail de laine, au 21^e siècle, vous le trouverez probablement dans une friperie.

Pour du neuf, à moins de tricoter soi-même, il est difficile de se sortir de cette spirale infernale. Déjà que nos vies sont écrasées par des demandes toujours plus pressantes, consacrer plus de temps pour se payer ou se tricoter un chandail est peut-être une chose difficile à demander, quand vous pouvez trouver le même look en acrylique pour moins de 40 dollars. Nous savons déjà que la solution serait d'acheter moins, d'acheter mieux, mais quelque chose en nous veut du neuf.

C'est de cette manière que les civilisations disparaissent, j'imagine: noyées dans un torrent de merde.

Samuel Mercier est un historien culturel et écrivain qui enseigne les lettres au collégial après de longues années à errer dans les couloirs universitaires. Il a piloté plusieurs projets anonymes et semi-anonymes, comme le *Père Duchesne*, une infolettre qui réfléchit aux conséquences des guerres culturelles sur le monde à venir. Son essai «L'éternel naufrage de la gauche » est paru dans *NP 15*.

Illustration: Juliette Lafleur



Il est où le feu qui fait que ça brule en dedans?

Cloué à son fauteuil roulant, incapable de poursuivre la passion qui l'aura habité toute sa vie—faire du théâtre—et presque entièrement privé de contacts avec le monde extérieur, AB décide d'affronter sa mémoire pour faire le bilan de l'artiste et de l'homme qu'il a été.

Nourri par de nombreuses heures d'entretiens avec André Brassard à la fin de sa vie, **Olivier Choinière** choisit la voie de la fiction pour nous parler d'un des plus grands metteurs en scène québécois et rendre justice à son legs artistique immense.

AVEC UN CONTREPOINT DE ROBERT LEPAGE

«Beckett lui tirerait son chapeau.»

— Odile Tremblay, **Le Devoir**

Pour vous procurer ce livre, en version papier ou numérique



LA DERNIÈRE CASSETTE Un portrait d'André Brassard Olivier Choinière ll est où le feu qui fait que ça brule en dedans? Pièces (A)

NOS RECOMMANDATIONS

Une sélection de critiques culturelles et de coups de cœur parus sur notre site web depuis le dernier numéro.

Nos articles numériques sont réservés aux membres. Abonnez-vous pour en profiter! **atelier10.ca/abonnements**

Livres



Faire la romance

Sarah-Maude Beauchesne (Cardinal)

Sarah-Maude Beauchesne écrit sur l'amour amoureux, bien sûr, mais aussi les amitiés, l'amourpropre, l'amour de la liberté qu'on découvre pour soi. C'est ce qui traversait ses billets de blogue et c'est ce qui continue de traverser ses romans jeunesse, ses livres, les séries qu'elle scénarise. *Faire la romance* ne fait pas exception: c'est un prolongement, parfois même une redite de ses autres histoires.

Ce récit s'ouvre sur la salle de bain de sa maison d'enfance, une pièce aux murs vert forêt décorés de photos. Sur deux d'entre elles, sa mère «pleure de douleur-joie-épuisement» après ses accouchements. Des images impudiques qui illustrent, pour l'autrice, à quel point donner naissance est un acte d'abnégation, sidérant de générosité. À 33 ans, elle-même n'a pas d'enfant et n'arrive pas à décider si elle en aura. Mais l'idée de la maternité tourne en elle, «violente, intense, accaparante»; il faut la choisir, ou

la rejeter. C'est une grande question—tellement grande qu'elle exige tout un livre.

Le récit se déplie ensuite en chapitres courts, qui retracent le parcours sentimental de la narratrice. On la découvre à 25 ans, puis 26, 27. Les bribes d'histoires rappellent celles du recueil *Les Fourchettes*, où l'autrice faisait revivre quelques morceaux choisis du blogue qui l'a fait connaitre; on y retrouve les mêmes pétillements, les mêmes émois du corps et du cœur. Beauchesne parle de façon poignante du plaisir féminin, a une longue aventure avec un homme marié, s'interroge sur l'hétérosexualité obligée, fait de ses amitiés des refuges. Surtout, elle écrit sur l'amour.

Le projet du livre appelle à une sorte de rétrospective—comment la question de la maternité est-elle devenue si obsédante?—, mais son exécution rappelle par moments les carnets qu'on écrit comme on se parle à soi-même, de façon circulaire, en se répétant, en ne trouvant pas toujours comment réfléchir aux choses qui nous assaillent.

Dans les passages les mieux réussis, la plume est d'une effervescence douce, qui nomme bien la texture des premières impressions, le gout de l'été et des belles erreurs, les petites abondances. Mais elle s'enfarge parfois dans des images malmenées («l'utérus comme un gratte-ciel déserté durant les vacances d'été») et n'arrive pas toujours à donner aux réflexions l'amplitude dont elles auraient besoin.

Le récit a cependant l'adresse de dessiner et de maintenir, encore plus que l'ambigüité face à la maternité, une ambivalence devant les modèles de l'amour: même quand arrive pour Beauchesne la romance, la vraie—un homme qui veut lui faire l'amour lorsqu'elle est menstruée, une demande en mariage dans l'été frais de Kamouraska, une vieille maison à la campagne—, ce n'est pas assez pour qu'elle adhère au rêve d'une éternité partagée. Elle continue de se réserver le droit de changer d'idée et, surtout, de préserver comme dans un écrin sa solitude souveraine, celle qu'exige l'écriture dans sa vie.

«Je ne peux donc jamais vraiment aimer en toute tranquillité», conclut l'autrice. C'est ce tumulte qui est le plus précieux dans ce livre, et dont la forme fragmentée, les hésitations, parlent le mieux. – AP



Frappabord

Mireille Gagné (La Peuplade)

Une mouche à chevreuil occupe la fonction de narratrice, et ce n'est même pas le choix narratif le plus étonnant de ce roman. Au fil des pages, *Frappabord* déterre un pan oublié de l'histoire de Grosse-Île, qu'on connait surtout comme le lieu de quarantaine des migrant-e-s irlandais-es du 19^e siècle, mais qui a aussi pendant la Deuxième Guerre mondiale accueilli un vaste et dangereux laboratoire à ciel ouvert. Il en résulte un livre écologiste sombre, aussi inquiétant qu'une dystopie. – CG



La vie secrète des arbres Fred Bernard et Benjamin Flao (MultiMondes)

Grand amoureux des arbres depuis son plus jeune âge, Peter Wohlleben a démarré sa carrière comme ingénieur forestier, avant de se détourner du modèle de gestion qui lui était imposé par son administration. Habité par sa connaissance intime de ces êtres exceptionnels, il a depuis encouragé la préservation de vastes forêts, où l'intervention humaine est proscrite, pour le plus grand bonheur des espèces (et le plus grand bénéfice de l'humanité toute entière). Saison après saison, cette bande dessinée inspirée de ses enseignements nous apprend comment les arbres se nourrissent, croissent, se reproduisent,

mais aussi communiquent entre eux et avec tout leur environnement. Il semble évident que nous avons encore beaucoup à apprendre. – MB



Les lits empruntés

Lily Pinsonneault (Québec Amérique)

Après *Sauf que j'ai rien dit* et *Pas pressée*, Lily Pinsonneault creuse le brouillard de sa rupture amoureuse avec l'éloquence et l'humour qu'on lui connait. En pratiquant l'autofiction pure, autant au niveau de la forme que du fond, l'autrice plonge la tête la première dans les aléas quotidiens de sa peine d'amour, peine qui se traduit de mille-et-une manières et qui dure, qui

dure, «comme dans la vraie vie». On pourrait d'ailleurs décrire son style comme ça: l'écriture de la vraie vie. C'est un livre courageux, beau, qui passe de la névrose amoureuse au renouveau, sans tomber dans les clichés du genre. – HH

Нуро

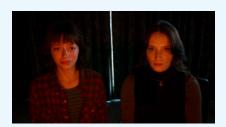
Paul Bordeleau et Nicola-Frank Vachon (Nouvelle Adresse)

En Islande, une étudiante et un voyageur de Québec décident de quitter le circuit touristique pour s'enfoncer dans les terres volcaniques d'une ile qui ne connait jamais vraiment la pénombre—si ce n'est la leur. Paul Bordeleau met tendrement en dessins visages et paysages, d'un superbe coup de crayon, sur un texte, non moins superbe, de l'acteur Nicola-Frank Vachon.

Pourquoi je n'écris pas Benoit Jodoin (Triptyque)

Qu'est-ce qui rend l'écriture possible? Benoit Jodoin interroge son parcours, celui d'un littéraire et historien de l'art issu d'un milieu modeste, qui a longtemps tourné autour de la création sans s'y hasarder. L'expérience d'une certaine «culture de la pauvreté»—marquée par la précarité, le rejet de la sensibilité, la difficulté de donner de l'importance à ce qui nous traverse—crée des entraves que l'ascension sociale e déblaie pas. Dans cet essai beau et anxieux, l'auteur appelle à déployer de nouvelles façons de réfléchir la littérature, de la lire et de l'écrire, pour aménager des accès multiples à l'expression de soi par l'art. Aussi poignant qu'éclairant. – AP

Écrans



Les chambres rouges Pascal Plante

Il suffit parfois d'une seule scène pour qu'un film marque à jamais les esprits. C'est le cas avec ce thriller québécois dont la signature visuelle, et surtout sonore, se met au service d'une économie narrative subtile et bien ficelée. Malgré le jeu parfois inégal des acteur-trice·s, ou peut-être est-ce le résultat d'un texte mielleux par endroits, le long-métrage fait forte impression. Une scène en particulier reste gravée dans la mémoire, tellement elle conjugue avec finesse la trame sonore, l'image et les exigences d'un film où le suspense doit rester au premier plan. – HH



CトントCタト Tautuktavuk (Sous nos yeux) Lucy Tulugarjuk et Carol Kunnuk

Deux sœurs, Saqpinak et Uyarak (campées par les deux réalisatrices) sont séparées par des milliers de kilomètres alors que la pandémie de Covid-19 éclate. L'une est à Igloulik au Nunavut, l'autre a quitté la petite communauté arctique pour Montréal après un épisode traumatique. Au fil de rencontres en visioconférence, elles se confient, partagent leur vulnérabilité et leur résilience. Épaulées par leur famille et leur communauté, elles tracent vaillamment leur chemin vers la guérison, qui culminera avec des retrouvailles bouleversantes à Igloulik. – JB



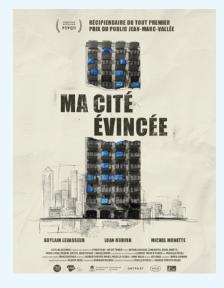
Les jours heureux Chloé Robichaud

Plusieurs histoires se chevauchent dans ce film articulé autour d'une cheffe d'orchestre qui tente de se faire une place au sein de l'Orchestre métropolitain tout en essayant de sauver son couple chancelant et de s'émanciper de son père violent. Vaste programme, comme on dit. En tout cas, la direction photo d'Ariel Méthot et la performance de Sophie Desmarais m'ont marquée—pour les bonnes raisons. – CG



Anatomie d'une chute Justine Triet

Une balle qui tombe dans l'escalier, un chien qui la ramasse et une musique qui déborde de l'écran pour nous gêner jusque dans nos sièges. Puis un corps sans vie, au milieu de la neige. Le dernier film de la réalisatrice française Justine Triet, Palme d'or à Cannes et doublement récompensé aux Golden Globes, dessine le portrait d'une relation de couple qui va si mal, et pourtant si normalement. *Anatomie d'une chute* ne fait pas l'unanimité par hasard: il est puissant, nuancé et fournit matière à réfléchir et à discuter longtemps après que les lumières de la salle se sont rallumées. – NLi



Mα cité évincée Priscillia Piccoli et Laurence Turcotte-Fraser

Lauréat du premier Prix du public Jean-Marc-Vallée du Festival de cinéma de la ville de Québec, Ma cité évincée est un documentaire qui suit le quotidien de gens résistant à des situations concrètes de «rénovictions» à Montréal, comme les résident·e·s du Manoir Lafontaine sur Le Plateau-Mont-Royal, où près de 100 locataires ont été menacé·e·s d'expulsion. De manière itinérante, le film se promène hors des sentiers commerciaux, accompagné de ses deux réalisatrices. Scoop: la ministre responsable de l'Habitation France-Élaine Duranceau aurait vu le film en catimini dans un petit cinéma indépendant de Québec. Espérons que cette œuvre sensible et engagée lui aura permis de contextualiser l'absurdité du controversé projet de loi 31, qui vise à encadrer plus rigoureusement les cessions de bail. - JB

Musique -



Lait paternel

Alaclair Ensemble (Disques 7ième Ciel)

Rien n'est clair à 100% sur le septième album d'Alaclair Ensemble. Pour la première fois depuis les débuts du groupe, il y a près de 15 ans, ce manque de précision, de concision et de sens dans les textes rend le produit final moins digeste. Les sujets abordés sont périlleux—on évoque maintes fois la culture de l'annulation et les *wokes*—et, même si les gars d'Alaclair Ensemble ne prennent que très rarement position, on comprend (ou, plutôt, on devine) une partie de leur position générale face à toutes ces thématiques brulantes d'actualité: la société est à la dérive et le bon sens se perd.

Alors qu'Eman et KNLO adoptent une approche nuancée, subtile et fine dans leurs textes, Robert Nelson sort de ses élucubrations bas-canadiennes habituelles pour envoyer des flèches plus directes. Ici et là, on décèle dans son discours une forte amertume—qui atteint des sommets sur «Forgot About Wats», une relecture

du légendaire duo de Dr. Dre et Eminem («Forgot About Dre») dans laquelle Maybe Watson est érigé en vénérable légende du rap québécois. On soupire en entendant quelques passages que ne renieraient pas une bonne partie des chroniqueur-euse-s d'un certain empire médiatique.

Au-delà du *flow* athlétique de Robert Nelson, qui retentit avec aplomb et dynamisme tout au long de l'album, on cherche—bien souvent en vain—l'humour, le recul historique et les envolées philosophiques saugrenues (mais si rafraichissantes) qui ont participé à construire sa renommée dans le paysage rap local.

Parlant de «recul», est-ce qu'il était trop tôt pour ramener Maybe Watson? Le rappeur déchu, qui a été expulsé du collectif après que les membres ont été informés «d'une histoire inacceptable» le concernant, reprend le micro sur «Carte postale», la deuxième chanson de l'album. Difficile de faire mieux pour casser le party, surtout après une formidable introduction comme la brillante «Alaclair Fontaine».

Au menu: piano-violon plaintif et texte saisissant, narré par un Watson à fleur de peau, qui s'adresse à ses anciens collègues d'Alaclair, soidisant en direct d'un séjour rédempteur sur le chemin de Compostelle. L'exercice est bien fait, presque touchant par moments, mais on se pose des questions sur sa pertinence. Qu'est-ce que Watson cherche à nous dire ici? Qu'est-ce qu'il a appris du scandale qui lui a couté sa carrière musicale? Chose certaine, on le sent davantage dans la victimisation que dans la contrition.

Heureusement, il y a des passages plus légers sur *Lait paternel*, et pour ça, on doit remercier Claude Bégin, qui nous offre des moments hilarants de pastiche musical («J'ai vu», «Sur le dos»), en reprenant les codes du folk, de la chanson française ou des standards jazz du milieu du 20^e siècle. Eman nous fait aussi plaisir à plusieurs reprises en incarnant divers personnages fantasques qui lui permettent de dynamiser son *flow* et son approche mélodique. Il est tout à fait génial sur la bombe house «Pas fou le mec», un époustouflant voyage de près de neuf minutes dans l'univers conspirationniste.

Au volant de toute cette offrande, à titre de réalisateur et producteur, on retrouve un Vlooper au sommet de sa forme. Visiblement inspiré par les explorations néofunk de l'album Sainte-Foy de KNLO et par les teintes néosoul chaleureuses de Soul Urge, de la chanteuse Modlee, deux albums qu'il a composés au cours des quatre dernières années, le musicien comble le criant manque de refrains accrocheurs de Lait paternel par des compositions rap progressives qui font la part belle au jazz. Sa collaboration avec le trompettiste Nic Boulay sur les excellentes «Ton ami conspi» et «Les étapes du deuil» donnent une profondeur insoupçonnée à l'album.

Bref, ce septième album fait preuve d'une belle évolution sur le plan musical. Mais du côté des textes, la folie emblématique du collectif nous manque. *Lait paternel* dilue l'essence d'Alaclair Ensemble. – **OBM**



monde autour

comment debord (Audiogram)

Trois ans après sa première offrande, le septuor montréalais comment debord revient avec un superbe album qui résonne de candeur et de caractère. Avec 12 titres qui possèdent «juste le bon niveau de clarté dans les idées», l'album sans majuscule fait mouche grâce à une maturité musicale et une identité que l'on sent bien formées. Heureux mélange de country, de disco, de funk et de folk, la musique du groupe se distingue également par ses paroles: accessibles et poétiques. Il s'avère difficile de ne pas les fredonner. – HH



Miracles

CRi (Anjunadeep)

Christophe Dubé (alias CRi) joue devant des salles combles à San Francisco et à Londres, mais il n'oublie pas d'où il vient. Après avoir fait découvrir Daniel Bélanger à ses fans du monde entier, le compositeur invite maintenant Klô Pelgag à entrer dans son univers sur la chanson «Silhouette». Jesse Mac Cormack, Sophia Bel et Half Moon Run collaborent aussi à cet album que j'écoute en boucle pour me donner de l'énergie. – CG



Black Classical Music

Yussef Dayes (Brownswood Recordings)

Yussef Dayes, figure éminente de la scène jazz londonienne, a sorti son premier projet solo l'automne dernier. *Black Classical Music* est un disque instrumental d'une heure en hommage aux musiques noires. – NLi



Facets Shay Lia (AWAL Recordings)

Depuis une dizaine d'années, Shay Lia est l'une des chanteuses R&B montréalaises les plus en vue à l'international. La proche collaboratrice de Kaytranada a enfin dévoilé son premier album complet le mois dernier. Sur Facets, la Française d'origine va au-delà des limites de son style de prédilection pour offrir un alliage moderne de synthpop, de disco, de néosoul et d'afrobeat, fruit de sa collaboration avec plusieurs compositeurs de renom comme Chiiild, Andrés Rebellón et, évidemment, Kaytranada. En résulte un album hétéroclite au groove enlevant, mené par la voix douce et enveloppante de Shay Lia. – OBM



Etienne Dufresne fait des efforts

Etienne Dufresne (Chivi Chivi)

Quelque part entre le folk et la pop, cet album se distingue par ses textes intimes qui explorent les petites et les grandes blessures du quotidien. Etienne Dufresne se présente avec modestie, en assumant sa vulnérabilité. Ses chansons abordent des thèmes universels, passant du rapport à la famille et à la découverte de soi aux contradictions internes qui animent nos esprits. Réalisé par Alexandre Martel (Hubert Lenoir, Lou-Adriane Cassidy, Thierry Larose), ce deuxième opus s'écoute aussi bien en voiture que lors d'une soirée entre ami-e-s. – AF

XO Skeleton

La Force (Secret City Records)

La Force. Voici l'excellent pseudonyme qu'a choisi l'autrice-compositrice et chanteuse montréalaise Ariel Engle (aussi du duo Thus Owls) pour le projet musical qu'elle mène en solo depuis quelques années déjà. Remarquée pour la texture soyeuse de sa voix, qu'elle met au service d'un texte envoutant, d'une mélodie aérienne, La Force captive de nouveau l'attention avec XO Skeleton, son dernier album. À l'instar de Solange, de FKA twigs, elle offre une expérience intimiste, généreuse et planante. – HH

Collaborateur-trice-s

- **AF** Ariane Fournier,
- stagiaire
- AP Amélie Panneton, critique littérature
- CG Catherine Genest, cheffe de pupitre, numérique
- HH Héloïse Henri,
- boutique Atelier 10
- JB Jason Béliveau,
- critique cinéma
- MB Maud Brougère, secrétaire de rédaction
- NLi Nemo Lieutier,
- adjoint éditorial
- **OBM** Olivier Boisvert-Magnen, critique musique



LA DIGNITÉ: AU CŒUR DE NOTRE IMPLICATION SOCIALE

PARTOUT AU QUÉBEC

Dans Lanaudière, Mission inclusion est fière de soutenir des initiatives innovantes pour lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Parmi elles, La Hutte - Hébergement d'urgence contribue à mettre fin à l'itinérance en sortant les personnes de la rue et en leur permettant de s'installer de manière durable en logement.

De Baie-Comeau à Gatineau, en passant par Terrebonne, **Mission inclusion** veille à ce que personne ne soit laissé pour compte.





DONNEZ

1 877 288-7383 missioninclusion.ca

Vous cherchez une forme de don simple?
Textez MISSION au 20222 pour faire un don de 25 \$ à Mission inclusion.











Près d'une cinquantaine de Villages-relais, comme Saint-Donat, vous attendent pour des vacances en toute sécurité!

villages-relais.qc.ca



or LANAUDIÈRE

Nichée entre les Laurentides et la Mauricie, Lanaudière séduit par ses vastes espaces verts, ses rivières sinueuses et ses montagnes majestueuses. La région compte aussi de charmants villages et des festivals culturels qui l'animent tout au long de l'année.

Depuis quelque temps, Lanaudière a développé une belle offre récréotouristique basée sur la nature omniprésente et une gastronomie axée sur les produits du terroir, les fromages et les saveurs régionales—de quoi donner envie d'aller y faire un tour cet été!





Laisser le vivant circuler

Grâce à son plan de connectivité écologique, la Fiducie de conservation des écosystèmes de Lanaudière contribue à la protection d'une trentaine d'habitats naturels de la région.

TEXTE JOANIE PIETRACUPA
PHOTO NANCY GUIGNARD

- EN 2016, LA FIDUCIE DE CONSERVATION

des écosystèmes de Lanaudière (FCEL) a mis sur pied un plan complet de «connectivité écologique»—définie par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) comme «les mouvements sans entrave de la faune et de la flore et le flux des processus naturels qui soutiennent la vie sur Terre». Ce projet a pour but de relier et de préserver 30 écosystèmes prioritaires du sud de Lanaudière identifiés et cartographiés lors de travaux réalisés en 2007 et 2008 par le ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs et le ministère du Développement durable, de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques de l'époque.

L'objectif premier de ce plan à long terme? «Mettre du patrimoine à l'abri à perpétuité, rien de moins!» révèle Michel Leboeuf, ex-directeur général de la FCEL nouvellement à la retraite. Concrètement, ce travail essentieleffectué un peu partout à travers le monde, et même dans notre belle province, insiste le détenteur d'une maitrise en sciences biologiques-peut passer par diverses actions, comme le reboisement de certaines zones ou la notarisation de terrains privés recouverts de forêts matures (de 100 ans et plus) ou de milieux humides, par laquelle les propriétaires s'engagent à protéger à perpétuité ou à réhabiliter une partie ou l'entièreté de leurs terres pour favoriser l'épanouissement ou la libre circulation des espèces fauniques, floristiques ou fongiques sauvages qu'elles abritent. «On veut surtout s'assurer que ces habitats préalablement identifiés par nos équipes et principalement situés dans des corridors reliant le sud et le nord de Lanaudière soient maintenus, même s'ils sont fragmentés, et pour le plus longtemps possible, indique Michel Leboeuf. Parce qu'au rythme où vont les choses actuellement, les milieux, suivis de près par les espèces qui les habitent, disparaissent très rapidement.»

Des corridors de vie

Dans l'avant-propos des Lignes directrices pour la conservation de la connectivité par le biais de réseaux et de corridors écologiques publiées par l'UICN en 2020, on peut lire que «la vie sur Terre s'épanouit là où les écosystèmes sont en bonne santé et connectés sur le plan écologique. À mesure que les impacts des activités humaines s'intensifient sur la planète, on assiste à la diminution et à la fragmentation des écosystèmes naturels. La dégradation et la fragmentation des écosystèmes naturels figurent parmi les principales causes de la crise mondiale de la biodiversité.» Autrement dit, les activités humaines, notamment le développement urbain et l'exploitation forestière, qui se déroulent à proximité d'habitats naturels (forêts, parcs nationaux, aires marines, etc.) perturbent les corridors écologiques au point d'entraver le passage des animaux et la dissémination des plantes et des organismes fongiques sauvages, ce qui les empêche de prospérer, voire de survivre.

Dans Lanaudière, l'urbanisation des milieux naturels et l'arrivée d'espèces colonisatrices agressives, tel le roseau commun qu'on aperçoit en bordure de nombre de routes au Québec, entrainent la disparition d'espèces sauvages, un problème auquel s'attaque activement l'équipe de la FCEL. Parmi les espèces emblématiques présentement en péril dans la région: la grive des bois, «un oiseau typique des forêts matures du sud du Québec, qui a du mal à se nicher, en ce moment, par manque de périmètre pour se reproduire, dénicher de la nourriture et se développer», expose Michel Leboeuf. La chouette rayée, le hibou moyen-duc, le petitduc maculé, le pic flamboyant, la petite chauve-souris brune, le chevalier cuivré, la tortue mouchetée, le cypripède têtede-bélier, le polygale sénéca, l'utriculaire à fleur inversée et l'amanite de Jackson comptent aussi au nombre des espèces en voie d'extinction.

En plus de préserver les zones importantes et de lutter contre les espèces envahissantes exotiques, la Fiducie travaille à reconnecter, via des corridors écologiques, les grands noyaux naturels, c'est-à-dire les parcelles de terrain assez vastes (d'environ 300 hectares, mais idéalement de 500 hectares et plus) pour englober un maximum d'espèces vivantes. Depuis la création de son plan de connectivité, il y a huit ans, la plupart des corridors les plus faciles à préserver ou à restaurer l'ont déjà été.

Selon Michel Leboeuf, le geste le plus important que l'on peut poser comme citoyen·ne·s pour contribuer à la préservation des animaux, des plantes et des organismes fongiques sauvages est de participer à la sauvegarde et à la reconnexion des milieux naturels, notamment en cédant son terrain pour qu'il soit protégé ou reboisé par un organisme environnemental comme la FCEL, ou en créant des corridors

écologiques à petite ou à grande échelle, au moyen d'une ruelle verte qui fera passer des pollinisateurs, par exemple.

«Ces actions aideront à maintenir la biodiversité pour le futur, mais aussi à limiter le réchauffement climatique à 1,5°C, à maintenir notre agriculture viable, à conserver notre eau potable, à laisser les arbres nous rendre leurs services écologiques comme purifier l'air, bref, à assurer notre survie! ajoute-t-il. Je dis souvent qu'un seul hectare de forêt vaut des milliers de dollars en services rendus... C'est à nous, êtres humains, de rendre la pareille à la nature et aux espèces en les protégeant le mieux possible!» •

Journaliste et autrice, **Joanie Pietracupa** a occupé le rôle de rédactrice en chef de divers magazines féminins pancanadiens (*ELLE Québec*, *ELLE Canada*, *VÉRO*, *Clin d'œil*, *LOULOU*). Elle siège également au CA de l'OBNL ÉquiLibre, qui vise à favoriser le développement d'une image corporelle positive auprès des Québécois-es.

D'autres initiatives locales pour la transition

Leçon de partage

C'est dans la municipalité de Crabtree que l'application mobile Partage Club, qui compte désormais cinq villes membres, a vu le jour. Pour un tarif annuel de 60 dollars (après trois mois offerts gratuitement), les utilisateur-trice-s du «plus grand magasin en ligne d'objets gratuits à deux pas de chez soi», comme l'appelle sa cofondatrice Fauve Doucet, peuvent prêter et emprunter à leurs voisin-e-s des articles en tous genres—des jouets pour enfants aux chapiteaux extérieurs, en passant par des vélos de performance et des outils de jardinage—par l'intermédiaire d'une interface ultrapratique et conviviale.



Objectif zéro déchet

En 2022, la Ville de Mascouche a lancé un défi à ses citoyen-ne·s: réduire d'au moins 15 % les matières résiduelles (déchets, recyclage et compost) de leur ménage dans le but de se rapprocher d'un mode de vie zéro déchet. Résultat de la première édition de ce défi mis en place sur trois mois? La quasi-totalité des familles participantes ont réussi à réduire considérablement la quantité de matières résiduelles qu'elles produisent, plus de la moitié des ménages atteignant même l'objectif initial de 15 %. Au total, c'est près de 3500 kg de déchets qui ont été éliminés—ce qui totaliserait environ 14 tonnes sur une année complète. La deuxième édition du Défi zéro déchet vient de se terminer.

Bibliothèque nomade



Avec des livres, des jeux et l'écoute attentive de bénévoles: voilà comment la Biblio mobile de Saint-Gabriel-de-Brandon combat la solitude chez les personnes âgées ou en perte d'autonomie. Créé durant la pandémie par l'équipe du Centre d'action bénévole Brandon, le service a pour but d'offrir de la compagnie aux gens seuls, mais aussi de prévenir la maltraitance chez les ainé-e-s. Aux trois semaines, deux bénévoles au volant d'une van remplie de livres, de jeux de société, de cartes de bingo et de casse-têtes arpentent donc la ville pour distribuer du matériel de divertissement aux plus vulnérables, en plus de consacrer une heure de leur temps à jouer et à échanger avec ces personnes.



La Caisse d'économie solidaire est l'institution financière des entreprises collectives partout au Québec.

Nous mettons en commun l'épargne de nos membres, particuliers et organisations, pour investir dans le développement d'une société plus juste, solidaire et viable.

Joignez le mouvement!





Guillaume Pelland: comme un sage

Le fondateur de Paysage gourmand déploie son expertise au croisement de l'horticulture ornementale et du maraichage.

TEXTE ELISABETH CARDIN PHOTO NANCY GUIGNARD

- AGENOUILLÉ DANS LE LICHEN À CARIBOU,

tout près d'une talle de camarines et d'une autre d'airelles vigne-d'Ida, le petit Guillaume est, sans le savoir, en train de vivre une expérience qui s'inscrira à tout jamais comme un repère précieux dans la marche de son existence. Sur cette Côte-Nord sauvage, rien ne peut le distraire, même pas la plus achalante des mouches noires. L'enfant-cueilleur est trop occupé à ramasser des baies pour sa mère, qui les transformera (enfin, il l'espère) en tarte.

Guillaume est comme la plupart des autres enfants montréalais, avec peut-être une chance supplémentaire: ses parents l'emmènent chaque été visiter les plus beaux paysages québécois. Si les conditions le permettent, il cueille, pêche, mange, vibre et prend racine. Et toutes ces richesses, qui le pénètrent par les pores, allument en lui un feu sacré. Ceux et celles qui en sont habité·e·s le reconnaitront; c'est un feu qui éclaire et qui réchauffe, une braise sur laquelle il fait bon cuisiner, une flamme qui donne envie de protéger son territoire et de brandir le flambeau de la révolution. Les genoux dans le lichen et la bouche tachée de rouge, le petit Guillaume ne se doute pas qu'il deviendra un leader de l'aménagement paysager comestible.

Je ne vous apprendrai rien, les artistes semblent pouvoir interpréter les messages importants que l'univers nous envoie. Mais comment choisir le bon médium pour exposer ces nécessités collectives au grand jour? Guillaume Pelland aurait pu choisir un autre sentier. L'éveil à la musique—à coup de tounes d'Harmonium dans les *speakers* de l'automobile familiale—est arrivé en même temps que l'amour de la nature qui se mange. Avant de s'inscrire à l'Institut de technologie agroalimentaire de La Pocatière, Guillaume se produit avec son groupe, les Gardiens potagers, sur les planches du Café Campus et du Club Soda. Mais alors qu'il s'apprête à sortir un premier album, il choisit de répondre à l'appel de la terre et quitte la ville pour étudier la production horticole dans le Bas-Saint-Laurent.

Deux-mille-six. Guillaume Pelland se souvient bien de cette époque. Un collègue, qui vit dans une petite cabane sur une petite terre, l'initie à la permaculture. «Wow. Créer un environnement nourricier où chaque élément—l'humain compris—est en équilibre avec les autres composantes de son écosystème, ça se pouvait. À l'école, on nous apprenait l'ornemental d'un bord, et le maraicher de l'autre. Je me demandais: pourquoi pas les deux en même temps?»

Cette ambition, bien posée au creux de son baluchon, mène Guillaume vers des expériences fondatrices. À sa sortie de l'école, il fait d'abord ses armes au Jardin des Pèlerins à Saint-André-de-Kamouraska, puis sur une ferme maraichère d'Hemmingford. Guillaume démarre ensuite sa première entreprise, Floro, spécialisée en production et transformation de fleurs comestibles. C'est le début d'un important travail de pionnier et la confirmation d'un objectif clair: faire en sorte que tout le monde puisse manger son aménagement paysager, de la racine jusqu'au fruit.

En 2013, le jeune homme s'installe à Rawdon, dans la région de Lanaudière, et fonde Paysage gourmand. L'idée? Produire des végétaux à la fois ornementaux et comestibles et créer des aménagements nourriciers pour démocratiser l'agriculture et soutenir la sécurité alimentaire. Un défi que relève admirablement l'entrepreneur depuis plus d'une décennie.

Le terme *entrepreneur* tout court rend toutefois Guillaume mal à l'aise. «Je dirais plus que je suis un entrepreneur social. Je me vois comme un artiste investi d'une mission, qui doit passer par l'entreprise pour parvenir à la réaliser.» Mais être missionnaire a un cout: défoncer les portes blindées du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec n'est pas de tout repos. Guillaume buche dur pour que les activités de Paysage gourmand—malgré leur caractère résidentiel ou commercial—soient reconnues comme agricoles par le gouvernement et, donc, subventionnables.

«Bien sûr que c'est de l'agriculture qu'on fait! À petite échelle, mais de l'agriculture quand même. Il faut simplement s'adapter aux besoins des gens et aux contraintes de l'espace. La clé du succès, c'est de cultiver la bonne plante au bon endroit et pour la bonne personne.»

Guillaume et l'équipe de Paysage gourmand font tomber les frontières du comestible en intégrant des aliments partout où il est possible de le faire. N'est-il pas vrai que de



côtoyer des aliments bruts et vivants nous sensibilise à leur nature propre, à leur valeur réelle et aux impacts de nos choix alimentaires sur notre société? Guillaume Pelland a une opinion claire sur le sujet. Pour agir positivement sur le monde, il faut réintégrer le jardinage et la cuisine—entre autres choses—dans nos vies.

Pelland rêve d'un Québec qui cultive, qui cuisine, qui transforme et qui conserve. Un Québec qui reprend le pouvoir de sa propre alimentation et qui renoue avec ses saisons. Et en attendant que les instances gouvernementales emboitent le pas à l'autonomie alimentaire, Guillaume Pelland, malgré les mouches noires qui l'achalent, continue de nous offrir des espaces qui nous ressemblent et qui grandissent. •

Elisabeth Cardin cherche à tisser des liens entre le territoire et les communautés au moyen d'une alimentation plus respectueuse des écosystèmes, naturels et humains. Elle est l'autrice de notre Document 19, Le temps des récoltes (2021).









EXPLOREZ LES NOUVEAUX CIRCUITS TOURISTIQUES GOURMANDS,

GOÛTEZ LANAUDIÈRE!

PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DES SAVEURS AUTHENTIQUES DE LA RÉGION.

Les meilleurs endroits pour découvrir Lanaudière

TEXTE MARIE-JULIE GAGNON
PHOTOS NANCY GUIGNARD

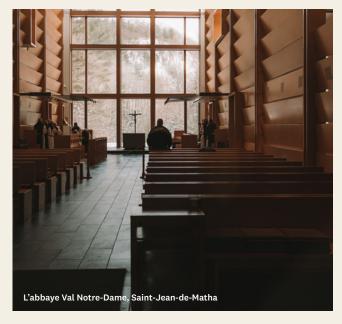
FAIRE ET MANGER

Saveurs lanaudoises

Un arrêt à la Ferme Vallée verte 1912 de Saint-Jean-de-Matha s'impose pour les amateur trice s de fromages et de yogourts issus de l'agriculture durable. Ici, les vaches sont élevées sans ogm et font de l'«autotraite»: ce sont elles qui décident quand le moment est venu de tirer leur lait, et qui se dirigent alors tout bonnement vers le robot à traire. Elles ont aussi droit à une brosse pour se gratter le dos quand bon leur semble, à des carrés de sable où elles peuvent s'étendre à loisir et, surtout, à une alimentation saine. Impossible de quitter les lieux sans faire quelques emplettes! Depuis 2007, Au jardin des noix produit noix et noisettes nordiques. Il est aussi possible d'en faire la cueillette et de prendre part à une foule d'ateliers, par exemple pour apprendre à confectionner des confitures. L'automne, la cueillette de champignons est également au programme.

Ferme Vallée verte 1912 — 180, rang Guillaume-Tell, Saint-Jean-de-Matha Au jardin des noix — 511, rang Kildare, Saint-Ambroise-de-Kildare





FAIRE ET MANGER

De la forêt à la table

L'**abbaye Val Notre-Dame** n'est pas que le lieu de résidence des moines de l'ordre cistercien de la Stricte Observance. C'est aussi un site où l'on peut pratiquer des activités de plein air et se régaler de saveurs locales. Sa boutique gourmande recèle des délices, dont plusieurs proviennent des environs. Parfait pour prendre une pause au retour d'une randonnée autour du monastère, le bistro 100% forêt propose quelques plats réconfortants, comme une soupe minestrone avec épices forestières ou un pogo au sapin. Depuis quelques années, des ateliers culinaires entrainent les curieux euses en forêt, été comme hiver, à la découverte d'espèces comestibles. Les expériences proposées varient selon la saison, la durée et les thématiques. Une sacrée bonne idée!

L'abbaye Val Notre-Dame — 250, chemin de la Montagne-Coupée, Saint-Jean-de-Matha



Photo: Simon Laflamme

DORMIR

Dans le bois

Expérience Equinox. Des dômes tout équipés accessibles en toute saison.

1500, chemin du Lac-du-Castor, Notre-Dame-de-la-Merci

Gollé Goulu. Sept hébergements de prêt-à-camper insolites. À noter que la navette de Bonjour Nature permet de s'y rendre sans voiture depuis la métropole.

1300, rang des Venne, Saint-Côme

Refuges du parc régional de la Forêt-Ouareau.

En plus des terrains de camping où les randonneur-euse·s peuvent planter leur tente, des refuges sont éparpillés dans différents secteurs du parc.

2007, chemin du Massif, Notre-Dame-de-la-Merci (poste d'accueil du secteur du Massif)

Yourtes et cabanes de Chalets Lanaudière.

Vingt-cinq chalets pouvant accueillir jusqu'à 50 personnes ainsi que quatre yourtes et quatre cabanes. Les animaux de compagnie sont les bienvenus

8082, chemin du Lac-Morgan, Rawdon

MANGER

Bienvenue dans Ma Cuisine

Sise dans une maison ancestrale de 1870,

Ma Cuisine est l'une des adresses les plus courues de Saint-Gabriel-de-Brandon. Difficile de décrire la carte de cet établissement familial qui mise sur la variété et les ingrédients de saison.

Les amateur-trice-s de grillades, tartares et fruits de mer y trouveront en tous cas leur compte.

On ne s'étonne pas de voir sa grande terrasse prise d'assaut les beaux jours d'été!

Ma Cuisine — 179, rue Dequoy, Saint-Gabriel-de-Brandon

FAIRE ET MANGER

Du cidre à l'huile de canola

À **Qui sème récolte**, à Saint-Jean-de-Matha, c'est le cidre qui est à l'honneur, en plus des autres produits du verger, de l'érablière et de l'huilerie. Un endroit où il fait bon se balader et pratiquer l'autocueillette en automne.

Qui sème récolte — 291, rang Saint-Guillaume, Saint-Jean-de-Matha



Photo: Chantal Chartrand

BOIRE

Gin, vin, bière... hic!

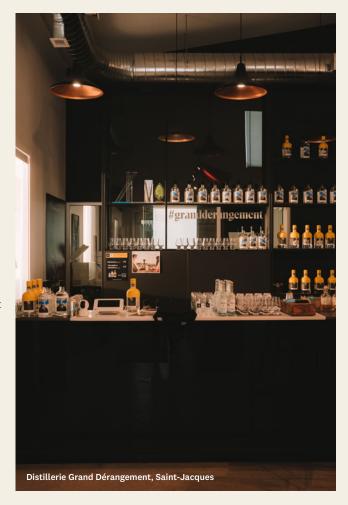
La **Distillerie Grand Dérangement**, dont les produits sont certifiés biologiques, tire son nom d'un chapitre méconnu de l'histoire régionale. C'est d'ailleurs l'un des éléments mis en relief dans leur Économusée du distillateur, qui raconte notamment la déportation des Acadien·ne·s de 1755 ainsi que le retour d'une partie d'entre eux et elles en sol québécois, plus particulièrement à Saint-Jacques, où se trouve la distillerie. L'Économusée s'attarde également aux folles années de la grande distillerie de la Melchers, qui a eu pignon sur rue à Berthierville pendant près d'un siècle. La distillation artisanale est aussi expliquée. La première microdistillerie de Lanaudière, qui élabore ses produits du grain à la bouteille, propose par ailleurs des dégustations et des visites selon les intérêts de chacun·e.

Vous avez plutôt un faible pour le vin? À Saint-Gabriel-de-Brandon, le Vignoble Saint-Gabriel, lui aussi biologique, est surtout intéressant pour son cadre idyllique du printemps à l'automne... et son musée de tracteurs antiques!

Baptisé Le Mernois lors de son inauguration en 2004, le **Vignoble Saint-Thomas** a quant à lui changé de nom en même temps que de propriétaires, en 2013. L'un des membres de ce groupe, Éric Gagnon, s'est initié au métier de vigneron en Suisse, où il a aussi été hockeyeur. En plus du merlot, le frontenac, le marquette, l'adalmiina, le sainte-croix, le radisson, le sabrevois et le swenson white poussent sur les terres sablonneuses du domaine, où était jadis cultivé le tabac. Il est possible de visiter le site de mai à octobre et de prendre part aux vendanges à l'automne.

À Joliette, **Alchimiste Microbrasserie** brasse bières et idées depuis 2001. L'un de ses projets, Brasser Lanaudière, vise à mettre en valeur les saveurs de la région grâce à diverses collaborations. L'entreprise organise d'ailleurs plusieurs évènements ponctuels en plus des dégustations sur place. On y propose aussi du cidre, de quoi se remplir la panse et même des jeux, comme le pingpong.

À la **Microbrasserie Locomotiv**, on vous invite à pénétrer dans les coulisses de la fabrication des bièressi vous n'avez pas déjà succombé à l'attrait des burgers «décadents» de son restaurant.



À la **Microbrasserie Ruisseau Noir** de Terrebonne, en plus des bières régulières et saisonnières, on trouve des alcools d'autres entreprises québécoises. Le pub met de l'avant des classiques de ce type d'établissement, avec une petite touche personnalisée. Pogo de sanglier ou soupe à l'oignon à la Brown Ale?

Distillerie Grand Dérangement — 44, rue Marcel-Lépine, Saint-Jacques **Vignoble Saint-Gabriel** — 2190, rang Saint-David, Saint-Gabriel-de-Brandon

Vignoble Saint-Thomas — 1101, rang Sud, Saint-Thomas Alchimiste Microbrasserie — 681, rue Marion, Joliette Microbrasserie Locomotiv — 125, rue D'Iberville, Berthierville

Microbrasserie Ruisseau Noir — 3130-A, boulevard des Entreprises, local 120. Terrebonne

BOIRE, MANGER, FAIRE

Les 5 incontournables de Jean-Michel Dufaux

Propriétaire d'un chalet situé dans Lanaudière depuis 2014, l'animateur, auteur et photographe Jean-Michel Dufaux passe le plus de temps possible au bord de son lac. Il fait régulièrement part de ses trouvailles sur le blogue *Siège hublot*, en plus de coanimer des émissions consacrées au voyage et diffusées sur Évasion.

Poissonnerie Rive-Nord. «C'est ma poissonnerie préférée dans la grande région de Montréal. Son service comme ses poissons sont excellents. Elle a aussi des mets préparés comme des *crab cakes*. C'est pratique parce que c'est sur le chemin pour me rendre dans Lanaudière. Je m'y arrête systématiquement.»

512, boulevard Iberville, Repentigny

Sentiers du lac en Cœur (sentiers Mandeville). «Comme ce n'est pas un parc, ni provincial ni fédéral, c'est moins connu et moins fréquenté. Il y a des lacs et des sentiers accessibles aux randonneurs à pied ou en raquette, c'est vraiment joli.» À noter que l'accès est gratuit et que les chiens en laisse sont acceptés.

Chemin du Lac-Long, Mandeville (suivre les écriteaux à partir du bureau de poste de Mandeville)

Bistro La Cache. «C'est un petit restaurant-hôtel très sympathique. Les *fish and chips* sont très bien. C'est aussi une bonne adresse pour aller boire un verre. Il y a un bon choix de bières. La vue sur le lac Maskinongé est superbe.»

310, avenue du Parc, Saint-Gabriel-de-Brandon

La Source Bains nordiques. «J'adore cet endroit. Le spa est magnifique. Beaucoup d'arbres ont été préservés autour de la structure contemporaine des bains. On a vraiment l'impression d'être au milieu de la forêt, entouré de beaux reliefs. C'est une belle destination en toute saison.»

4200, rue Forest Hill, Rawdon

natürSUP. «C'est une boutique qui fait aussi de la location de planches à pagaie, un sport que j'ai appris à apprécier. J'ai pu en louer avant d'en acheter. Ce sont des Québécois très allumés. Certains les ont peut-être vus à l'émission *Dans l'œil du dragon*. On peut faire de la planche à pagaie sur plusieurs lacs de la région.»

Parc Maria-Goretti — 249, chemin du Golf Est, Saint-Charles-Borromée (location)

Parc des Champs-Élysées — 44, avenue des Champs-Élysées, Notre-Dame-des-Prairies (location)

DORMIR

Déconnexion instantanée

Dans la forêt de Mandeville, à quelques minutes du spa Natur'eau, se dressent deux pods qui ressemblent à des demibuches de bois. Bien que le site abrite aussi des chalets et des minimaisons, ce sont sans doute ces cocons confortables, baptisés l'«Épinette» et le «Saule», qui incitent le plus au décrochage. Pas de wifi ni de réseau cellulaire ou de téléviseurs (les autres hébergements du domaine en sont dotés), mais chaque unité est équipée d'un miniréfrigérateur, d'une cafetière, d'une plaque à induction et d'un four grille-pain. La salle de bain complète, le minisalon, le barbecue et le foyer électrique constituent aussi de bons arguments qui sauront persuader les plus récalcitrant·e·s au camping de s'offrir un bain de nature dans sa version de luxe. Même la literie et les serviettes sont fournies! L'accès aux bains n'est pas compris dans la nuitée, mais un tarif préférentiel est offert à la clientèle des hébergements. Du côté de Saint-Calixte, Hébergement Les pieds sur Terre mise sur le caractère insolite de ses cabanes écologiques: une maison de hobbit, des bulles pour dormir sous les étoiles (les moustiques en moins), un nid d'elfe, un tipi... Si ce qui est inclus diffère selon le type de logis, chacun compte au moins un lit (sans literie), une toilette à compost, une douche rustique, une réserve d'eau potable, l'électricité, le chauffage et un spa privatif. Parmi les pionniers du glamping au Québec, Kabania, près du parc régional de la Forêt-Ouareau, rouvrira ses portes à l'été 2024 après avoir vu son pavillon commun ravagé par les flammes en décembre 2023. Certaines cabanes sont alimentées à l'énergie solaire.

Natur'eau Spa et chalets — 22, chemin Natur'Eau, Mandeville Hébergement Les pieds sur Terre — 3160, 6° Rang, Saint-Calixte Kabania — 2244, chemin du Grand-Duc, Notre-Dame-de-la-Merci



Photo: Kabania



Photo: Maison Louis-Cyr - Christian Rouleau

FAIRE

Bienvenue chez Louis Cyr

Ce musée franchement surprenant relate la vie de «l'homme le plus fort de tous les temps». On se balade d'une pièce à l'autre, glanant ici et là des informations à propos de ses exploits ou des moments charnières de sa vie. Et oui, il y a bel et bien vécu.

Maison Louis-Cyr — 215, rue Sainte-Louise, Saint-Jean-de-Matha

FAIRE

Art et musique

La musique classique est à l'honneur au **Festival de Lanaudière**, lancé en 1978. Pendant l'été, des concerts ont lieu à l'amphithéâtre Fernand-Lindsay, dans des églises et sur des sites agrotouristiques. De nombreuses activités sont gratuites.

Devant l'Outaragawe sipi—la rivière L'Assomption—, le **Musée d'art de Joliette** fait rayonner le travail d'artistes québécois-es et de l'étranger. Sa collection comprend 8300 œuvres réparties en quatre thématiques: art canadien, art européen, art contemporain et archéologie.

Festival de Lanaudière — 165, rue Saint-Paul, Joliette

Musée d'art de Joliette — 145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette





FAIRE

Parcs à part

Superbe terrain de jeux, le parc national du Mont-Tremblant s'étend sur 1510 kilomètres carrés dans les régions de Lanaudière et des Laurentides. Doyen des parcs nationaux du Québec-il a été créé le 12 janvier 1985-, il compte 400 lacs, six grandes rivières parsemées de chutes, plusieurs ruisseaux et une infinité de possibilités pour les amoureux euses du plein air. Une quarantaine de mammifères, dont le loup, partagent son territoire. Il est possible d'y camper ou de louer une yourte, une tente en formule «prêt-à-camper» (Huttopia) ou un chalet dans les secteurs Saint-Côme et Saint-Donat. Plusieurs parcs régionaux font aussi la joie des résident·e·s comme des visiteur·euse·s. À Saint-Michel-des-Saints, le parc régional du Lac-Taureau abrite l'un des plus grands plans d'eau à proximité de Montréal. On y dénombre 45 iles, de nombreuses baies et 32 kilomètres de rives sablonneuses. À Sainte-Béatrix, le parc régional des Chutes-Monte-à-Peine-et-des-Dalles présente aussi de nombreux atouts. Les trois chutes de la rivière L'Assomption, qui coule sur près de cinq kilomètres, peuvent être contemplées sous différents angles. Plus de 20 kilomètres de sentiers attendent les visiteur·euse·s, en plus des aires de piqueniques et des belvédères. Prisé des randonneur euse s de tous niveaux, le parc régional des Sept-Chutes, en Matawinie, offre de superbes points de vue sur la chaine laurentienne. On peut notamment y apercevoir les crêtes rocheuses du mont Brassard, qui atteignent 650 mètres. Raquette et marche nordique peuvent y être pratiquées en hiver. Parfait pour les mordu·e·s d'histoire, le parc régional de la Chute-à-Bull rappelle l'époque de la drave. Les accros à l'adrénaline âgé·e·s de plus de 14 ans peuvent aussi y pratiquer le canyonisme en été. Peu importe qu'on l'admire d'en haut ou d'en bas, la chute de 18 mètres laisse une forte impression. Il est aussi possible d'y dormir dans des refuges.

Parc national du Mont-Tremblant (accueil L'Assomption) — 5045, route de la Ferme, Saint-Côme

Parc régional du Lac-Taureau — 8000, chemin Manawan, Saint-Michel-des-Saints

Parc régional des Chutes-Monte-à-Peine-et-des-Dalles — Trois portes d'entrée: porte Sainte-Mélanie, 60, avenue de la Champs-Vallon; porte Saint-Jean-de-Matha, 440, rang Sainte-Louise Ouest; porte Sainte-Béatrix, 561, rang des Dalles

Parc régional des Sept-Chutes — 4031, chemin Brassard Sud, Saint-Zénon
Parc régional de la Chute-à-Bull — rue du Lac Guénard, Saint-Côme

Marie-Julie Gagnon est une autrice, chroniqueuse et journaliste spécialisée en voyage.



Nous sommes prêts à changer le monde, un projet à la fois. Et vous?



L'éducation comme vecteur de changement

En cultivant une conscience environnementale, des plus jeunes aux aînés, car chaque individu détient un pouvoir d'impact sur notre avenir commun.

Nous sommes tous les décideurs de demain.

Valoriser le positif

En soulignant de manière significative l'importance de placer l'environnement au cœur de nos valeurs, de nos vies et de nos efforts collectifs. Avec le Monarque, son gala de reconnaissance en environnement, le CRE Lanaudière met de l'avant les réalisations qui façonnent un avenir durable.

Un esprit innovateur

En incarnant un dynamisme novateur et en explorant des solutions créatives visant à améliorer la qualité de vie, stimuler la croissance économique et ainsi répondre aux défis sociaux et environnementaux actuels.

Au cœur de la biodiversité

En s'engageant dans les initiatives de connectivité pour assurer la pérennisation de la biodiversité, essentielle à la qualité de vie sur Terre.



AU COEUR DE L'ENGAGEMENT ENVIRONNEMENTAL

CRELanaudière Conseil régional de l'environnement

Déterminé à faire une différence tangible dans la communauté lanaudoise, le CRE Lanaudière agit comme un catalyseur de changements en conseillant, concernant et influençant tous ceux qui peuvent faire une différence.

SA VOCATION?

Faire résonner l'écho de l'environnement à travers chaque recoin de la région.

Pour assurer le droit de vivre dans un environnement sain.

Enraciné dans l'ADN lanaudois

En prônant un sentiment d'appartenance et de responsabilité envers son environnement local, ce qui conduit à une préservation et une gestion optimale des ressources naturelles diversifiées qui caractérisent la région.

Une collaboration transversale

En favorisant l'échange d'idées, la coopération entre les parties prenantes et l'application de solutions holistiques qui prennent en compte les interconnexions entre les systèmes naturels, économiques et sociaux, maximisant ainsi les impacts positifs de manière inclusive et novatrice.

Une révolution économique

En collaborant avec ses partenaires pour mettre en place de nouvelles boucles de consommation qui valorisent et optimisent les ressources.



Dans leurs mots

SÉLECTION DE MARIANNE DUGUAY

Ça fait maintenant vingt ans que les deux veuves ne se saluent que de loin, la Mastigouche marquant une frontière étanche qui empêche les voix de porter. Chacune pour soi. La maison de Jacqueline surplombe le cours d'eau et cet observatoire exceptionnel permet à sa propriétaire d'espionner à l'envi.

André Marois, La sainte paix (2023)

Dans les plis de son visage elle préserve ce qui a été: le peuplement de Petite Rivière Maskinongé, devenue Saint-Didace, les premières érablières, le travail agricole, l'arrivée de l'électricité en 1931, en même temps que sa voisine Achillée, et les efforts soutenus du village pour défendre sa tranquillité. Or, le 17 septembre 2016, Saint-Didace est dérangé par la venue d'une tribu dans la maison d'en face.

Marie-Hélène Sarrasin, Douze arpents (2023)

La boulangerie Ménard étant une perte totale, la présence de Charlotte au fournil n'était plus requise et, pour ses parents, il n'était plus nécessaire qu'elle reste à Saint-Jean-de-Matha. Ils avaient donc décidé qu'elle repartirait avec eux et qu'elle quitterait cette vie tant aimée. [...] Voulant à tout prix l'empêcher de quitter St-Jean-de-Matha, [Émile] avait l'intime conviction que c'était maintenant ou jamais qu'il devait lui demander sa main.

Marie-France Daigle, La boulangerie Ménard (2023)

Les autres membres de la famille Veilleux étaient pendus aux lèvres de l'agriculteur. Depuis 1940, un vaste camp militaire était érigé dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste, à Joliette. Les deux cent cinquante premiers militaires étaient arrivés en septembre de cette année-là. Les habitants du coin avaient un intérêt mitigé pour ce projet auquel ils n'avaient toutefois guère eu le choix d'adhérer.

France Lorrain, Sur la route du tabac T.1: Le temps des récoltes (2022)

« Or, nous avons besoin d'une jeune religieuse pour assumer ses tâches. Après certaines discussions, nous avons décidé que vous alliez la remplacer. Vous partirez pour ce village de Lanaudière, non loin de Lavaltrie, demain matin. Quelqu'un vous attendra à la gare, puis vous y conduira en automobile. »

Éliane Saint-Pierre, Deux sœurs et un secret (2021)

le jour en bordure de tes yeux sur la trace aérienne de l'un de tes battements de cils

dans l'ombre de ma paroisse tu retournes la terre sur la périphérie des acres

Hugo Bourdelais, Arraché du paysage (2016)

la terre évanouie craque sous les pas la forêt se referme la neige s'amplifie vivante vitesse

Louise Warren, La ligne d'incertitude (2023)

L'Assomption a enraciné son âme dans la terre fertile des champs et des boisés où s'épanouissent une flore et une faune variées, semant la poésie à travers l'espace. Nuit et jour, elle aime chanter la vie dans l'alternance du trémolo nocturne des ouaouarons et des grenouilles ou du gazouillis diurne des merles, grives, geais bleus, carouges à épaulettes et cardinaux où se glissent souvent la complainte d'une tourterelle triste.

Lise Cormier, «L'Assomption: poésie d'un espace », L'Assomption, au fil de l'eau et des passions (1999)

Marianne Duguay est libraire à la Librairie Martin, à Laval. Lectrice en série, elle a fait beaucoup de victimes.



Un oasis de détente au cœur de la nature.

Plongez dans un univers de calme et de relaxation dans Lanaudière.







Les guides du Québec nouveau

À venir

08 MONTRÉAL

Automne 2024

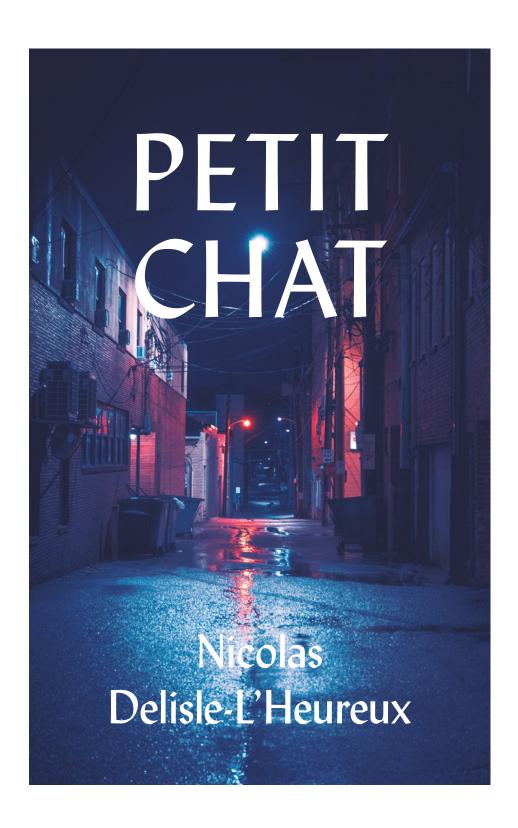
• ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Hiver 2025

10 LAVAL

Printemps-été 2025

Réservations publicitaires josee@atelier10.ca



■ FAQUE CA S'EST PASSÉ COMME CA:

le jeune homme t'a dépassé sur la gauche, t'a apostrophé, puis t'a tendu la main mollement, comme pour se présenter, «tu fais quoi?» C'était presque poli. Tu avais ta journée dans le corps, il faisait un noir d'hiver et tu as frissonné. Tu ne t'es pas arrêté. La rue était déserte, le trottoir, mouillé, et tu as deviné ses amis, derrière, à quelques mètres, tapis dans la pénombre comme des hyènes peureuses.

Il n'avait pas 15 ans. Il a emprunté un accent de ghetto pour te demander ce que tu faisais à porter un manteau rouge. «Au moins, le gars n'est pas noir», tu t'es dit, puis tu t'es crispé. «Au moins, il est blanc», tu as pensé à nouveau quelques instants plus tard, à ta plus grande stupéfaction. «Au moins, si je meurs, on ne mettra pas ca sur le compte de la race»—c'est le mot, «race», qui t'est venu sans que tu l'aies voulu, énoncé en toi comme n'importe quel lieu commun. Plusieurs des personnes à qui tu raconterais cet «incident» par la suite auraient le même réflexe: elles laisseraient s'écouler un petit silence après ton récit, puis voudraient savoir, un peu mal à l'aise, «est-ce qu'ils étaient noirs?» et toutes afficheraient un certain soulagement, le même que toi, en entendant ta réponse. Vous êtes du même milieu, vous entretenez les mêmes craintes de voir vos principes ébranlés. S'ils avaient été noirs, même un seul d'entre eux, certain·e·s t'auraient peut-être accusé d'être raciste pour l'avoir remarqué, mais personne ne noterait que le fait d'avoir constaté qu'ils n'étaient pas noirs constituait la même forme de discrimination.

D'un ton qui se voulait conciliant, tu as marmonné que tu allais poursuivre ton chemin. L'autre s'est montré plus agressif: «Tu portes du rouge dans ma face?» Tu savais à quoi il faisait référence: le bleu, le rouge, des couleurs distinctives de gangs de rue passées dans la culture pop, les Crips, les Bloods, mais tu as feint l'ignorance. On trouverait cocasse l'instinct que tu avais eu de faire semblant de ne pas comprendre de quoi il s'agissait, ce serait un moment de ton récit qui ferait sourire, et dans les yeux de tes interlocuteur-trice-s, tu devinerais que certain-e-s jugeraient ton (manque de) courage à l'aune de ce détail: tu t'étais défilé, tu avais amenuisé qui tu es, avec tes références et tes connaissances, tu t'étais fait passer pour plus ignorant que tu ne l'es pour obtenir la clémence d'un adolescent.

Dans le rai d'un lampadaire, tu as constaté à quel point le gars était petit et il t'a semblé absurde de le fuir de la sorte. Il t'a touché une première fois, une taloche légère et effrontée quelque part au-dessus du coude: «Tu te fous de moi? Tu pars?» Tu as senti ses amis se rapprocher.

En espérant la venue d'une automobile, tu as bifurqué vers le milieu de la rue en foutant ton pied dans une flaque gelée. L'automne tardif ne te ménagerait pas. «Tu enlèves ton manteau, il t'a ordonné, pis tu le mets dans ton sac.» Les autres ont ri, leurs souffles presque dans ton cou. Deux réflexions t'ont traversé simultanément: d'abord, le sac à dos que tu portais te paraissait soudainement grotesque, ça faisait à la fois enfant d'école et touriste, alors que tu avais au moins 20 ans de plus qu'eux et que tu étais là, dans ton quartier, pas touriste du tout, tu empruntais ce chemin tous les jours à ton retour du travail; ensuite, tu as su que si tu lui obéissais, ils décamperaient avec ton sac au moment où tu fourrerais ton imperméable dedans, un K-Way rouge tout ce qu'il y a de moins étanche que tu avais regretté le matin même d'avoir choisi, face à la force des averses qui s'étaient abattues sur la ville.

Tu as répondu quelque chose, l'agitation t'a aussitôt fait oublier quoi, mais tu étais toujours assez candide pour espérer que la situation se règle par le dialogue. C'est ce qu'on retiendrait de ton récit, et c'est ce qui te ferait passer pour bonasse: ton obstination à la médiation alors que tous les signaux indiquaient que l'heure était à la riposte. Tu voudrais expliquer que ça avait été ta façon de résister, mais il deviendrait évident, au fil des réactions, que ce sont tes poings qu'il t'aurait fallu utiliser—quitte à perdre ton sac, quitte à te faire tapocher.

Il a réitéré sa commande et un instant s'est écoulé au cours duquel tu as perdu le fil. Quand tu as repris contact avec le réel, tu avais deux doigts sur le zip de ton manteau et tu t'apprêtais à t'exécuter. Tu as stoppé ton geste et c'est là qu'il t'a touché à nouveau, cette fois pour te pousser brutalement, sa main sur ton épaule, toi qui recules de deux pas. Tu n'as pas osé répliquer, tu n'avouerais jamais que ça ne t'a même pas traversé l'esprit. À la place, tu as appelé à l'aide. Tu ne te souvenais pas de la dernière fois où tu avais crié et tu t'es aussitôt trouvé ridicule en entendant ta voix tremblotante: «À l'aide, les voisins!» Tu n'avais pas cessé de marcher, mais tes enjambées étaient maintenant longues et clownesques. Tu aurais voulu ordonner à tes assaillants de te sacrer patience avec leurs histoires de cour d'école, mais tu avais peur pour vrai, ça te ramenait exactement là, dans la cour d'école. Une vieille bête persécutée reprenait son souffle jusque dans tes articulations. «À l'aide, les voisins!» tu as répété, la gorge pleine de pleurs. Tu étais encerclé. Ils étaient trois ou quatre en plus du petit homme, leurs visages ricaneurs oscillant de l'ombre à la lumière, tous presque des enfants. Sur la gauche, derrière l'un d'eux, les fenêtres d'un immeuble d'habitation demeuraient obstinément éteintes. On t'apprendrait plus tard qu'on conseille dans ces cas-là non pas de crier à l'aide ou au viol, mais au feu, pour que les gens croient être eux-mêmes en danger, dans le confort molletonné de leur foyer. La rue restait noire.

Des voitures étaient garées sur ta droite et, de l'autre côté, une petite pente en terre battue menait à une station-service, avec ses mille néons, à une trentaine de mètres. Tu t'es faufilé entre deux gars, qui n'ont pas tenté de te retenir, et tu as pris de la vitesse, tes pieds ne touchaient plus le sol, l'impression de t'être trop éloigné de la grève et de patauger pour toucher le fond du lac. Puis tu es tombé. Peut-être as-tu trébuché sur la chaine de trottoir ou glissé dans la boue du sentier. Tu as atterri sur ton poignet et ton genou gauche avant de te renverser sur le dos, les jambes en V, l'entrejambe orienté vers eux, vulnérable et soumis. Tu as hésité un instant, vaincu, mais les autres n'ont pas bougé, aussi interdits que toi. En t'écroulant, tu avais senti ton cœur se loger dans ta gorge et tu aurais pu vomir. Tu as roulé sur toi-même, tu songerais douloureusement par la suite que tu leur avais à ce moment-là offert tes fesses. L'un d'eux a ri et les autres ont suivi, leur hilarité a fendu l'air. Tu es reparti d'un pas rapide, sans courir, et ce n'est qu'une fois que tu as eu la certitude que les caméras de surveillance du Esso t'avaient à l'œil que tu as osé les traiter de connards, tu as hurlé ce terme, «connards», comme si tu tournais dans un film français. Même ta colère était risible. Leurs silhouettes étaient là, puis l'instant d'après n'y étaient plus. Tu aurais pu avoir rêvé ce qui venait de se produire. Sauf que ton genou s'est mis à chauffer: un trou dans le tissu. Ces salauds t'avaient couté une paire de jeans.

Il faisait noir dans l'appartement vide. Anne était allée promener le chien. Sous la douche, tu as aperçu la plaie rouge sur ta rotule. Rien d'apparent sur ton poignet endolori. Soulagement: ce serait sans conséquence. Lorsqu'Anne est rentrée, tu n'as rien raconté. Tu ne te laves jamais le soir. Elle a rigolé: «Coudonc, viens-tu de me tromper?»

Tout le jour du lendemain, tu as tenté d'ignorer l'élancement dans ton poignet, l'engourdissement de tes doigts. Tu avais mal dormi, et les miroirs au bureau te vieillissaient de 15 ans. T'apercevant en caleçon au moment du coucher, Anne a pointé ton genou du menton et ce n'est qu'alors que tu as déballé ton sac. Elle a fait la moue, ne comprenant pas pourquoi tu lui avais caché

ta mésaventure de la veille. Tu l'ignorais toi-même. Ton silence braquait soudain les projecteurs sur cette honte que tu avais précisément voulu tuer dans l'œuf. Anne s'est montrée contrariée quand elle a compris que tu n'avais pas averti la police. Elle t'a fait dos pour s'endormir et tu n'as pas été certain de ce qui l'indisposait: la police, ton silence ou ta lâcheté.

Le samedi suivant, vous vous êtes rassemblé·e·s pour l'anniversaire de ton cousin, qui a acheté il y a deux ans un condo à deux pas de chez vous. Plusieurs voisin·e·s étaient présent·e·s. Quand l'un d'eux, un graphiste à grosses lunettes, a déploré les graffitis au skate park, Anne, qui avait bu du vin, a relaté ton histoire. Tout le monde avait un avis sur le sujet. L'une des convives a trouvé tes yeux: «Tu sais maintenant comment on se sent quand on est une femme...» Une copine t'a presque supplié: «Tu devrais vraiment appeler la police.» Sa blonde a ajouté que ce geste pourrait éviter à d'autres femmes de se faire attaquer. Le fait qu'on te place dans la même catégorie que «d'autres femmes» t'a inavouablement froissé. Tu as rétorqué que tu ne croyais pas à la coercition, cela tu l'as maintenu haut et fort parce que c'est à peu près vrai, tu as proclamé «éviter la judiciarisation», ce qui a sonné creux dans ta bouche, même si personne n'a semblé le remarquer parce qu'un ami de ton cousin a cru judicieux de choisir ce moment pour fanfaronner et avouer s'être un jour fait attaquer sur le bord du canal alors qu'il joggait. Un type lui avait sauté dessus par-derrière et l'avait plaqué au sol en lui commandant de lui donner son iPod. L'ami de ton cousin avait d'abord obtempéré, mais avait profité d'un moment d'inattention de son assaillant pour lui asséner un coup de pied entre les jambes et se dégager. Alors qu'il prenait la fuite, l'adrénaline lui était montée au cerveau et il était revenu à la charge pour intimer à son agresseur de lui rendre son bien. Confus, le bougre s'était exécuté au bout de quelques secondes.

L'assemblée a trouvé sa réaction formidable, a presque applaudi. Dans l'œil d'Anne, qui avait écouté l'histoire avec intérêt, tu as cru remarquer que quelque chose brillait. Jusqu'à ce qu'elle te voie l'air. Elle a glissé ses pieds sous tes fesses, genoux pliés, et t'a flatté l'arrière de la tête. «N'empêche, chéri, personne peut savoir ce qu'on aurait fait à ta place.» Une des convives faisait sa résidence en médecine. Elle t'a délicatement saisi le poignet—tu as réprimé une grimace de douleur—et, plissant le nez, t'a annoncé que ce n'était pas bien beau avant de te conseiller d'aller te faire examiner. Cette douceur t'a réconforté un peu, mais ton cousin, qui travaille dans les assurances, t'a averti: si tu ne prévenais pas

la police et que tu ne pouvais plus travailler à cause de ta blessure, tu ne serais pas couvert. Tu as maintenu qu'il n'était pas nécessaire de dénoncer qui que ce soit, que ce qui s'était produit cette nuit-là était l'œuvre d'adolescents oisifs—tu as dit «nuit», mais tu savais très bien qu'il était tout au plus 20h30, n'est-ce pas pitoyable d'avoir si peur d'une bande d'enfants à 20h30? Tu t'es par ailleurs aussi gardé d'ajouter qu'au retour du travail tu longeais désormais les murs et n'empruntais que les rues les mieux éclairées. Tu avais beau essayer de te convaincre que tu n'avais pas peur, tu pressentais que ça ne faisait que commencer; appeler la police, ç'aurait été admettre cette peur à la face du monde.

Tu as laissé ton corps pourrir par orgueil, comme si ne pas y prêter attention te conférait une robustesse à laquelle tu avais toujours aspiré. Peu à peu, l'élancement de ton poignet s'est étendu à tout ton avant-bras, jusqu'à l'articulation du coude. Tu t'es réveillé trois nuits d'affilée, t'es gavé d'ibuprofène, et ça t'a soulagé pendant une semaine avant de revenir de plus belle. Tu t'es rendu à l'hôpital un soir où tu savais que l'amie de ton cousin était de garde. Elle t'a fait passer des radiographies et t'a annoncé une fracture d'un air impassible. En voyant ton plâtre, Anne a levé les yeux, comme pour signifier «bon, qu'est-ce que je t'avais dit?» puis, pour te remonter le moral, elle a tracé au feutre: «Guéris vite, mon petit chat.» Tu t'es rembruni en tentant de ne rien laisser paraitre.

Quelques jours plus tard, Anne t'a mentionné le nom de Lévi, un nouveau venu dans son *coworking*. «Il est *très sexe* », elle a dit. Elle dit tout le temps ça, «il est *très sexe* », et ça te fait rire, tu la trouves belle dans son désir et dans sa façon de ne pas y succomber pour toi. Sauf que cette fois-là, quelque chose s'est braqué au pourtour de ton plexus solaire. Le lendemain matin encore, la même crispation: Lévi, au milieu d'une liste de gens qui seraient présents à un vernissage quelconque. Elle est fidèle, Anne, ce n'est pas ça, elle ne te tromperait pas. Ce n'était pas elle, c'était toi: Lévi très sexe; toi le petit chat.

À la caisse 6 du Super C, tu as cru reconnaitre un de tes agresseurs. Il emballait ton épicerie. «Patrick», sur son étiquette. Yeux bleus. Regard éteint. Châtain. Assez grand, il portait encore la graisse de l'enfance. Ses gestes étaient lourds et tu as vu à quel point il était jeune. Tu as pensé «immature». La caissière avec du *eyeliner* vert s'acharnait sur lui, le critiquant devant les client-e-s parce qu'il ne travaillait pas assez vite. Tu zieutais l'adolescent par à-coups, essayant d'imprimer son visage dans ta mémoire pour le comparer à celui d'un des filous qui t'avaient encerclé, ce soir-là.

Pas le petit chef, mais celui sur ta droite, devant. La caissière continuait de ronchonner, «enwèye, Patrick!» et il t'est venu tout un tas de théories qui font du bien, un peu vengeresses, un peu lénifiantes sur le karma, tu as entendu ton vieil anglo de grand-père qui répétait *What goes around comes around*.

Au fil des jours, un étrange changement s'est opéré en toi. Une voisine avait rapporté l'incident à un autre voisin, qui l'avait rapporté à une autre, et ainsi de suite. Tu ne pouvais réprimer un genre de fierté face au récit qui prenait doucement forme : tu avais été attaqué par *plusieurs gaillards*, et tu étais parvenu à te sauver, et tu n'avais tellement pas eu peur, une peccadille, que tu n'avais même jamais envisagé d'avertir les autorités. Cette réalité distordue se répandait comme version officielle et on devait surement se dire que tu étais un dur ou quelque chose comme ça. Tu trouvais que ça faisait adulte, tu trouvais que ça faisait homme sans chercher à approfondir cette ébauche de réflexion. Le voisinage te voyait d'un autre œil—un œil lubrique, peut-être.

Puis un soir, on a sonné à la porte. Deux enquêteurs, habits de police et matricules. Tu as avalé de travers. Pas si brave, petit gars, pas si brave pour un antiflic. Une résidente du quartier, les 75 ans passés, avait été attaquée, et il paraissait que toi aussi, c'était venu à leurs oreilles, pourriez-vous nous en dire plus? Ils ont brièvement pris ta déposition, puis ont surtout insisté sur les raisons qui t'avaient empêché de les contacter au moment où c'était arrivé. Ce qui t'apparaissait clair à peine quelques jours plus tôt était soudainement embrouillé, et tu ne savais plus qui tu avais souhaité protéger, et de quoi au juste. Ils t'ont fait promettre de leur faire signe si tu te souvenais de quelque chose, puis l'un s'est gratté la tête, l'autre a pincé ses lèvres: ton silence ne leur semblait pas tant suspect qu'irresponsable. Ils ne le disaient pas, mais semblaient le penser sans retenue: il aurait suffi que tu signales l'évènement pour éviter une fracture de la hanche à cette grand-mère toute mignonne.

Tu es retourné au Super C, à la recherche de Patrick. Tu ne savais pas trop pourquoi, tâter le sort, ou le pouls du fond de ton ventre. Te raffermir dans votre secret. Patrick n'emballait pas à la caisse 6. Tu as sillonné les allées, l'as aperçu devant les conserves de pois. Tu es resté immobile à côté du grand bac rouge rempli de sacs de riz en spécial, à l'observer de loin. Tu aurais voulu qu'il sache ton silence et ce que ce silence coutait à ton âme depuis un mois. Tu t'es approché, et vos regards se sont croisés une fraction de seconde, puis tu as détourné le tien comme si tu avais quelque

chose à te reprocher. Il n'avait pas sourcillé: tu étais un client lambda. Tu t'es attardé aux laits de coco, lu leurs différentes provenances, Thaïlande, Indonésie, Cambodge, ça a calmé ton cœur qui se débattait pour sortir de ta poitrine et aller éclater dans le visage de Patrick, juste là. Tu as pris une grande inspiration et tu lui as demandé où se trouvaient les sauces piquantes. Il t'a guidé jusqu'aux nachos, qu'il a pointés du doigt en te souriant à peine. Tu as repensé à la vieille voisine et tu as décidé de ne pas le remercier. C'était petit, mais c'était presque une vengeance. «Un début», tu as songé, puis tu t'es vu là, au milieu du Super C grouillant de client-e-s à quelques jours des vacances des Fêtes, des files de paniers bondés jusque dans les surgelés, jusqu'à la boulangerie, toi au milieu, un sac de riz dans la main gauche, une canne de lait de coco dans la droite: tu étais toi et tu n'avais pas fière allure.

Ton bras ne te faisait plus mal depuis une semaine. Une odeur de fruits de mer se dégageait de ton plâtre et tu n'avais de cesse de te foutre le nez dedans, c'était plus fort que toi, à la fois rebuté et envouté. Quand l'amie de ton cousin l'a découpé et jeté à la poubelle, tu as rougi, puis admis que tu aurais bien aimé le conserver.

Ton cousin te connait bien, il savait que quelque chose te perturbait. Il t'a convaincu d'aller écouter la *game* au Black Jack pour te changer les idées. Il avait invité trois autres amis. Ses yeux croisaient sans arrêt les tiens, mais il n'a pas osé te demander comment tu allais. Vous n'avez jamais eu l'habitude des épanchements. Il a fait rire les gars toute la soirée, fidèle à lui-même. Ça lui donne du pouvoir. Vous avez parlé durant les entractes, mais tu ne saurais dire de quoi exactement. Les autres élaboraient des généralités sur les femmes dans lesquelles tu ne reconnaissais pas Anne, mais tu n'as pas rouspété. Ça aurait gâché le plaisir de tout le monde. Déjà que le Canadien jouait mal, on ne t'aurait plus invité. Tu t'es dégonflé, fidèle à toi-même.

Tu es rentré à la maison en zigzaguant. Tu ne savais plus laquelle de toutes les versions de toi-même te ressemblait le plus. Tu as eu une pensée pour Patrick et son petit chef. Patrick, devant sur ta droite ce soir-là, qui se demandait ce qu'il fabriquait là, mais qui suivait quand même. Patrick c'était toi, tu étais Patrick, tu rangeais des pois dans une allée de conserves et tu ne souriais pas. C'était parfois à peine si tu existais. Tu as pensé à réveiller Anne, la secouer hors de son sommeil pour calmer ton vague à l'âme. Mais elle dormait. Ronflait presque. L'air faisait un bruit de respirateur artificiel, et tu as fait ce que tu fais de mieux: tu as tout gardé ce qui t'abimait pour toi-même et tu as cédé le passage à son

sommeil, comme tu le cèdes depuis toujours à ton cousin, comme tu l'as cédé aux quatre ou cinq chenapans, il y a deux mois, comme tu le cédais désormais à Patrick.

Patrick est introuvable ce matin. Tu fais le tour du Super C une fois, puis deux, puis trois, en vain. Tu sors rejoindre le chien, attaché dans le froid, t'assois sur un bloc de béton. C'est gris janvier. Le chien te regarde, l'air de dire: «Qu'est-ce tu fais, man?» Il a bien raison: il te faut reprendre un peu de contrôle sur la situation. Tu retournes à l'intérieur, tu t'adresses à la caissière au eyeliner vert. Nancy, qu'elle s'appelle. Tu lui demandes si Patrick travaille aujourd'hui. Elle fronce les sourcils, te scrute de haut en bas, puis t'informe qu'il est dans l'entrepôt. «Tu veux-tu que je l'appelle?» Tu figes, tu es bizarre, elle dira probablement à Patrick sur un ton de reproche qu'un type bizarre est passé le voir et tu auras soudain une existence pour lui. Tu fais non de la tête, mais tu restes là. Nancy t'offre de l'avertir de ta visite. Tu hésites, puis réponds de l'informer que son cousin est venu lui remettre un paquet, que tu lui tends: une enveloppe à bulles, cachetée. Tu réalises trop tard qu'avec votre écart d'âge, il aurait sans doute été préférable de prétendre être son oncle pour que ce soit crédible, mais tu ne peux plus faire marche arrière, et d'ailleurs Nancy n'a pas l'air de s'en formaliser: l'important, oncle ou cousin, c'est que tu ne sois pas dans sa vie. Nancy te sourit sèchement, puis se remet au travail en scannant l'épicerie de la cliente derrière toi, une femme dans la soixantaine avec un foulard enrubanné autour des cheveux. Tu remercies Nancy, vires les talons et tombes face à face avec Patrick. Tu émets un drôle de son, un genre de clac dans ta gorge.

«Bon, en parlant du loup!» s'exclame Nancy. Elle lui tend le colis que tu viens de lui remettre. «C'est-tu ta fête?»

Patrick, debout devant toi, les épaules voutées, se touche le crâne comme au sortir du lit. Tu ne pourrais déterminer s'il comprend qui tu es ou s'il a cette allure penaude en permanence. Tes oreilles bourdonnent, ta salive est épaisse. Tu scrutes son visage. Ce nez. Cet éclat dans l'œil. Il te semble bien que...

Nancy s'impatiente: «Patrick! Ton cousin attend après toi! C'est quoi le cadeau?! Enwèye!» La cliente au foulard sourit, trop contente que le hasard l'ait invitée à ces retrouvailles-surprises.

«Patrick...», tu lâches à ton tour, incapable de freiner le cours des évènements. Il hésite un instant, puis hoche la tête sans sourciller et ouvre le paquet. Nancy ne bouge plus, elle tient le sac de carottes bios de la madame hippie en suspension dans l'air, le codebarres à la face du monde comme des fesses, tout entière absorbée par le contenu de l'enveloppe. Patrick en extirpe ton plâtre, éventré, gris, puant.

What the fuck? s'exclame Nancy. La cliente au fichu a un mouvement de recul et se pose la main sur le cœur comme si elle découvrait le cadavre d'un chaton.

Tu ne te laisses pas déconcentrer. À la recherche d'une confirmation, tu scrutes la moindre des réactions de Patrick, qui demeure malgré tout imperturbable. Tu te rends à l'évidence: tu ne sauras jamais. Tu serres les mâchoires, le guettes encore un peu, puis au moment où tu vas virer les talons, il toussote. «Oui?» de sa voix glapissante de chien fautif. Il a relevé les yeux vers toi et, dedans, une petite lueur. Tu ne sais pas de quoi elle est constituée, peur, regret, repentir, mais c'est sans importance: te voilà d'un coup relâché, délié. «C'est pas lui», tu dis sans réfléchir. C'est soudain. Tu te retournes vers Nancy et tu répètes pour être certain qu'elle a bien entendu: «C'est pas lui, c'est pas mon cousin... Je cherche Patrick Faubert.» Tu la fixes et Patrick, le vrai, se met à emballer l'épicerie de la madame hippie.

Nancy fronce les sourcils: vous êtes suspects, vous deux. «Y a pas de Patrick Faubert qui travaille ici...»

Tu veux vous protéger, le vrai Patrick et toi, alors tu insistes: «Vous êtes sure? Ma tante m'a dit que je pourrais le trouver ici...» Puis un peu trop rapidement à ton gout: «Elle a dû se tromper.»

Tu laisses ton plâtre là, ouvert sur le tapis roulant. Tu jettes un dernier regard à Patrick. Il a au moins le courage d'attendre un instant avant de détourner le sien: ça ne dure même pas une seconde, mais vous êtes maintenant liés, lui et toi, par la puissance de ton silence. Tu te convaincs que tant que tu seras vivant, pas une grand-mère du quartier ne tombera entre ses mains. C'est déjà ça de gagné... Tu repars du bon côté de la peur.

Tu rentres. Anne cuisine. Elle te demande si tu as ramassé le gingembre. Tu as oublié. Elle te scrute, dubitative, puis éclate d'un rire plein de tendresse: «Mais t'es allé à l'épicerie juste pour ça!» Elle te trouve baroque, elle t'aime, mais toi, tu as les tripes et l'âme comme des abysses noir mélasse. Elle pourrait bien essayer de les illuminer de tout son cœur, tu es un puits sans fond. Y a que toi qui puisses t'extirper de la bourbe de ta bile. Tu réalises qu'Anne sait ce qui s'est passé ce soir-là, mais ne connait rien du fardeau qui t'appesantit depuis. Tu la prends par la main, l'entraines vers le salon et lui fais signe de s'assoir sur le divan. Le chien vous suit

LA FICTION

avec sa clochette au cou, s'affale à vos pieds. Au moment d'ouvrir la bouche, tu ignores encore ce qui s'apprête à en sortir. Le chien te regarde: «Vas-y, *man*.»

«J'ai quelque chose à te dire. C'est important.» Anne est détendue, ouverte. Tu n'as pas le choix, il te faut recommencer du début. Tu prends une profonde inspiration, tu plonges: «Faque ça s'est passé comme ça...» ●

Nicolas Delisle-L'Heureux est auteur et travailleur communautaire. Son dernier roman, Les enfants de chienne, est paru chez Boréal en 2022.

Photo en couverture: Raymond Kotewicz

Vies des nombres

CAMILLE READMAN PRUD'HOMME

mystérieux que l'on change nos façons de compter en fonction des objets que l'on dénombre. Il y a les douze mois de l'année, les douze heures de l'horloge, les douzaines d'œufs ou de beignes; il y a les six-packs d'abdominaux ou de bière, et les vingt des piasses avec lesquels on achète tout ça. Il y a les «un, deux, trois, go!» des courses qui préfigurent en quelque sorte les trois marches du podium et les trois couleurs des médailles; il y a les quatre qu'on associe à la musique, les quatre saisons de Vivaldi, les quatre temps que l'on retrouve souvent dans une mesure et qui, dans les chorégraphies, se déploient en «un, deux, trois, quatre; cinq, six, sept, et huit». Et même si j'ai compté jusqu'à huit pendant toutes mes années de ballet, aujourd'hui quand je rencontre ce nombre, je pense aussi aux huit côtés des panneaux

«arrêt», et soudain le mouvement s'associe étrangement à

l'immobilité.

■ PLUS JEUNE J'AI TROUVÉ BIEN

Il y a le deux des couples. D'ailleurs je me souviens du cours d'anglais où j'ai appris que «a couple of » voulait dire deux, moi chaque fois qu'on me disait «donne-moi donc une couple de mouchoirs» j'en donnais quatre ou cinq. Il y a les fameux chiffres ronds, dont on ignore à quoi réfère la rondeur: à celle d'une bulle avant qu'elle n'éclate en fractions ou peut-être tout simplement au cercle du zéro. Et donc, si les dix ont bonne presse, moi ils me paraissent ennuyants comme les mots «consortium» ou «Canada». Comme s'ils avaient le défaut d'être sans mystère et sans excès, il me semble qu'on les rencontre partout: dans les notes scolaires, les jugements de beauté, les centimètres, les années, les calculs.

Quand il est question de Fahrenheit j'y comprends quelque chose seulement s'il s'agit de température de four ou de piscine, et si on me dit qu'il fait 78°F, j'ai l'impression que l'air est liquide. À cause de la netteté de ses changements d'état—ébullition à cent degrés Celsius, congélation à zéro—j'ai cru que l'eau était une substance miraculeuse: quand j'ai

appris que l'échelle des Celsius était basée sur elle, je me suis dit que les mystères étaient organisés. Comme on déchante sitôt que les tours de magie nous sont révélés, j'ai déchanté d'apprendre que ce n'était pas une coïncidence comme une perle qui se forme dans une huitre.

Devant l'emphase avec laquelle on célèbre les anniversaires qui nous font changer de décennie, j'ai souvent l'impression d'une fausse exactitude, d'une intention déguisée en fatalité. Comme si en traversant ce qui représente une frontière, de vingt-neuf à trente ans, de 2009 à 2010, il fallait vivre de grandes émotions, appliquer ces lignes à notre cartographie personnelle, ajuster nos sentiments pour vivre des choses en même temps que ces grands pivots, alors qu'ils ne signifient peut-être rien pour nous ou alors qu'ils pourraient être comptés autrement.

Il y a les règles et les phénomènes. Comme on oublie que le pain est fait de la farine qui le compose, on oublie que c'est la vie concrète qui donne aux règles leur consistance. Souvent les règles se font passer pour naturelles et sans histoire: comme on s'imagine rarement les villes au moment où il n'y avait encore aucun bâtiment, on imagine peu les règles à leur naissance, puisque l'autorité dont elles se drapent les fait paraitre plus autonomes et plus définitives qu'elles ne le sont. On associe l'exactitude aux nombres ou aux quantités, mais je crois qu'elle appartient surtout aux élans, parce que si les nombres se métamorphosent en fonction des échelles dans lesquelles on les retrouve, les élans, eux, ne se rétractent pas et gardent intacte leur forme. ●

Camille Readman Prud'homme est née à Montréal. En 2021, elle a publié Quand je ne dis rien je pense encore (Oie de Cravan), qui a remporté le Prix des Libraires—Poésie 2022, de même que le prix Alain-Grandbois 2022. Depuis septembre 2022, elle collabore à titre d'autrice à l'émission de radio *Il restera toujours la culture*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada.

Œuvre: Scott Rodgerson



Devenez membre de la communauté

Nous avons le plaisir d'annoncer la création du statut de membre d'Atelier 10.



Bénéficiez d'un ensemble de privilèges, tout en joignant une communauté de gens qui, comme vous, travaillent à la construction du Québec nouveau. Inclut un accès gratuit à des contenus et des évènements exclusifs, ainsi que des rabais sur nos abonnements, à notre boutique et chez nos partenaires.

Devenez membre! atelier10.ca/abonnements

Nouveau Projet 26 en 26 idées

La crédibilité, c'est tout ce qu'on a. ¶ Toute nation est une invention. ¶ Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre la compréhension de ce qui nous rassemble en petites et grandes communautés. ¶ Il n'y a pas d'empathie qui passe par les objets connectés. ¶ L'art est nécessairement une conversation. ¶ Avons-nous commencé à voir la beauté de notre pays? ¶ Un coucher de soleil ne disparait jamais, mais une nouvelle construction peut en obstruer la vue. ¶ Le Québec se cherche, encore une fois. ¶ Edmonton n'est pas la fin du monde mais on y est aux premières loges pour l'admirer. ¶ Si un continent aussi riche que l'Europe se montre incapable de réussir sa sortie du charbon, que peut-on attendre des autres? ¶ Nous vivons à une époque traversée par une double crise existentielle et climatique. ¶ L'anxiété n'est pas un moteur d'action. ¶ C'est fou comme on peut rouler longtemps sur les vapeurs d'essence. ¶ Le Nord est un pan important de notre identité. ¶ Le meilleur chandail de laine, au 21e siècle, vous le trouverez dans une friperie. ¶ Comme on oublie que le pain est fait de farine, on oublie que c'est la vie concrète qui donne aux règles leur consistance. ¶ Lorsque ça sent le pain chaud dans un lieu public, les gens deviennent plus altruistes. ¶ Pour agir positivement sur le monde, il faut réintégrer le jardinage et la cuisine dans nos vies. ¶ Le patrimoine est multiforme. ¶ Il y a être généreux et il y a être bête. ¶ Des économies entières doivent envisager un avenir incertain. ¶ L'autre est le baromètre de notre spécificité; sans lui, nous avons moins de raisons d'être nous. ¶ Avoir des conversations exigeantes les yeux dans les yeux, c'est quelque chose qui s'apprend. ¶ La géographie, ça s'apprend par les pieds. ¶ Il semble évident que nous avons encore beaucoup à apprendre. ¶ La nostalgie pour une époque révolue n'est pas la solution.

ATTITUDE

SANS PLASTIQUE EWG VERIFIED™ AMOUREUX DES OCÉANS VÉGANE FAIT AU QUÉBEC



écran solaire minéral

protecteur de nature

SUN Y SOLAIRE SANS PLASTIQUE



L'ÉCONOMIE SOCIALE COMME SOLUTION À LA CRISE DU LOGEMENT

Découvrez comment le logement sans but lucratif offre des loyers plus bas que la moyenne du marché en visionnant cette série vidéo de 3 capsules avec le comédien Didier Lucien.

PARTIE 1

LOGEMENT À BUT NON LUCRATIF 101

PARTIE 2

LES OBSTACLES AU DÉVELOPPEMENT

PARTIE 3

PLAIDOYER POUR DAVANTAGE
DE LOGEMENTS À BUT NON LUCRATIF

Pour visionner la série



caissesolidaire.coop/videos

Initié par



Avec le soutien de

